6 11
STRAND PRICE
$ 15.00 EA

Foreign Language
—
French

SAYNÈTES

ET

COMÉDIES

LABOR

SAYNÈTES

ET

COMÉDIES

PAR

EUGÈNE VERCONSIN

PARIS

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—

1869

Droits de reproduction et de traduction réservés.

A LA PORTE

PERSONNAGES

ROLAND DELAUNAY, artiste (28 ans).

UNE DAME,

BALTHAZAR (40 ans).

UN COCHER.

Cette pièce, représentée à Vichy le 11 mai 1865, a été jouée par M. Delaunay et Mlle Favart, de la Comédie-Française, et M. Gaudy. — Un seul acteur, au besoin, peut remplir les trois rôles d'hommes.

L'action se passe de nos jours, à Paris.

A LA PORTE

Le théâtre représente une rue de l'Ile Saint-Louis. Au fond, une porte cochère, avec une sonnette apparente, dont le cintre déborde la porte même et peut faire abri; à gauche, une encoignure formée par l'inégalité d'alignement des maisons. Il est une heure du matin; un bec de gaz, placé au-dessus de la porte cochère, éclaire la scène. La rue est en réparation.

Dans un salon, ce décor peut être remplacé par une porte quelconque, et le reste indiqué par une affiche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COCHER, LA DAME.

(Au lever du rideau, le roulement d'une voiture se fait entendre; au moment où elle s'arrête, une voix de femme s'écrie :)

Plus loin, cocher, plus loin.

LA VOIX DU COCHER.

Madame voit bien qu'on ne peut pas avancer, la rue est en réparation. Nous tombons dans un embellissement de Paris.

LA DAME, entrant.

C'est bien. Veuillez descendre ma malle. (Elle sonne.)

LE COCHER, entrant avec une grosse malle qu'il dépose près de la porte cochère.

Ouf! je ne suis pourtant ni frêle ni maladif, mais je

ne voudrais pas porter ce joujou-là jusqu'au nouvel octroi de Paris. (Il rit bruyamment.)

LA DAME, lui donnant une pièce de cinq francs en or.

Tenez, payez-vous, et rendez-moi la monnaie. (Elle sonne de nouveau.)

LE COCHER, fouillant longuement dans sa bourse de cuir.

La monnaie? Allons, bon! je n'ai pas la moindre monnaie... à une heure du matin les changeurs sont couchés dans l'île Saint-Louis.

LA DAME, avec mauvaise humeur.

C'est bien, gardez le tout.

LE COCHER, à part.

Le tour est fait. (Haut.) Merci, ma petite dame.

LA DAME, sonnant une troisième fois.

Ah çà! m'ouvrira-t-on?

LE COCHER.

Madame ne sonne pas assez fort. On dirait qu'elle a peur de réveiller le concierge... Madame veut-elle me permettre?... (Il tire violemment la sonnette.) Là... cette fois il entendra... Serviteur, madame. (Il sort.)

SCÈNE II.

LA DAME, seule, essayant de pousser la porte.

Mais il n'entend pas davantage. (Elle veut sonner de nouveau.) Eh bien! il n'y a plus de résistance... La sonnette est cassée... C'est mon cocher qui a cassé la sonnette... (Elle appelle.) Cocher! cocher!... (La voiture s'éloigne et cesse de se faire entendre.) Parti! mon Dieu, que vais-je faire? Ah! je vais frapper... Le marteau est fixé. (Avec dépit.) Cela devait être... Mais alors je n'ai plus aucun moyen de

rentrer chez moi. Me voilà seule, la nuit, dans une rue déserte. C'est affreux, cela! (Prêtant l'oreille à un bruit lointain.) J'entends un pas sourd, un pas suspect, un pas de malhonnête homme... Il vient; non, il passe, il est passé... Ah! je suis toute tremblante!

UNE VOIX, fredonnant à quelque distance sur l'air des *Noces de Jeannette :*

« Au diable l'hyménée! »

LA DAME.

En voici un autre... un autre malfaiteur, bien certainement. Il chante pour me tromper sur ses intentions... le voilà... je suis morte... (Elle se réfugie dans l'encoignure à gauche.)

SCÈNE III.

ROLAND, LA DAME.

(Roland porte un paletot dont le collet est relevé, il a un cache-nez, un cigare à la bouche, des gants blancs, une canne.)

ROLAND, n'apercevant d'abord que la malle. (A part.)

Une malle à ma porte! elle doit être à moi. (Apercevant la dame.) Une dame à ma porte!... elle doit être... Ah! non, cependant. (Haut.) Madame...

LA DAME, épouvantée et lui offrant sa bourse.

Voici ma bourse, monsieur le voleur, mais laissez-moi la vie...

ROLAND, surpris.

Plaît-il? Pardon, madame, je ne suis pas... je suis artiste.

LA DAME.

Ah! merci, monsieur.

ROLAND.

Il n'y a pas de quoi, madame; c'est par goût que je

préfère ma profession à celle que vous m'attribuez si généreusement.

LA DAME.

Pardonnez-moi, monsieur ; mais j'avais perdu la tête.

ROLAND.

Quelqu'un vous aurait-il offensée, madame ? (Il agite sa canne.)

LA DAME.

Du tout, monsieur. Voici la détestable aventure dont je suis victime : j'arrive de voyage, et mon concierge, qui a l'oreille dure comme...

ROLAND.

Dites : comme le mien, madame ; je vous défie de trouver un meilleur terme de comparaison. Hier, j'ai dû sonner vingt-trois fois avant de me faire ouvrir... Voyons si aujourd'hui... (Il va pour sonner.)

LA DAME.

Vous habitez donc cette maison?

ROLAND.

Oui, madame, au cinquième; c'est un peu haut... mais la maison tasse beaucoup.

LA DAME.

Alors c'est vous, monsieur, qui chaque soir, vers minuit, prenez votre violoncelle et faites trembler toute la maison sous votre archet magique, mais... (Elle hésite.)

ROLAND.

Désagréable, à pareille heure.

LA DAME.

Oh! je n'ai pas dit...

ROLAND.

Je vous aide, madame... mais ne serait-ce pas vous

qui, dès l'aube, entamez sur votre piano une série de gammes et d'exercices, méthode Kalbrenner, je crois?

LA DAME.

Oui, monsieur.

ROLAND.

Ah! vous avez là un fort joli talent, mais bien matinal, et que, pour ma part, je serais à même d'apprécier bien mieux s'il consentait à se lever un peu plus tard.

LA DAME.

J'allais précisément vous prier d'attaquer votre violoncelle un peu plus tôt.

ROLAND.

Vos vœux seront exaucés, madame.

LA DAME.

Votre prière entendue, monsieur.

ROLAND, saluant.

Madame!...

LA DAME, saluant.

Monsieur!...

ROLAND.

Avouez qu'il y a sympathie entre nous. Vous aimez le piano, j'adore le violoncelle; vous ne pouvez rentrer dans votre domicile, je suis à la porte... de ma porte. Oh! les concierges, madame! Et l'on prétend qu'ils sont institués pour tirer le cordon, quelle erreur! Ils tirent... le meilleur parti de leur profession; ils tirent... à vue sur leurs locataires, au jour de l'an. Mais ils ne tirent pas le cordon; vous allez voir. (Il veut sonner, le cordon de la sonnette s'allonge d'un pied.) Tiens! la sonnette est cassée!

LA DAME, passant à droite.

Hélas! c'est mon cocher qui vient de faire ce joli coup.

ROLAND, amenant le cordon.

En effet, la question est parfaitement tranchée, et nous n'avons plus qu'une ressource, c'est de réveiller le locataire du premier, qui réveillera le concierge, qui réveillera sa femme, qui..., vous devinez le reste. (Après s'être fouillé.) Pardon, vous n'auriez pas sur vous un projectile quelconque, une simple pièce de dix centimes?

LA DAME, ouvrant son porte-monnaie.

Je n'ai que de l'or.

ROLAND, vivement.

Gardez votre or, madame. (Prenant une pièce de cinq francs en argent dans son gousset.) Voici une pièce de cinq francs qui nous ouvrira toutes les portes. O puissance de l'argent!

LA DAME.

Que voulez-vous faire?

ROLAND, s'apprêtant à lancer la pièce.

Il est des circonstances dans la vie où il faut savoir jeter l'argent par les fenêtres.

LA DAME.

Arrêtez! Vous savez bien que le premier est vacant! Le propriétaire en veut un prix énorme.

ROLAND.

C'est ma foi vrai! (Déclamant.) Jusques à quand, propriétaires, augmenterez-vous vos loyers? (Reprenant le ton familier.) Je vais casser un carreau au second... Ah! non, non. Le second est occupé par un ancien officier d'artillerie, qui a de bonnes raisons pour rester sourd à toutes mes tentatives... Attaquons le troisième...

LA DAME.

Mais, monsieur...

ROLAND, se méprenant sur la pensée de la dame.

Oh! je suis sûr de moi. Au collége, j'étais très-adroit à la balle. C'était même ma meilleure faculté! Par malheur, on n'allait pas au concours dans cette faculté-là.

LA DAME.

Ignorez-vous que les locataires du troisième sont encore à la campagne?

ROLAND.

Je l'ignorais; montons au quatrième.

LA DAME.

Puisque c'est moi, monsieur...

ROLAND.

Ah! j'oubliais... Diable! mais c'est moi qui habite le cinquième, et il n'y a pas de mansarde. Ces architectes sont d'une imprévoyance! Allons, madame, allons, nous sommes irrévocablement à la porte... (Frappé d'une nouvelle idée.) Ah! sommes-nous b... suis-je bête, grand Dieu! Puisque notre domicile nous est interdit, allons à l'hôtel, allons à... Il est digne de remarque que les idées les plus simples ne viennent jamais qu'en dernier lieu.

LA DAME.

Et ma malle, monsieur?

ROLAND.

Votre malle? Eh bien!... Ah! oui, au fait, votre malle? les voitures sont rares à deux heures du matin dans l'île Saint-Louis. Diable! c'est un obstacle sérieux, cela.

LA DAME.

Du reste, monsieur, si je ne puis quitter cette malle, je comprends que ce n'est pas une raison pour que

vous passiez la nuit à la belle étoile, et je vous engage...

ROLAND, l'interrompant.

Que dites-vous? J'irais me reposer lâchement dans... les délices de Capoue... dans une chambre d'hôtel, et je vous laisserais seule, ici, exposée à mille dangers! Ah! vous oubliez, madame, que la France est le pays de la chevalerie.

LA DAME.

Monsieur...

ROLAND.

Et que je dois descendre de cet ordre sacré, si j'en juge par le nom de baptême qui a toujours été donné aux enfants mâles dans ma famille : je m'appelle Roland, madame. (Mouvement de la dame.) Mais soyez sans crainte, je ne suis pas furieux.

LA DAME.

Vous le voyez, monsieur, j'accepte votre loyale protection, à moins cependant...

ROLAND.

Oh! pas d'amendement, madame; nous ne sommes pas dans la chambre... au contraire.

LA DAME, souriant.

A moins que nous ne puissions transporter ma malle au plus prochain hôtel.

ROLAND.

Le plus prochain hôtel est à un quart d'heure d'ici... Mais n'importe, je veux essayer (Arrêtant la dame qui se dispose à l'aider) sans votre collaboration, de grâce... de transporter ce... colis. (Il essaye de soulever la malle.) Diable! (Il la fait mouvoir avec peine.) Je la soulève, vous voyez que je la soulève; mais je me déclare incapable de la

porter à plus de vingt-cinq pas... Comme nous dégénérons!

LA DAME.

Suis-je confuse et désolée!

ROLAND.

Moi, je suis enchanté de cette occasion de faire votre connaissance, madame. Nous allons passer le reste de la nuit ensemble, gentiment... nous bavarderons un peu... nous nous raconterons des histoires. (Il regarde sa montre.) Nous avons le temps, il n'est pas deux heures. Ah! mais pardon. Je vous tiens debout. (Il avise la malle.) Veuillez donc vous donner la peine de vous asseoir.

LA DAME, riant.

Là? (Elle montre la malle.)

ROLAND.

Oh! attendez, je vous prie, que je rembourre votre siége avec mon paletot. (Il ôte son paletot.)

LA DAME.

Pas du tout, monsieur.

ROLAND.

Madame, la nuit est douce comme au printemps. Le premier décembre, c'est une attention délicate de la Providence... (Il étend la main.) Ah! je crois sentir quelques gouttelettes. (Il passe à droite.)

LA DAME.

Remettez vite votre paletot. (Elle s'assoit sur la malle dans le coin de la porte et s'enveloppe de son manteau de voyage.) Me voilà on ne peut mieux. (A part.) Il est vraiment plein de prévenances. (Elle lui indique l'extrémité de la malle.) Que ne vous asseyez-vous aussi? C'est bien le moins que je vous fasse

les honneurs de l'unique siége que je possède... Vous ne serez pas très-bien.

ROLAND.

Où peut-on être mieux... qu'auprès d'une jolie femme? (Il s'assoit à côté d'elle.)

LA DAME.

Des compliments! (Souriant.) Avouez que l'heure est mal choisie.

ROLAND.

Il est toujours l'heure de dire la vérité, et vous vous en défendriez vainement, vous êtes jolie. Êtes-vous mariée, madame?

LA DAME.

Je suis veuve, monsieur.

ROLAND, à part, vivement.

Vraiment! Eh bien, c'est un bon parti que vous avez pris là.

LA DAME, choquée.

Monsieur!

ROLAND.

L'indépendance est une si belle chose! Pour la conserver, moi, je me suis voué au célibat... Gageons que votre mari vous rendait fort malheureuse.

LA DAME.

Oh! bien involontairement.

ROLAND.

L'avais-je deviné? Ces maris sont terribles. Il était jaloux, n'est-ce pas?

LA DAME, soupirant.

Ah! si ce n'avait été que cela!

ROLAND.

Emporté? quinteux?

LA DAME.

Ah! si ce n'avait été que cela!

ROLAND.

Avare peut-être? tatillon? joueur?

LA DAME.

Ah! si ce n'avait été...!

ROLAND.

Encore? (A part.) Qu'était-il donc, grand Dieu! C'était peut-être un forçat évadé... Cela s'est vu. (Haut.) Qu'était-il donc, madame?

LA DAME.

Il était paralysé, monsieur.

ROLAND.

Para...?

LA DAME.

Lysé.

ROLAND.

Tiens! tiens! tiens!

LA DAME.

Le ciel m'est témoin, cependant, que je le soignais avec tout le dévouement qu'une femme doit à son mari. Mais il était aigri par son infirmité même, par son âge...

ROLAND.

Ah! il avait aussi la vieillesse pour lui?

LA DAME.

Bref, il m'a donné une fâcheuse opinion du mariage, et...

ROLAND.

Et vous avez juré qu'on ne vous y reprendrait plus; je comprends cela. D'ailleurs, un philosophe l'a dit : *Une veuve qui se remarie n'était pas digne de l'être.*

LA DAME.

Quel philosophe a dit cela?

ROLAND, après un instant de recherche.

Confucius, madame. Mais qui donc vous avait jetée dans ce guet-apens conjugal?

LA DAME.

Hélas! monsieur, mon mariage fut de tous points une histoire assez triste. Ma famille ou plutôt mon oncle...

ROLAND, avec indignation.

O les oncles! ô la famille! ô la société! ô tout! (Très-doucement.) Veuillez continuer, madame.

LA DAME.

Restée orpheline à quinze ans...

ROLAND.

Orpheline! (Il lui prend la main avec effusion.) Permettez-moi de vous témoigner un intérêt bien légitime.

LA DAME.

Je vous remercie... Orpheline à quinze ans, je fus mise par mon oncle et tuteur dans un pensionnat des Champs-Élysées. J'y passai les plus doux instants de ma jeunesse, quand, un jour, mon oncle vint m'en faire sortir et me proposer de l'épouser.

ROLAND.

L'impertinent! (Il reprend la main de la dame.)

LA DAME, retirant sa main.

Mais, monsieur...

ROLAND.

C'est l'intérêt, madame; veuillez continuer.

LA DAME.

Il me parla de ma solitude dans le présent et dans l'avenir.

ROLAND.

Il vous offrit sa fortune!

LA DAME.

L'abri de son nom, de son affection : j'avais seize ans à peine, je ne connaissais rien de la vie, j'acceptai!...

ROLAND.

Innocente victime! (Il lui prend la main.)

LA DAME, se levant.

Mais, monsieur...

ROLAND, se levant.

C'est l'intérêt, madame; veuillez achever.

LA DAME, froidement.

J'ai tout dit. Et maintenant, si nous essayions de nous reposer un instant?

ROLAND.

Plaît-il?

LA DAME.

J'arrive de Strasbourg, et je sens que je sommeillerais volontiers. (A part.) C'est l'unique moyen d'arrêter cette conversation délicate. (Elle se rassoit sur la malle et étale sa robe de façon à ne plus laisser de place.) (Haut.) Que ne tâchez-vous, de votre côté?...

ROLAND.

Je ne saurais dormir debout... le manque d'habitude.

LA DAME.

Alors, bonsoir, monsieur. (Elle s'enveloppe et s'appuie dans le coin de la porte.)

ROLAND.

Quoi! vraiment, vous allez...

LA DAME, comme s'endormant.

Bonsoir, monsieur.

ROLAND, à part.

Pauvre petite femme! il est certain qu'elle doit être épuisée de fatigues, d'émotions. (Il la contemple.) Allons! (Il prend sa canne en guise de fusil et commence une promenade devant la dame.) Veillons sur son sommeil. (Pause.) C'est égal, si elle dort comme cela longtemps, je vais m'ennuyer à périr, moi! Étrange situation! veiller dans la rue auprès d'une femme charmante... car elle est charmante... Pourvu qu'elle n'ait pas froid, mon Dieu!... (Il pose son paletot sur les pieds de la dame.) Elle a le pied de Cendrillon... la main... de Cendrillon aussi... Cendrillon devait avoir une très-jolie main... (Il lui reprend sa main.)

LA DAME, se levant.

Eh bien! monsieur!

ROLAND, à part.

Elle ne dormait pas! elle trichait!

LA DAME, sévèrement.

Sortez, monsieur!

ROLAND.

Plaît-il! Mais je suis aussi sorti que possible.

LA DAME.

Je ne plaisante pas.

ROLAND.

Madame, j'examinais si Cendrillon...

LA DAME, vivement.

Si vous ne voulez vous retirer, c'est moi qui vous céderai la place. (Elle va pour s'éloigner.)

ROLAND.

Arrêtez! Mais vous ne pouvez pourtant demeurer seule!

LA DAME.

C'est bien. (Fausse sortie.)

ROLAND.

Je m'en vais, madame... voilà que je m'en vais. (A part.) Sapristi ! Mais elle est très-bien !

LA DAME.

Eh bien?

ROLAND.

Je m'en vais, madame. (A part.) Elle est très-bien, très-bien. (Il sort par la droite.)

SCÈNE IV.

LA DAME, seule.

Décidément, les hommes sont tous des êtres sans délicatesse. Ce jeune homme lui-même qui paraissait si docile, dont le dévouement me rassurait, et qui avait su, par sa joyeuse humeur, égayer notre mésaventure... le voilà, comme les autres, incapable de mener à fin une bonne action... c'est désespérant, cela. Que faire à présent? Si seulement il passait un sergent de ville, je serais sauvée. Il trouverait bien un moyen de me faire ouvrir, lui; ils sont si ingénieux les sergents de ville!... (Elle regarde à droite et à gauche.) Malheureusement je n'en vois pas. J'en ai pourtant rencontré tout le long du boulevard; mais dans ce quartier désert, pas un seul. Il faut croire qu'ils préfèrent les endroits fréquentés... Je crois que j'ai eu tort de renvoyer ce jeune homme. Sans doute ce qu'il a fait est très-mal; mais c'est ma faute. Je m'endors devant lui, il s'ennuyait, ce pauvre garçon, et l'ennui est mauvais conseiller.

UNE VOIX DANS LA COULISSE.

Voilà qui est particulier.

LA DAME, effrayée.

Encore une rencontre!

SCÈNE V.

LA DAME, BALTHAZAR, légèrement aviné.

BALTHAZAR.

Ils ont donc exproprié ma maison, je ne peux plus la retrouver. (Apercevant la Dame.) Une femme, seule, la nuit, ça n'est pas prudent.

LA DAME.

Mais il n'est pas dans son sang-froid.

BALTHAZAR.

Heureusement me voilà... madame, je vais vous protéger.

LA DAME.

Laissez-moi.

BALTHAZAR.

Non pas. Vous pourriez rencontrer des malfaiteurs ou simplement des gens... émus... Cristi! que j'ai soif; j'ai un incendie dans la poitrine... Allons, prenez mon bras.

LA DAME.

Au secours! (Elle disparaît.)

BALTHAZAR.

Comment au secours!... (Appelant.) Madame, madame! (Il se retourne.) Tiens! voilà ma maison. Ils ne l'ont pas expropriée. C'est gentil de leur part. Je m'en vais me coucher. (Il va pour sonner.) La sonnette ne sonne plus. Mais, ce n'est pas une sonnette si elle ne sonne pas,

c'est clair, ça! (Pleurant.) Je ne peux pourtant point passer la nuit dehors comme un homme sans conduite. (Appelant.) Père Jean. (Il écoute.) Personne. (Appelant de nouveau.) Madame Jean!... Personne... Parbleu, je m'en vais les réveiller, moi! (Criant.) Au feu! Au feu! (A part.) Le fait est que j'ai un incendie dans la poitrine.

UNE VOIX, en dedans.

Qu'y a-t-il? Où est le feu?

BALTHAZAR.

C'est pour rire, madame Jean. Ouvrez, c'est moi, Balthazar. (A part.) Je savais bien que je les réveillerais.

LA VOIX.

Allons, c'est ouvert. Rentrez, et surtout refermez la porte.

BALTHAZAR.

Tiens! Comme si je ne savais pas qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée... Quand on est machiniste au Théâtre-Français, on sait bien qu'il faut qu'une porte soit... (Il entre et repasse la tête par la porte entr'ouverte.) Ah bien oui! Mais, si je ferme, les autres ne pourront pas rentrer, puisqu'il n'y a plus de sonnette... Ce ne serait pas gentil de ma part de les enfermer... dehors... Laissons la porte tout contre... tout contre... Ils n'auront qu'à la pousser. (Il disparaît. La porte reste entrebâillée, mais de façon non apparente.)

SCÈNE VI.

LA DAME, entrant avec crainte et regardant de tous côtés.

Enfin, cet homme a disparu... Mon Dieu! quelle nuit! quelle nuit! Elle ne finira pas... Il me semble

pourtant que voilà un siècle qu'elle dure... Quelle heure est-il donc? (Elle regarde à sa montre.) Trois heures... trois heures seulement. Et encore Strasbourg avance sur Paris.

SCÈNE VII.

LA DAME, ROLAND.

ROLAND.

Pardon, madame.

LA DAME, sévèrement.

C'est encore vous, monsieur?

ROLAND.

J'avais cru vous entendre crier au secours, et je suis revenu pour vous défendre.

LA DAME.

Je vous remercie, le péril est passé.

ROLAND.

Mais il peut renaître, et j'ose implorer mon pardon, d'abord, puis un rapprochement entre nous. Rassurez-vous, je vous protégerai à distance, à cinq pas, cinq grands pas.

LA DAME.

Allons, je consens...

ROLAND, avec enthousiasme et s'approchant d'elle.

Oh! vous êtes grande et généreuse!

LA DAME.

Eh bien! voilà comme vous tenez vos promesses?

ROLAND, reculant d'un bond.

Oh! j'oubliais. C'était la joie. (Traçant une ligne imaginaire à cinq pas de la dame.) Voilà ma frontière, madame, une frontière infranchissable, un rempart d'airain.

LA DAME, à part.

Singulier garçon! Il est un peu léger, mais il a du bon.

ROLAND.

Pardon, madame. (Il se place sur la limite de sa frontière et se dresse sur la pointe des pieds.) Auriez-vous l'extrême obligeance de me donner mon cache-nez que j'ai laissé dans la poche de mon pardessus, la gauche. Il bruine et je sens que je m'enrhume.

LA DAME, placée sous la saillie de la porte cochère.

Voyons, monsieur, si vous me promettez de vous montrer désormais digne de ma confiance, je consens à ce que vous vous rapprochiez.

ROLAND.

Oh! madame, madame! vous n'avez pas seulement la beauté extérieure qui passe...

LA DAME.

Hein!

ROLAND.

Qui passe à mes yeux pour avoir bien sa valeur; mais vous possédez encore la beauté de l'âme, la perfection du cœur. Oh! heureux, bien heureux celui qui remplacera... l'autre!...

LA DAME, surprise.

Plaît-il?

ROLAND.

Le paralytique... quand vous convolerez en secondes noces.

LA DAME.

Mais je ne convolerai pas, monsieur, rappelez-vous : Une veuve qui se remarie n'était pas digne de l'être! a dit Confucius. (Elle rit.)

ROLAND, à part.

Elle se moque de moi. Changeons de conversation. (Haut.) Madame, après les terribles émotions de cette nuit, me permettrez-vous de venir prendre de vos nouvelles, de vous rendre visite quelquefois... souvent, entre voisins?

LA DAME.

Pardon, monsieur, mais je vis fort retirée, et je ne reçois guère qu'une ou deux tantes âgées.

ROLAND, avec élan.

J'ai justement deux vieux oncles, j'emporterai... (se reprenant.) j'emmènerai mes vieux oncles.

LA DAME.

Je suis fâchée de contrarier vos projets, mais, dans ma position, vous devez comprendre que les visites d'un jeune homme me sont interdites.

ROLAND.

Interdites! Ainsi, je ne vous verrais plus!

LA DAME.

Qui dit cela? N'avons-nous pas, au contraire, vingt occasions de nous rencontrer?

ROLAND, avec désappointement.

Oui, dans l'escalier, n'est-ce pas, madame? Se peut-il qu'après cette rencontre merveilleuse vous me proposiez tranquillement, gaiement même, de redevenir étrangers l'un à l'autre, de ne plus nous connaître que pour nous saluer froidement dans un escalier?

LA DAME.

Mais, monsieur.

ROLAND.

Que le destin banal, qui, d'ordinaire, nous rapproche et nous sépare les uns des autres, nous laisse

le plus souvent indifférents, cela se conçoit; mais il y a quelque chose de si particulier, de si providentiel dans l'aventure unique qui nous arrive...

LA DAME.

Pardon. Combien avez-vous eu déjà de ces aventures... uniques, comme vous dites?

ROLAND, surpris.

Combien? Jamais, madame, jamais!...

LA DAME.

En êtes-vous sûr?

ROLAND.

Ah! je me rappelle bien une aventure de mon extrême jeunesse, mais elle n'aurait aucun intérêt pour vous...

LA DAME.

Voulez-vous me la conter?... Puisque nous devions nous raconter des histoires.

ROLAND.

Soit, madame. J'achevais ma philosophie et j'étais interne au lycée... Dans une de nos promenades du jeudi... vous savez, sans doute, que le jeudi...

LA DAME.

Je sais.

ROLAND.

J'aperçus, non loin des tertres aujourd'hui disparus des Champs-Élysées, et dans le jardin d'un pensionnat de jeunes filles, j'aperçus une charmante enfant qui se promenait seule et triste au milieu de ses rieuses compagnes. Je ne saurais vous rendre compte de l'émotion que je ressentis à la vue de cette pauvre enfant qui pleurait (car elle pleurait, madame). Je ne puis que vous attester le fait et vous dire que je fus pris de l'ardent désir de connaître le motif de son chagrin.

LA DAME.

N'allez-vous pas escalader les murs du couvent?

ROLAND.

Non, mais je pris ma balle d'écolier, j'écrivis sur son blanc contour ces mots au crayon : *Pourquoi pleurez-vous?* Et je lançai ma balle dans le jardin du couvent. en véritable gamin, j'en demeure d'accord avec vous.

LA DAME, troublée.

Après?

ROLAND.

La balle fut ramassée, et ma nouvelle amie me répondit sur-le-champ, en me montrant sa robe de deuil.

LA DAME, à part, très-émue.

O mon Dieu!

ROLAND.

Elle était en deuil, oui, madame. Que vous dirai-je? je m'en revins tout songeur au lycée. Mais le jeudi suivant, — au collége, on n'a le droit de faire des romans que le jeudi et le dimanche, — le jeudi suivant, je revis ma petite pensionnaire. Cette fois elle ne pleurait plus: même elle jouait au volant avec ses amies... Tout à coup le volant saute par-dessus le mur et vient tomber à mes pieds... je le ramasse.

LA DAME, vivement.

Et vous le gardez?

ROLAND.

C'était un échange... Mais comment savez-vous?

LA DAME.

Je devine.

ROLAND.

Mais, hélas! ce volant fut le premier et le dernier chapitre de mon gentil roman. (Soupirant.) Il faut croire

que je suis destiné aux romans inachevés. Les semaines, les mois se succédèrent, et je ne revis plus mon inconnue. Sans doute elle avait quitté son couvent.

LA DAME, rêveuse.

Elle l'avait quitté.

ROLAND.

Eh bien, madame, vous rirez peut-être de mon enfantillage, mais j'ai gardé précieusement le doux souvenir de cette aventure de jeunesse. Bien souvent j'ai revu... en rêve, ma blonde pensionnaire. — Elle était blonde... comme vous, madame. — Et aujourd'hui encore, après dix années écoulées, si je la rencontrais...

LA DAME.

Vous ne la reconnaîtriez pas.

ROLAND.

Oh ! si fait, la mémoire du cœur est éternelle.

LA DAME, insistant.

Vous ne la reconnaîtriez pas, même après une heure de causerie intime avec elle.

ROLAND.

Je ne vous comprends pas.

LA DAME.

Monsieur Roland, qu'avez-vous fait du volant que vous m'avez dérobé !

ROLAND.

Comment ! c'était... grand Dieu ! En effet, vous m'avez dit qu'orpheline... à quinze ans... dans un pensionnat des Champs-Élysées... Ah ! madame !

LA DAME.

Remettez-vous.

ROLAND, très-exalté.

C'était vous! Eh bien, avais-je raison de soutenir que ce retour fortuit et simultané, à deux heures du matin, que cette rue déserte, cette sonnette brisée, votre effroi si touchant, cette malle si... lourde, que tout cela était l'œuvre du ciel lui-même, qu'il y avait de l'aveuglement à le méconnaître?

LA DAME.

Il devient fou!

ROLAND.

Non, madame, mais je deviens amoureux, ou plutôt je le suis depuis longtemps, depuis dix ans, et (Avec une solennité comique et remettant ses gants.) j'ai bien l'honneur de vous demander votre main.

LA DAME, stupéfaite.

Ma main!... (Riant.) Et votre vœu de célibat?

ROLAND.

Je le romps, madame. (La dame rit.) Ne riez pas! l'homme est plein de contradictions. D'ailleurs, vous connaissez le proverbe; il ne faut pas dire : Fontaine... je ne me marierai pas...

LA DAME.

Mais enfin, monsieur, je n'ai même pas l'honneur de vous connaître.

ROLAND.

C'est juste, vous n'avez même pas l'honneur... (Se reprenant.) non... Je m'appelle Delaunay, madame, ma famille est honorable; vous pourrez prendre des informations.

LA DAME.

Vous seriez monsieur Delaunay... ce jeune peintre déjà célèbre, et dont j'ai tant admiré, cet été, les ravissantes compositions!

ROLAND.

Dont vous avez tant admiré, cet été, les ravissantes... non... (A part.) Je ne dis que des sottises.

LA DAME.

Vous ne sauriez croire combien votre talent m'est sympathique.

ROLAND.

Je vous le disais, madame, la sympathie était préexistante entre nous; la Providence avait des vues arrêtées sur nous quand elle nous donnait la même patrie, quand elle nous réunissait dans la même ville, dans la même rue, sous le même toit, quand enfin elle nous réservait ce rendez-vous suprême, sur la même malle, en tenant à bon escient cette porte close pour nous. (Sa main s'appuie sur la porte qui s'ouvre.) Tiens! elle était ouverte!

LA DAME.

Ouverte!

ROLAND.

Voilà qui tient du miracle.

LA DAME.

Comment, monsieur, cette porte était ouverte! nous pouvions entrer chez nous, et nous avons gratuitement passé la nuit dans la rue, nous...

ROLAND.

Arrêtez. Il me semble que vous allez blasphémer...

LA DAME.

Je me tais, mais rentrons au moins.

ROLAND.

Sans que vous m'ayez répondu!

LA DAME, embarrassée.

Mais je ne puis... comme cela... tout de suite... (Se rapprochant de la porte.) On ne met pas ainsi les gens au

pied du mur. D'ailleurs j'étais décidée à ne jamais me remarier.

ROLAND, avec désespoir.

Madame!

LA DAME.

Voyons, ne vous désolez donc pas ainsi. Vous savez, par expérience, que les résolutions les plus arrêtées ressemblent parfois à cette porte.

ROLAND.

Achevez.

LA DAME.

Avec le temps, elles cèdent. (Elle entre.)

FIN.

LES

ERREURS DE JEAN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 31 OCTOBRE 1864.

PERSONNAGES

M. DE BEAUSÉANT, 48 ans	MM. Colson.
TANCRÈDE, officier, 30 ans	Ariste.
JEAN, valet de chambre, 25 ans	Saint-Germain.
MADAME DE BEAUSÉANT, 28 ans .	Mmes Derieux.
ÉLISA, femme de chambre, 20 ans.	Bianca.

La scène se passe de nos jours, en province.

LES

ERREURS DE JEAN

Cabinet de travail dont les trois portes du fond donnent de plain-pied sur un jardin Au premier plan, à gauche, une bibliothèque adossée au mur; au second plan, la porte de la salle à manger. Au premier plan, à droite, la porte du salon garnie d'une portière; autre porte au second plan. Entre ces deux portes, près du mur, un petit guéridon, sur lequel est une cave à liqueurs Sur le devant, à gauche, une grande table, chargée de brochures; papier, plumes, encre, un album de photographies, un timbre A gauche de cette table, une chaise; à droite, un fauteuil. Sur le devant, à droite, une causeuse, une chaise derrière.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE BEAUSÉANT, puis M. DE BEAUSÉANT

Au lever du rideau, madame de Beauséant, assise à droite de la table, une plume à la main, paraît absorbée dans son travail. Une cloche se fait entendre et la tire de sa méditation.

MADAME DE BEAUSÉANT.

La cloche du dîner, relisons-nous. (Lisant.)

Marquise, j'ai vingt ans et mon ciel est d'azur,
L'amour que j'ai pour vous comme mon ciel est pur.

(Parlé.) Qu'on dise encore que la province n'aime pas les travaux de l'esprit! (On frappe à droite.) Entrez!

M. DE BEAUSÉANT, entrant par la porte de droite du second plan, galamment et retirant son chapeau [1].

Vous ne m'en voulez pas, chère amie, d'envahir le sanctuaire de la poésie? Gageons que vous enfantiez quelque chef-d'œuvre.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Je mettais la dernière main au proverbe que nous jouons vendredi.

M. DE BEAUSÉANT.

Il sera charmant... (Avec fatuité.) Et je crois que j'y serai excellent.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Vos preuves sont faites.

M. DE BEAUSÉANT.

Il est certain que, lors de notre dernière représentation, la comtesse de Nucé me disait : « Monsieur de Beauséant, vous jouez les Sganarelle comme... on ne les joue pas; c'est la nature même prise sur le fait. »

MADAME DE BEAUSÉANT.

Ah! elle disait cela?

M. DE BEAUSÉANT.

Avec une grâce charmante... (Allant poser son chapeau près de la bibliothèque et s'asseyant à gauche de la table.) A propos, toutes nos invitations sont faites?

MADAME DE BEAUSÉANT.

En voici la liste.

M. DE BEAUSÉANT, lisant.

M. le président et madame la présidente... (Parlé.) Ah! vous n'avez pas oublié messieurs les officiers de la garnison?

1. Madame de Beauséant, M. de Beauséant.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Non pas... Et M. Tancrède doit me les présenter.

M. DE BEAUSÉANT.

A propos, il ne peut dîner aujourd'hui avec nous; mais il viendra pour la répétition. Quel charmant garçon que ce capitaine Tancrède! Par exemple, je doute qu'il soit bon dans le rôle du petit page.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

M. DE BEAUSÉANT.

Quelque chose vous inquiète?

MADAME DE BEAUSÉANT.

Je ne suis pas contente de ma scène entre la marquise et son jardinier.

M. DE BEAUSÉANT.

Elle est divine : une marquise qui aime un jardinier, un jardinier qui adore une marquise! (Jean entre par la gauche, traverse la scène et va chercher la cave à liqueurs.) Quelle délicieuse peinture du temps! C'est le XVIII^e^ siècle résumé, c'est la fusion prochaine des classes, c'est le tiers état et la noblesse aux prises, c'est la révolution qui commence.

JEAN, à part, sans être remarqué [1].

J'aime à entendre monsieur; il parle bien.

M. DE BEAUSÉANT, très-aimable.

Vrai, votre scène est charmante, chère amie.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Vous me flattez, mon ami.

1. M. de Beauséant, Madame de Beauséant, Jean.

JEAN, à part.

Et comme ils s'aiment tous les deux! ça fait plaisir à voir. (Il sort par la gauche, emportant la cave à liqueurs.)

M. DE BEAUSÉANT se lève.

Dites-moi, puisque nous avons quelques instants à nous, si nous redisions notre scène?

MADAME DE BEAUSÉANT.

Celle où vous me surprenez au bras du chevalier d'Ambly, malgré votre défense?

M. DE BEAUSÉANT.

Précisément.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Soit, commencez...

M. DE BEAUSÉANT, se rasseyant et commençant.

Quoi! c'est ainsi...

MADAME DE BEAUSÉANT.

Oh! non... non... pas comme cela.

M. DE BEAUSÉANT.

Ah! comme si nous répétions... (Assentiment de madame de Beauséant. Il se lève et sort par la droite, madame de Beauséant se lève. M. de Beauséant paroissant à droite et descendant près de madame de Beauséant.)

..... Quoi! c'est ainsi, madame,
Que vous obéissez aux ordres d'un époux?

(Jean rentre avec la cave à liqueurs; il écoute inaperçu et paraît en proie à une stupéfaction croissante à mesure que la répétition s'avance [1].)

MADAME DE BEAUSÉANT, jouant.

Fi! monsieur le marquis, vous êtes un jaloux!

M. DE BEAUSÉANT.

Qui dit mari jaloux dit épouse coquette,
Le chevalier d'Ambly vous parlait en cachette.

1. Madame de Beauséant, Jean, M. de Beauséant.

MADAME DE BEAUSÉANT, avec colère.

Vous êtes un tyran, et nous divorcerons.

M. DE BEAUSÉANT, de même.

Soit! nous divorcerons!

(Jean pousse un cri de douleur et laisse tomber la cave à liqueurs.)

JEAN.

Ah!

MADAME DE BEAUSÉANT, se retournant.

Le maladroit!

M. DE BEAUSÉANT.

Ma cave en bois des îles brisée!

JEAN, ramassant la cave.

Ça se raccommode, monsieur, ça se raccommode. (A part, avec douleur.) Mais c'est les ménages brisés qui ne se raccommodent pas... Ils paraissaient si bien ensemble tout à l'heure!

M. DE BEAUSÉANT.

Eh bien, et le dîner?

JEAN.

Monsieur est servi.

M. DE BEAUSÉANT, à madame de Beauséant.

Venez-vous, chère amie? (Ils se dirigent vers la gauche.)

JEAN, à part.

Chère amie!... Comme ces gens du grand monde dissimulent, mon Dieu! (Il va pour les suivre.)

M. DE BEAUSÉANT, à Jean, avec mauvaise humeur.

Laissez-nous... Prosper nous servira. (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE II.

JEAN, puis ÉLISA.

JEAN, seul.

Eh bien, j'aime autant ça; maintenant que je sais qu'ils veulent divorcer, ça me fait de la peine de les voir ensemble. (Il pose la cave sur la table et apercevant Élisa qui entre [1].) Mademoiselle Élisa! Ah! tant mieux, vous venez à point pour me regaillardir le cœur.

ÉLISA.

Vous avez du chagrin, monsieur Jean. (Coquettement.) Serait-ce à cause de mon départ?

JEAN.

Ah! c'est vrai! vous quittez la maison.

ÉLISA.

Et j'entre demain chez madame la comtesse de Nucé!

JEAN.

Encore une chose qui me chagrine... et qui vous chagrine aussi, parions.

ÉLISA.

Qu'en savez-vous?

JEAN.

Tenez, mademoiselle, il n'y a que quatre jours que j'ai quitté Fays-Billot, mon pays, pour venir ici, et depuis quatre jours, quelque chose me dit que nous sommes bien ensemble, que vous me plaisez, que je vous plais pareillement, et que...

ÉLISA, se dirigeant vers la première porte de droite.

Voulez-vous bien vous taire et me laisser voir si tout

1. Jean, Élisa.

est prêt pour la répétition. (Elle soulève la portière de la porte du premier plan à droite.)

JEAN, qui ne comprend pas.

Vous dites?

ÉLISA.

Bon, la forêt est là.

JEAN, riant.

Ah! bah! un arbre qui pousse en plein salon!

ÉLISA.

C'est le décor de la pièce que l'on doit jouer vendredi.

JEAN.

Quelle pièce? quel décor?

ÉLISA, redescendant au milieu de la scène [1].

C'est juste, villageois que vous êtes, vous ignorez... sachez donc, monsieur Jean, qu'à La Ferté, comme à Paris, on a la fureur de jouer la comédie.

JEAN.

La comédie! quelle comédie? c'est donc la comédie comme la comédie que les comédiens jouent à la foire de Fays-Billot?... Imaginez-vous que ces farceurs-là se déguisent en d'autres personnes que leur personne et qu'ils débitent au monde des histoires qui ne sont jamais arrivées, pour cinq sous par personne.

ÉLISA.

C'est à peu près cela... moins les cinq sous... Ah! si je n'avais pas craint de désoler ma famille, je me serais faite actrice, moi; je me sens des dispositions!

JEAN.

Si je jouais la comédie, moi, je m'habillerais tou-

1. Élisa, Jean.

jours en marquis; vous savez, avec des culottes courtes et des bas de soie troués aux chevilles, et je ferais la cour à toutes les femmes.

ÉLISA.

Mauvais sujet!... gageons que vous en contiez à toutes les filles de votre village?

JEAN.

A toutes, non, mais bien aux trois quarts.

ÉLISA.

Il s'en vante.

JEAN.

Que voulez-vous! j'aime les jolies filles, moi... je suis né avec ce goût-là... ça n'est pas ma faute, c'est la faute de mon caractère... Et puis, je vais vous dire, le plus souvent je ne courais seulement pas après celles de Fays-Billot, c'étaient elles qui couraient après moi, parce qu'il paraîtrait que je suis assez bien de ma personne.

ÉLISA.

Le fat!

JEAN.

Possible; mais aussi vrai qu'on m'appelle le beau Jean, si vous voulez toucher là et devenir ma femme, bonsoir les autres. Il n'y aura plus d'amabilités que pour vous!

ÉLISA.

Ainsi, monsieur Jean, quand je vais être partie, vous me promettez de ne jamais regarder la nouvelle femme de chambre de madame?

JEAN.

Il va en venir une autre... une jeune?

ÉLISA.

Répondez!

JEAN.

Je vous le promets. Mais avouez que j'ai de la malechance d'entrer ici juste au moment où vous vous en allez. Je me plaisais déjà dans la maison comme le bétail aux champs : bons gages, forte nourriture, pas grand'chose à faire et... agréable compagnie, mademoiselle Élisa. (Il veut lui prendre la taille, Élisa passe à droite.) Et voilà que vous partez.

ÉLISA, minaudant.

Il y a bien une place de cocher vacante chez madame la comtesse de Nucé.

JEAN.

Je ne sais pas conduire... Mais asseyez-vous donc. (Il la fait asseoir sur la causeuse, puis il va écouter à la porte de gauche et redescend prendre une chaise et s'assied près d'Élisa.) Et puis ça serait de l'ingratitude à moi de quitter monsieur, lui qui m'a tiré de la charrue pour m'élever au rang de valet de chambre.

ÉLISA.

C'est bien, cela.

JEAN.

Dame! c'est que je suis un domestique dévoué à mes maîtres. D'abord, j'aime monsieur. Vrai, il me revient, cet homme-là, avec son bel estomac, ses gestes magnifiques et sa prestance de sous-préfet. Et madame donc! si bonne, si pleine d'attentions pour moi... car j'ai remarqué qu'elle est pleine d'attentions pour moi... Je crois que je l'aime encore plus que monsieur, madame... Premièrement, c'est une femme, et une belle femme, s'il vous plaît.

ÉLISA.

Rien ne lui échappe.

JEAN.

De ce côté-là, non. Tenez, vous allez rire, mais madame a été ces deux jours-ci au bal, n'est-il pas vrai?

ÉLISA.

Sans doute; après?

JEAN.

Eh bien, les deux fois, au moment de son départ, sans avoir l'air d'y prendre garde, je me trouvais sur son passage, dans le salon, dans les escaliers, partout, pour avoir l'agrément de la voir en robe de bal... Elles vont au bal quasi déshabillées, les bourgeoises de la Ferté.

ÉLISA.

Hein?

JEAN.

Et moi, j'aime ça... je mentirais si je disais le contraire, j'aime ça... d'autant que madame est joliment faite.

ÉLISA, scandalisée.

Mais, monsieur Jean... (Elle se lève.)

JEAN, se levant.

Dame! ça flatte toujours un domestique de penser que sa maîtresse sera la plus belle dans les endroits où elle va; car je défie les autres d'être aussi avenantes, aussi...

ÉLISA.

Mais, monsieur Jean... Quelqu'un...

SCÈNE III.

JEAN, ÉLISA, TANCRÈDE venant du fond [1], costume de ville, canne à la main.

TANCRÈDE.

Annoncez le capitaine Tancrède, ou plutôt le chevalier d'Ambly.

JEAN, à part

Le chevalier! (Il prend la cave à liqueurs.)

TANCRÈDE, à part, et descendant à droite.

J'aime ce nom qui me donne mes grandes et petites entrées chez la belle madame de Beauséant.

ÉLISA.

Monsieur et madame sont encore à table.

TANCRÈDE.

Alors, je vais les attendre. (A part.) Cela me donnera le temps de repasser mon rôle. (Il tire un manuscrit de sa poche et répète tout bas, en gesticulant.)

JEAN, à part.

Le voilà donc, ce chevalier d'Ambly qui voudrait en conter à madame... Mais je ne le perdrai pas de vue, moi! parce que je ne veux pas que monsieur et madame divorcent, moi! (Peu à peu il s'avance vers Tancrède; celui-ci, qui répète son rôle, le rencontre et le regarde. Jean, décontenancé par son regard, reprend.) Je vais prévenir monsieur. (Il sort par la gauche en emportant la cave.)

TANCRÈDE.

Va, mon garçon.

1. Jean, Tancrède, Élisa.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, ÉLISA [1].

TANCRÈDE, son rôle en main, déclamant.

Marquise, j'ai vingt ans et mon ciel est d'azur...

(Parlé.) Charmante manie qu'ont aujourd'hui les femmes du monde de jouer la comédie? (Riant.) Et manie qui nous est particulièrement profitable, à nous autres militaires, puisqu'elle nous permet de nous rapprocher de jolies femmes et d'avancer nos affaires sous les regards confiants de messieurs les maris. (Reprenant.)

Marquise, j'ai vingt ans et mon ciel...

(Apercevant Élisa qui le contemplait.) Tiens, tu es encore là?

ÉLISA.

Si je gêne monsieur...

TANCRÈDE.

Non pas, une jolie fille ne me gêne jamais, d'abord. Et puis tu vas me faire répéter mon rôle, hein?

ÉLISA, avec joie.

Oh! bien volontiers!

TANCRÈDE.

Elle est très-gentille... Tu es très-gentille, et tu jouerais bien mieux Marton que madame la comtesse de Nucé.

ÉLISA.

Monsieur Tancrède veut rire.

TANCRÈDE.

Le diable m'emporte si je mens d'un seul mot... commençons. (Il donne son rôle à Élisa.) Là, scène II[e].

1. Tancrède, Élisa.

ÉLISA, lisant.

La marquise, le chevalier d'Ambly... La marquise. (Jouant.)

Parlez donc, mon cousin, parlez, je vous écoute.

(Parlé.) A vous, monsieur.

TANCRÈDE, récitant.

Marquise, j'ai vingt ans et mon ciel est d'azur.

(Hésitant.) Et mon ciel est d'azur... est d'azur... souffle donc!

ÉLISA, soufflant.

L'amour. .

TANCRÈDE.

Tiens, tu prononces bien ce mot-là, toi!

ÉLISA.

Il n'y a pas cela, monsieur.

TANCRÈDE.

C'est une réflexion que j'intercale.

ÉLISA, reprenant.

L'amour que j'ai pour vous...

TANCRÈDE, jouant.

L'amour que j'ai pour vous, comme mon ciel est pur...

(Du même ton.) Ce qui me chiffonne, par exemple, c'est qu'il va falloir couper ma barbiche.

ÉLISA.

Mais il n'y a pas cela non plus.

TANCRÈDE.

Hein!... plaît-il!... c'est toi, friponne, qui me donnes des distractions... avec tes deux grands yeux noirs braqués sur moi comme deux pistolets... (A part, en lui

eprenant le rôle.) Je crois que je ferai mieux d'aller travailler dans le parc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. ET MADAME DE BEAUSÉANT, JEAN, venant de la gauche.

MADAME DE BEAUSÉANT, entrant.

Où est le capitaine?

TANCRÈDE, se découvrant et allant à madame de Beauséant.

Madame, je vous présente mes respects... (Il serre la main à M. de Beauséant.) M. de Beauséant...

M. DE BEAUSÉANT, à Tancrède.

La répétition était pour sept heures, il est sept heures moins cinq minutes.

TANCRÈDE.

Exactitude militaire, cher monsieur. (Il va poser son chapeau à droite.)

MADAME DE BEAUSÉANT, à Élisa et à Jean.

Laissez-nous.

ÉLISA, bas à Jean.

Venez-vous?

JEAN, au public.

Quand je vous le dis qu'elle ne peut plus se passer de moi... (Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE VI.

M. ET MADAME DE BEAUSÉANT, TANCRÈDE.

M. DE BEAUSÉANT.

Maintenant commençons, et, puisque madame de Nucé, notre Marton, ne vient pas aujourd'hui, prenons

la scène quatrième. Je vais surveiller la répétition. (Il prend une chaise, s'assied à droite, le dos tourné au public.)

MADAME DE BEAUSÉANT, s'asseyant à droite de la table.

A vous, monsieur Tancrède.

TANCRÈDE, s'approchant de madame de Beauséant et jouant d'une façon cavalière.

Quelle fête, marquise!

M. DE BEAUSÉANT se lève[1].

Ah! pardon, ce n'est pas cela. Moi je dirais ces mots: *Quelle fête, marquise!* de façon à ce que le public vît tout de suite que le chevalier aime sa cousine et que la beauté de la fête est tout entière pour lui dans la beauté de sa cousine... comme cela (Déclamant.) *Quelle fête, marquise!* (A madame de Beauséant.) Que pense l'auteur, de l'intonation?

MADAME DE BEAUSÉANT.

Excellente! (De Beauséant se rassied.)

TANCRÈDE.

Parbleu, monsieur de Beauséant, si j'étais seul avec madame, je prendrais l'intonation qui convient; mais vous êtes là, devant moi, vous me gênez beaucoup... Je reprends. (Jouant du même ton que la première fois.) *Quelle fête, marquise!* (A de Beauséant.) Hein!

M. DE BEAUSÉANT, soupirant.

C'est mieux! (A part.) C'est exactement la même chose.

TANCRÈDE.

Vous êtes satisfait?

M. DE BEAUSÉANT.

Sans doute;... (Se levant.) mais ce n'est pas encore assez tendre... Songez que vous avez vingt ans, que vous êtes tendre, que vous adorez la marquise... Si vous preniez la main de la marquise, c'est-à-dire de ma femme...

1. Madame de Beauséant, Tancrède, M. de Beauséant.

Prenez la main de ma femme, nous jugerons de l'effet. (Il se rassied.)

MADAME DE BEAUSÉANT.

A quoi bon!

M. DE BEAUSÉANT.

Simple jeu de scène, chère amie.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Puisque vous le voulez. (Elle donne la main à Tancrède.)

M. DE BEAUSÉANT.

Très-bien.

MADAME DE BEAUSÉANT, jouant, froidement.

.... Enfant, éloignez-vous!
Je vous l'ai déjà dit, le marquis est jaloux!

M. DE BEAUSÉANT.

C'est froid! ah! c'est froid! n'est-ce pas, capitaine?

TANCRÈDE.

Évidemment!

M. DE BEAUSÉANT.

Mettez-y plus de chaleur, chère amie, plus de cœur, ayez du cœur... Que votre voix, votre geste, tout dise que vous aimez le capitaine... pardon, le chevalier.

TANCRÈDE.

C'est cela... Aimez-moi un peu, madame.

M. DE BEAUSÉANT.

Et dites : *Enfant, éloignez-vous*... de façon à ce que le public voie bien que vous voudriez qu'il restât... La finesse est là, n'est-il pas vrai? Répétez un peu : *Enfant, éloignez-vous.*

MADAME DE BEAUSÉANT, jouant, avec chaleur.

..... Enfant, éloignez-vous!
Je vous l'ai déjà dit, le marquis est jaloux!

M. DE BEAUSÉANT.

Très-bien !

TANCRÈDE.

Parfait !

M. DE BEAUSÉANT se lève.

Vous êtes content, n'est-ce pas, capitaine?... A moi d'entrer maintenant... (Il prend un cahier dans sa poche.) Je commence... Lorsque j'entre, vous vous écartez brusquement. (Il remonte vers le fond, son cahier à la main, et redescend en toussant. Madame de Beauséant se lève ; Tancrède descend à droite.)

M. DE BEAUSÉANT, jouant sans regarder son rôle.

Vous ici, chevalier, et malgré ma défense...
Vous avez pris céans...

(Hésitant.) Vous avez pris céans. (Regardant son cahier et déclamant.) Vingt-huit mètres de toile pour décors... (Surprise de madame de Beauséant et de Tancrède.) Qu'est-ce que je dis là?... (Riant.) Suis-je bête ! c'est le mémoire de mon tapissier... J'ai oublié mon rôle, je vais le chercher... Reprenez la scène, et de l'entrain, de la verve. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

TANCRÈDE, MADAME DE BEAUSÉANT [1].

TANCRÈDE.

Enfin, nous sommes seuls !

MADAME DE BEAUSÉANT, froidement.

Nous pouvons remettre la répétition.

TANCRÈDE.

C'est-à-dire que vous me renvoyez, madame.

1. Madame de Beauséant, Tancrède.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Je devrais le faire, après les paroles que vous m'avez adressées hier, au bal.

TANCRÈDE.

Mais vous ne comprenez donc pas que je vous aime?

MADAME DE BEAUSÉANT, passant à droite.

Encore! vous êtes fou, monsieur!

TANCRÈDE.

Je suis franc, madame, voilà tout.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Mais je suis mariée.

TANCRÈDE.

Ah! ne parlons pas de votre mari...

MADAME DE BEAUSÉANT.

Comment!

TANCRÈDE.

N'en parlons jamais! ayez comme moi le courage de l'oublier.

MADAME DE BEAUSÉANT, scandalisée.

Ah! monsieur Tancrède, depuis que j'étudie le cœur humain, voilà la première fois que je le trouve aussi audacieux. (Elle s'assied sur la causeuse.)

TANCRÈDE.

Vous n'avez donc pas deviné, madame, quelles pouvaient être les souffrances d'un pauvre officier en garnison, seul, désœuvré, sans affection, qui ne demanderait qu'à ouvrir son âme à tous les sentiments tendres et exaltés, et auquel on refuse une parole de sympathie (Au public.), la sympathie, ce besoin des militaires en temps de paix.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Vous êtes injuste : ne savez-vous pas que nos âmes sympathisent?

TANCRÈDE, soupirant, à part.

Voilà deux mois que nos âmes sympathisent.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Qu'une amitié fraternelle existe entre nous, que je suis votre sœur?

TANCRÈDE.

Vous êtes ma sœur, sans doute...

MADAME DE BEAUSÉANT.

Eh bien?...

TANCRÈDE.

Eh bien, cette amitié, quelque précieuse qu'elle soit, devient insuffisante. (Il tombe aux genoux de madame de Beauséant.)

MADAME DE BEAUSÉANT, effrayée et se levant.

Relevez-vous, monsieur... (Jean paraît à gauche et voit Tancrède; il lève les bras au ciel, pousse une exclamation, et disparaît.)

TANCRÈDE.

Jamais!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Comment! jamais?

TANCRÈDE, à part.

Je ne sais plus ce que je dis, ma parole d'honneur!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Relevez-vous, ou vous m'obligerez à vous interdire désormais... (Elle passe à gauche.)

TANCRÈDE, se levant.

N'ajoutez rien de plus, madame, je n'insiste pas... Je vous aimais, vous repoussez mon amour, il suffit, n'en

parlons plus. Je donnerai suite à une résolution désespérée.

MADAME DE BEAUSÉANT, inquiète.

Que voulez-vous dire?

TANCRÈDE.

La semaine prochaine, je quitterai cette ville et je retournerai au dépôt, pour former des recrues.

MADAME DE BEAUSÉANT, à part.

Et ma comédie... (Haut.) C'est impossible!

TANCRÈDE.

C'est l'exacte vérité, madame. Aussi bien ce départ devient nécessaire. Je ne puis vivre à vos côtés sans vous aimer, je ne puis vous aimer sans vous le dire, et, puisque vous condamnez mon amour au silence...

MADAME DE BEAUSÉANT, adoucie.

Voyons, monsieur Tancrède, soyez raisonnable, restons bons amis et surtout ne me parlez plus de ce vilain départ.

TANCRÈDE, à part.

La menace a porté. (Haut.) Ce départ est maintenant décidé avec mon colonel.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Encore!

TANCRÈDE.

Et je ne saurais revenir sur ma propre demande sans compromettre mon avancement.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Vous ne compromettrez rien du tout, monsieur; vous irez trouver votre colonel, qui est un charmant homme,

car il est charmant, vous le prierez d'envoyer l'un de vos camarades à votre place, pour former vos recrues, et nous aurons ainsi le plaisir de vous garder auprès de nous.

TANCRÈDE, à part.

Elle se livre. (Haut.) Allons, vous faites de moi ce que vous voulez... je parlerai au colonel.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Si vous alliez le voir sur-le-champ?

TANCRÈDE.

Et nôtre répétition?

MADAME DE BEAUSÉANT.

Nous la reprendrons dans la soirée, lorsque vous viendrez m'annoncer que vous ne partez plus... car j'attends votre visite, ingrat.

TANCRÈDE.

Charmante! (Il va prendre son chapeau.)

MADAME DE BEAUSÉANT.

Je vais vous reconduire jusqu'à la grille du parc... Dites encore que je ne suis pas la meilleure des femmes!

TANCRÈDE, lui baisant la main.

Vous êtes un ange! (Ils sortent par le fond.)

JEAN, qui vient d'entrer par la droite.

Encore!

SCÈNE VIII.

JEAN, seul.

Eh bien, il se passe de jolies choses ici!... Après cela, quand on se fâche avec son mari, il faut bien se raccommoder avec un autre. Mon maître avait bien raison de se défier de ce chevalier d'Ambly. Mais je m'en vais tout lui raconter, je m'en vais lui dire comment ce gaillard-là se conduit à l'égard de madame... Justement, le voilà.

SCÈNE IX.

JEAN, M. DE BEAUSÉANT, venant de la gauche [1].

M. DE BEAUSÉANT.

Je ne peux pas retrouver mon rôle... Tiens! le capitaine n'est plus là!

JEAN.

Non, monsieur...

M. DE BEAUSÉANT.

Tant pis!

JEAN.

Tant mieux, monsieur.

M. DE BEAUSÉANT.

Qu'est-ce que tu dis, mon garçon?

JEAN.

Je dis : Tant mieux, monsieur.

[1] M. de Beauséant, Jean.

M. DE BEAUSÉANT.

M'expliqueras-tu? (Regardant sa montre.) Mais je n'ai pas le temps de t'écouter.

JEAN.

Il faut que vous ayez le temps.

M. DE BEAUSÉANT.

Comment?

JEAN.

Il se passe les horreurs des horreurs dans votre maison.

M. DE BEAUSÉANT.

Qu'est-ce que tu chantes là?

JEAN.

Je ne chante pas, monsieur, je n'ai même pas envie de chanter après ce que j'ai vu.

M. DE BEAUSÉANT.

Enfin, qu'as-tu vu?

JEAN.

J'ai vu le chevalier d'Ambly, monsieur, qui embrassait les mains de madame, monsieur, et qui l'appelait ange, monsieur.

M. DE BEAUSÉANT.

Le chevalier! entendons-nous, le chevalier qui sort d'ici?

JEAN, avec compassion.

Oui, mon pauvre monsieur!

M. DE BEAUSÉANT, riant.

Ce n'est que cela?

JEAN, à part.

Que cela! Voilà comment ils prennent ces choses-là à la ville.

M. DE BEAUSÉANT.

Ils répétaient, nigaud.

JEAN.

Oui, monsieur, il répétait des choses à faire dresser les cheveux sur la tête d'un honnête homme.

M. DE BEAUSÉANT.

Je te dis qu'ils répétaient un rôle, imbécile; ils jouaient une comédie, paysan; c'était pour rire, homme des champs! (Il passe à droite.)

JEAN.

Quoi! comment!... c'était!... quand il disait... vrai, monsieur, c'était pour rire?

M. DE BEAUSÉANT.

Parbleu!

JEAN.

Ah! quel bonheur! ah! quel bonheur! Vrai, monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais j'ai un poids de moins sur l'estomac.

M. DE BEAUSÉANT.

Bon Jean! (A part.) Il est bête, mais il est bon.

JEAN.

Ah! ils jouaient la comédie! Eh bien, il faut avouer qu'ils la jouaient fièrement bien.

M. DE BEAUSÉANT, avec satisfaction.

Ils allaient bien?

JEAN.

S'ils allaient bien? Puisque j'y ai été trompé. C'est le chevalier surtout qui y mettait un feu!

M. DE BEAUSÉANT.

Le capitaine profitait enfin de mes leçons.

JEAN, étonné.

Ah! c'est vous, monsieur, qui lui donnez des leçons.

Eh bien, oui, monsieur, il en profitait, et joliment!... Mais c'est égal! si j'étais marié, je n'aimerais pas que ma femme joue la comédie avec un beau gars comme le chevalier d'Ambly.

M. DE BEAUSÉANT.

Comme le capitaine, veux-tu dire?

JEAN.

Comme le capitaine d'Ambly... Non, comme le chevalier.

M. DE BEAUSÉANT.

C'est un capitaine; tu confonds tout; mais passons.

JEAN.

D'accord! mais j'en suis pour ce que j'ai dit : il est fièrement bien, ce capitaine-là... Où donc que vous l'avez connu, monsieur?

M. DE BEAUSÉANT.

Hein!... Qu'est-ce que cela te fait?

JEAN.

Crédié! le joli homme! (Examinant de Beauséant.) Il est mieux que vous, monsieur!

M. DE BEAUSÉANT.

Qu'est-ce que c'est? Si vous n'arriviez du fond de la Champagne, monsieur Jean, je vous apprendrais...

JEAN.

Ah! il est mieux que vous!

M. DE BEAUSÉANT.

En voilà assez. Mon chapeau! (A part.) Je vais passer à mon cercle.

JEAN.

Le voilà, monsieur.

M. DE BEAUSÉANT, sortant par la porte du premier plan à droite.

Quel rustre!

SCÈNE X.

JEAN, puis MADAME DE BEAUSÉANT.

JEAN, seul.

Il est mieux que lui!... Ah! ils jouaient la comédie! (Riant.) Il faut avouer que ces gens de la ville ont de drôles de manières de s'amuser. A ces jeux-là, moi, je prendrais feu tout de suite, je me connais... Voyons, si je rangeais un peu, ici... (Il frotte les meubles, au fond de la pièce, à droite; madame de Beauséant entre par la gauche, sans le voir.)

MADAME DE BEAUSÉANT, rêveuse [1].

Le capitaine restera; mais que de peines pour concilier les intérêts de ma comédie et ceux de la vertu!

JEAN, à part.

Pauvre petite madame! Depuis que je sais que je la calomniais, je la trouve plus belle encore.

MADAME DE BEAUSÉANT, toujours sans voir Jean.

Allons! je prendrai conseil des événements!... (Elle s'assied à droite de la table). Occupons-nous de ma pièce, de cette scène entre la marquise et son jardinier, dont je ne suis pas satisfaite. (Elle ouvre un manuscrit et lit.) *Scène I*. *La Marquise, Jean.*

JEAN.

Madame m'appelle?

MADAME DE BEAUSÉANT.

Tiens! que faites-vous là?

JEAN.

Je polis les meubles; mais madame peut rester, madame ne me gêne pas.

1. Madame de Beauséant, Jean.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Décidément, vous êtes naïf, Jean. (A part.) Tiens, Jean! c'est précisément le nom que j'ai donné à mon jardinier... quelle idée! Pourquoi pas?... Ce garçon peut m'aider sans le savoir, il est de la campagne : je prendrai la nature sur le fait, comme les maîtres. (Haut, à Jean.) Laissez ce fauteuil et approchez.

JEAN.

Me voilà, madame.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Jean, répondez naturellement à ce que je vais vous dire.

JEAN.

Je réponds toujours comme ça.

MADAME DE BEAUSÉANT, récitant.

Votre tournure, Jean, votre regard vainqueur,
D'une très-grande dame ont subjugué le cœur.

JEAN, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc là, grand Dieu? (Haut.)
Est-ce possible?

MADAME DE BEAUSÉANT.

Oui!

(A part, avec satisfaction et se relevant.) J'avais écrit : Est-ce possible? (Haut.)

Mais plus bas, je vous prie,
Je crains de mon époux la sotte jalousie.

JEAN, à part.

Je le sais!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Le feuillage naissant de ces tendres bosquets

JEAN, à part.

Quels bosquets?

MADAME DE BEAUSÉANT.

Nous déroberait mal aux regards indiscrets;
Revenez donc ce soir, Jean, à la nuit tombante,
Vous en saurez plus long!

JEAN, à part.

Mais j'en sais assez!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉLISA, ouvrant la porte du second plan à droite.

ÉLISA, sans entrer.

La modiste de madame lui apporte sa coiffure pour ce soir.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Ah! il faut que je lui parle! (Elle sort.)

SCÈNE XII.

JEAN, seul, avec explosion de joie.

Mais j'en sais assez! Je rêve, la terre tourne, je vois des papillons aux murs. Elle aussi! une grande dame! miséricorde! Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour être aimé, comme ça, de toutes les femmes? Pas une n'y échappe! pas une! Mais celle-là, je n'aurais jamais osé croire... Je savais bien qu'elle avait de l'amitié pour moi, comme j'en avais pour elle, du reste; mais je ne m'imaginais pas que l'amour allait s'en mêler. Enfin, elle me l'a dit elle-même : Ma tournure, mon regard vainqueur... Elle trouve que j'ai un regard vainqueur!... lui ont sub... sub... Je ne me rappelle pas bien comment elle a tourné cela; mais j'ai bien compris qu'elle

en tient pour moi, qu'elle en perd la tête. Le fait est qu'elle était bien troublée, puisqu'elle se croyait avec moi sous des bosquets... Pauvre femme!... Et ce soir, à la nuit tombante, elle m'attend... (Avec fatuité.) Elle a même commandé une coiffure tout exprès... (S'adressant à la porte par laquelle est sortie madame de Beauséant.) Vous n'en avez pas besoin, madame! vous... Je crois même qu'elle est mieux avec ses cheveux, comme dans sa photographie, que je regardais encore ce matin. (Il ouvre l'album qui est sur la table.) Oui, vous êtes mieux comme ça, madame! (Il tourne le feuillet.) La voilà encore... (Il tourne encore.) Et puis de l'autre côté... Et puis là... Ah! non! c'est le portrait de monsieur, celui-là!... (Se souvenant.) Monsieur! Miséricorde! (On entend la voix de M. de Beauséant grondant dans la coulisse.) J'avais oublié monsieur!

SCÈNE XIII.

JEAN, M. DE BEAUSÉANT, venant du fond.

M. DE BEAUSÉANT, couvert de boue, un journal à la main, son chapeau sur la tête.

Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Mon imbécile de cocher qui m'inonde de boue en allant promener mes chevaux... Jean, brosse-moi!

JEAN.

Avec plaisir, monsieur.

M. DE BEAUSÉANT, à part.

Il y en a partout, jusque sur mon journal. (Haut à Jean, qui le brosse avec ardeur.) Pas si fort, que diable!

1. Jean, M. de Beauséant.

JEAN.

C'est que j'ai du plaisir à obéir à monsieur... Ça n'est pas ma faute, allez, si...

M. DE BEAUSÉANT.

Si quoi?... Si mon cocher m'éclabousse... qui songe à t'accuser, mon garçon?...

JEAN, à part.

Il me donne des noms d'amitié. (Il se donne un coup de brosse dans la poitrine.) Canaille, va! (Il s'éloigne de M. de Beauséant [1].)

M. DE BEAUSÉANT.

Eh bien, où vas-tu? Ce n'est pas fini.

JEAN.

Je vais en chercher une autre. (Il prend une seconde brosse sur le petit guéridon à droite.)

M. DE BEAUSÉANT.

Une autre quoi?

JEAN, revenant avec deux brosses.

Une autre brosse. Je veux brosser monsieur avec les deux. Ça me fatiguera davantage, mais tant mieux, ça sera bien fait! (Il brosse M. de Beauséant à deux mains.)

M. DE BEAUSÉANT, à lui-même.

Allons! il a un coup de marteau! (Il lit son journal pendant que Jean le brosse.) Bien! la Bourse baisse le lendemain du jour où j'achète. Aujourd'hui, j'ai tous les malheurs!

JEAN, à part.

Tous!

M. DE BEAUSÉANT.

La Bourse baisse, mon notaire s'absente sans me prévenir...

1. M. de Beauséant, Jean.

JEAN.

Faut-il aller le chercher?

M. DE BEAUSÉANT.

Aller le chercher, à dix lieues d'ici?

JEAN.

J'irai en Amérique s'il le faut, monsieur! (A part.) Pourvu que je sois revenu à la nuit tombante!

M. DE BEAUSÉANT.

Et il ne me laisse pas l'argent dont j'avais besoin.

JEAN.

Faut-il en prêter à monsieur?

M. DE BEAUSÉANT.

Qu'est-ce que tu dis, toi?

JEAN, à part.

Tâchons de réparer autant que possible... (Haut.) J'ai justement un magot que je voulais porter à la caisse d'épargne et que je prêterai à monsieur, sans intérêt.

M. DE BEAUSÉANT, riant.

Jean, vous êtes un bon serviteur, mais je vous remercie.

JEAN.

Non, monsieur, je ne suis pas un bon serviteur.

M. DE BEAUSÉANT.

Mais si!

JEAN.

Mais non... c'est-à-dire... enfin, comme monsieur voudra!

M. DE BEAUSÉANT, à part.

Décidément il est toqué!

JEAN.

Monsieur est-il assez brossé?

M. DE BEAUSÉANT.

Oui, oui, c'est bien!

JEAN.

C'est que si monsieur ne l'était pas assez, je le rebrosserais, je m'éreinterais, je...

M. DE BEAUSÉANT.

Je te dis que c'est bien. Laisse-moi tranquille, que diable! (A part.) Ah! mais il commence à m'ennuyer, mon domestique. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

JEAN, puis ÉLISA.

JEAN, seul.

Il y a des gens qui nagent dans le mal comme le poisson dans l'eau; moi, je ne peux pas m'y faire. (Il va reporter ses brosses et reprend machinalement l'album des photographies.) Revoyons un peu madame, pour me donner du courage... (Il s'assoit et ouvre l'album.) Si j'osais, je prendrais un de ses portraits. Il y en a quinze d'elle dans son album, un de plus ou de moins... (Il prend une photographie.) Voilà le plus beau! (Il le contemple.)

ÉLISA, ouvrant la porte à droite.

Monsieur Jean! (Jean, absorbé dans sa contemplation, ne l'entend pas.) Monsieur Jean!

JEAN, au portrait.

Chère petite madame! (Il baise le portrait.)

ÉLISA, à part.

Qu'embrasse-t-il donc?... une photographie. Qu'est-ce que cela veut dire? (Elle s'approche de Jean, qui vient de s'asseoir et l'empêche, par la position qu'il prend, de regarder le portrait.) Je

ne peux pas voir! (Nouvel essai infructueux.) Cela m'ennuie à la fin! (Elle pince Jean.) Monsieur Jean!

JEAN, rejetant le portrait sur la table.

Aïe!

ÉLISA, faisant allusion à la photographie, à part.

Elle est là!

JEAN, passant à droite.

Ah! c'est vous, la femme de chambre!

ÉLISA, stupéfaite.

La femme de chambre!

JEAN.

Ma chère enfant, vous prenez des libertés!

ÉLISA.

Des libertés à présent!

JEAN.

Nous ne sommes pas si camarades que ça!

ÉLISA.

Hein! que signifie ce ton, après vos paroles de ce matin?

JEAN.

Les paroles du matin ne ressemblent pas aux paroles du soir, comme on dit chez nous. (Il passe à droite.) [1].

ÉLISA, éclatant.

Je vois ce que c'est, vous aimez une autre femme! (A part.) Mais je la connaîtrai! (Elle s'est approchée de la table et prend rapidement le portrait de madame de Beauséant qu'elle met dans sa poche, sans avoir le temps de l'examiner. A part.) Je la tiens!

JEAN.

Voyons, voyons! Ne vous montez pas la tête et raisonnons, si c'est possible. Dans la vie, voyez-vous... vous êtes encore trop jeune pour comprendre ça, mais

1. Élisa, Jean.

vous le comprendrez plus tard.., dans la vie, ma chère enfant, il y a des circonstances, des cas de force majeure, comme on dit, qui vous retournent un homme comme une paire de bas. Je ne peux pas m'expliquer davantage, mais...

ÉLISA.

Mais je devine, moi; vous avez vu la nouvelle femme de chambre de madame.

JEAN.

Je n'ai vu ni la femme de chambre ni aucune autre domestique.

ÉLISA, outrée.

Domestique! domestique vous-même, grand malhonnête! (A part.) Mais quelle est donc cette femme? (Elle tire le portrait de sa poche et le regarde à la dérobée.)

JEAN, au public.

J'ai bien le temps de m'occuper de femmes de chambre!

ÉLISA.

Madame! c'était madame! (Elle cache le portrait.)

JEAN, se retournant sur son exclamation.

Vous dites?

ÉLISA.

Rien... Un dernier mot, monsieur Jean, voulez-vous encore m'épouser, comme vous me l'avez promis?...

JEAN.

Vous croyez que j'ai promis?

ÉLISA, exaspérée.

Oh! le monstre? Je ne vous connais plus. Je m'en vais; mais je me vengerai, car je sais tout!

JEAN.

Tout quoi?

ÉLISA.

Rien... rien... mais je me vengerai ! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE XV.

JEAN, seul.

Je ne suis pas fâché qu'elle quitte la maison. Elle aurait peut-être fini par découvrir... et il y aurait du grabuge entre elle et ma maîtresse... ma maîtresse!... (changeant de ton.) Oh! mais monsieur... D'un côté, je suis bourrelé quand je pense à monsieur... et de l'autre, je ne me sens pas de joie quand je pense à madame... Quel état fatigant, mon Dieu! (Il s'assoit à droite de la table.)

SCÈNE XVI.

JEAN, TANCRÈDE, entrant par le fond en fredonnant [1].

TANCRÈDE.

Madame de Beauséant est-elle visible ?

JEAN, sans se lever.

Je ne le crois pas. (Se souvenant.) C'est-à-dire non, non, madame n'est pas visible ce soir.

TANCRÈDE, remarquant que Jean reste assis devant lui, le fait lever, d'un geste énergique.

Ah çà! es-tu sûr de ce que tu dis là, drôle?

JEAN, passant à droite.

Parfaitement, monsieur le chevalier... (Se reprenant.) le capitaine...

TANCRÈDE.

Elle devait m'attendre pour répéter.

1. Tancrède, Jean.

JEAN.

Encore leur répétition!

TANCRÈDE, à part, souriant.

Il faut pourtant que je la rassure et que je lui annonce que je reste à la Ferté... Je vais lui écrire... (A Jean) Une plume, de l'encre...

JEAN, s'asseyant sur la causeuse.

Là, monsieur, là... devant vous.

TANCRÈDE.

Quel idiot! Je voudrais l'avoir huit jours seulement pour brosseur, ce gaillard-là. (Il s'assoit près de la table et écrit. Moment de silence.)

JEAN, familièrement.

Il paraît que monsieur est militaire!

TANCRÈDE.

Vous dites?

JEAN.

Je dis : Il paraît que monsieur est militaire.

TANCRÈDE, prenant la chose gaiement.

Oui, monsieur le domestique, je suis militaire. (Il reprend sa lettre.)

JEAN.

Moi, monsieur, je me serais bien mis dans cet état-là, car il n'y a pas grand'chose à faire.

TANCRÈDE, à part, écrivant.

Brusquons le dénoûment et demandons un rendez-vous.

JEAN.

N'est-ce pas, monsieur, que vous n'avez pas grand'-chose?

TANCRÈDE, distrait.

Non, quand nous ne sommes pas de semaine.

JEAN.

Seulement, c'est un état trop dangereux. S'exposer à se faire tuer... ou estropier, quand on n'est pas mal tourné.

TANCRÈDE, qui a fini sa lettre, riant.

Je vous remercie, monsieur Jean.

JEAN.

Ah! non, je parlais de moi, monsieur!

TANCRÈDE, se levant.

Ah çà! je crois que nous bavardons ensemble... Debout, animal!...

JEAN, se lève.

Animal!

TANCRÈDE.

Tu remettras cette lettre à ta maîtresse, à elle seule, tu m'entends? (Il joue avec sa canne devant la figure de Jean.)

JEAN.

Très-bien, monsieur, très-bien!

TANCRÈDE, sortant par le fond, à gauche.

A-t-on jamais vu un imbécile pareil à celui-là?

JEAN, seul.

Je n'aime pas les militaires, moi... et puis, je ne suis pas si domestique qu'il le croit. (Menace de Tancrède qu'on aperçoit encore.) Je vais toujours porter sa lettre à madame... Bon! c'est elle qui passe dans le parc... le capitaine va la rencontrer... Juste!... moi qui lui ai dit qu'elle n'était pas visible... Il va être furieux... (Il s'approche du fond, à gauche.) Mais non... il n'a pas l'air furieux; il prend les mains à madame... et il parle! et il gesticule; et de ci... et de là... Madame aussi, du reste! Mais qu'est-ce qu'ils ont donc à se démener comme ça?... Que je suis bête! Ils répètent, comme tantôt; on

répète toute la journée ici... ça m'amuse de les regarder... (Il s'établit au fond, de manière à ne pas voir M. de Beauséant qui entre par la droite, et à n'être point vu par lui.)

SCÈNE XVII.

JEAN, M. DE BEAUSÉANT, entrant par la porte du premier plan, à droite [1].

M. DE BEAUSÉANT, froissant une lettre.

Voilà bien la province, avec ses méchancetés... c'est une lettre anonyme que je viens de trouver sur ma table... (Lisant haut.) « Monsieur, vous avez admis dans votre maison quelqu'un qui se permet d'aimer votre femme et que vous ferez bien de mettre à la porte. » (Parlé.) Je n'admets chez moi que des intimes d'abord... Ce n'est certainement pas mon ami Durandeau, ni Colombet, ni le capitaine Tancrède... Au fait, le capitaine... oh! non! (Apercevant Jean.) Tiens! que fais-tu là, Jean?

JEAN.

Rien, monsieur; je flâne un peu!

M. DE BEAUSÉANT.

Où est madame de Beauséant?

JEAN.

Elle est dans le jardin, monsieur, avec le capitaine. .

M. DE BEAUSÉANT.

Le capitaine?

JEAN.

Ils répètent, monsieur!

1. Jean, M. de Beauséant.

M. DE BEAUSÉANT.

Tu dis?

JEAN.

Je répète à monsieur qu'ils répètent... et encore mieux que ce matin...

M. DE BEAUSÉANT, à part.

Le sot!... Qu'est-ce que le capitaine peut avoir à dire à ma femme?... Je vais les rejoindre. (Il remonte à gauche.)

JEAN.

Ce n'est pas la peine, allez, monsieur, puisque voilà le capitaine qui s'en va.

M. DE BEAUSÉANT.

Je parlerai toujours à ma femme. (Il franchit la porte du fond.)

JEAN, tirant la lettre du capitaine de sa poche.

Dans ce cas, si monsieur veut... Ah! non!

M. DE BEAUSÉANT, revenant sur ses pas.

Si je veux?...

JEAN, cachant la lettre.

Rien, monsieur. (A part.) Le capitaine m'a dit : « A elle seule. »

M. DE BEAUSÉANT.

Quelle est cette lettre?

JEAN, interdit.

C'est une lettre, monsieur.

M. DE BEAUSÉANT.

Je vois bien que c'est une lettre; donne-la-moi.

JEAN.

C'est que c'était pour madame.

M. DE BEAUSÉANT, prenant la lettre.

Je la lui remettrai. (Il la met dans sa poche et sort par le fond.)

JEAN, élevant la voix.

A elle seule, n'est-ce pas, monsieur?

M. DE BEAUSÉANT, qu'on n'a pas dû perdre de vue, revient sur ses pas.

Comment! à elle seule?... (Il reprend et examine la lettre.) Ni timbre... ni adresse... Jean! dis-moi!... (Avec un sentiment de discrétion.) Oh! non, non, ma femme m'expliquera! (La nuit commence à venir.)

SCÈNE XVIII.

JEAN, puis MADAME DE BEAUSÉANT[1].

JEAN.

Pourvu qu'il ne retarde pas madame. Voici la nuit, c'est l'heure où elle m'attend... Justement, elle vient par ici! (Il se tient à l'écart, tandis que madame de Beauséant entre par la gauche, rêveuse et sans le voir.) Elle ne me voit pas... (Bas.) Madame...

MADAME DE BEAUSÉANT, tenant un manuscrit et déclamant.

. . . . . .

Dis-moi qu'on ne voit pas de roses au printemps,
Dis-moi que les ruisseaux, les fleuves, en leur course,
Déjouant toute loi, remontent vers leur source;
Dis que l'hiver n'est pas la saison des frimas,
Oh! mais ne me dis pas que je ne t'aime pas!

JEAN, appelant, toujours à voix basse.

Madame! (A part.) Elle ne m'entend pas non plus, elle pense à moi, probablement. (Appelant.) Pssst! pssst!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Qu'est-ce que c'est?

1. Jean, madame de Beauséant.

JEAN.

C'est moi, madame.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Que voulez-vous?

JEAN.

Madame sait bien!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Je ne sais pas du tout, mon garçon!

JEAN.

Voici la nuit, madame.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Eh bien, vous pouvez allumer.

JEAN.

Allumer! oh! non.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Comment! non?

JEAN.

Ce que nous avons à dire n'a pas besoin de lumière.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Plaît-il?

JEAN.

Les ténèbres sont même préférables.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JEAN, avec tendresse.

Ma chère petite madame!

MADAME DE BEAUSÉANT, effrayée.

Eh bien! monsieur Jean!

JEAN.

Tantôt, je n'ai pas eu le temps de vous remercier...

MADAME DE BEAUSÉANT.

Me remercier! de quoi?

JEAN.

Vous savez bien... C'est si gentil à vous de m'avoir avoué...!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Quoi?

JEAN.

Que vous m'aimiez?

MADAME DE BEAUSÉANT, stupéfaite, passant à gauche.

Que je vous aimais!...

JEAN.

Puisque vous me l'avez dit vous-même, dans cette chambre, à cet endroit-là. (Il désigne un endroit du parquet.) La grande dame que j'ai sub... j'ai bien compris que c'était vous.

MADAME DE BEAUSÉANT, à part, riant.

O mon Dieu! je me souviens!

JEAN.

Mais je tiens à faire savoir à madame que je réciproque à tous les sentiments de madame.

MADAME DE BEAUSÉANT, sévère.

Sortez, monsieur Jean.

JEAN.

N'ayez pas peur, monsieur n'est pas là!

MADAME DE BEAUSÉANT, prenant peur.

C'est du délire! (Elle sonne.)

JEAN.

Oui, madame, c'est du délire; mais n'ayez peur de rien, si jamais monsieur vient à savoir, et qu'il vous plante là, je ne vous abandonnerai pas, moi; nous fuirons ensemble... (Élisa entre avec des lumières.)

MADAME DE BEAUSÉANT, épouvantée.

Mais sortez donc!

ÉLISA, sévèrement.

Je crois que madame vous a dit de sortir!

JEAN, à part.

Que je sorte quand c'est elle-même qui... (Élisa le poursuit.) Ces domestiques sont insupportables. (Jean sort, abasourdi, par la droite, second plan; Élisa le suit.)

SCÈNE XIX.

MADAME DE BEAUSÉANT, M. DE BEAUSÉANT, venant du parc.

MADAME DE BEAUSÉANT, à part.

Voilà bien l'aventure la plus odieuse... (Éclatant de rire.) ou plutôt la plus bouffonne.

M. DE BEAUSÉANT, entrant, à sa femme [1].

Enfin, je vous trouve, chère amie... Mais qu'avez-vous donc?

MADAME DE BEAUSÉANT, riant toujours.

J'ai, monsieur, j'ai que quelqu'un, ici, ose aimer votre femme.

M. DE BEAUSÉANT, à part.

La lettre disait vrai.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Et s'est permis de le lui dire.

M. DE BEAUSÉANT, à part.

Mais elle me prévient elle-même! (Haut.) Quel bonheur!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Comment! quel bonheur?

M. DE BEAUSÉANT.

Quel bonheur d'être averti par vous, chère amie!...

1. Madame de Beauséant, M. de Beauséant.

Il y a tant de femmes qui gardent ces choses-là pour elles. —

MADAME DE BEAUSÉANT.

Mais je vous donne à deviner, en cent, le nom de l'audacieux.

M. DE BEAUSÉANT.

En cent... ne serait-ce point le capitaine Tancrède?

MADAME DE BEAUSÉANT, vivement.

M. Tancrède! vous êtes fou, monsieur.

M. DE BEAUSÉANT, étonné.

Hein? Ah! pardon, chère amie, mais alors...

MADAME DE BEAUSÉANT.

C'est M. Jean!

M. DE BEAUSÉANT, stupéfait.

Jean!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Jean! votre valet de chambre!

M. DE BEAUSÉANT.

C'est Jean qui aurait osé...

MADAME DE BEAUSÉANT.

Me faire une belle et bonne déclaration d'amour, oui, monsieur.

M. DE BEAUSÉANT.

Quelle plaisanterie!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Vous doutez? (Elle sonne. Élisa paraît à droite. A Élisa.) Appelez Jean.

ÉLISA.

Oui, madame. (Elle sort.)

M. DE BEAUSÉANT, à sa femme.

Au moins, expliquez-moi.

MADAME DE BEAUSÉANT.

M. Jean a pris au sérieux une scène de mon proverbe, une étude que je voulais faire sur lui, il s'est mis en tête que je l'aimais, et, naturellement, il me rend la politesse.

M. DE BEAUSÉANT, riant.

Très-joli! très-joli!... Mais le plus plaisant, c'est que j'étais averti du péril par une lettre anonyme.

MADAME DE BEAUSÉANT.

Comment?

M. DE BEAUSÉANT.

Je l'ai sur moi. (Il se fouille.) Seulement, je vous avoue que ce n'était pas Jean que j'accusais... (Il rit.) J'accusais ce pauvre capitaine...

MADAME DE BEAUSÉANT.

Encore!

M. DE BEAUSÉANT.

Ah! pardon... pardon... (Tirant de sa poche la lettre de Tancrède.) La voilà!... ah! non! ceci est un billet que M. Jean voulait vous remettre.

MADAME DE BEAUSÉANT.

M. Jean voulait me remettre un billet, à moi?

M. DE BEAUSÉANT.

A vous... et à vous seule, encore... Eh! mais! attendez donc... quelle idée! mais c'est évident... ce billet mystérieux, que j'ai surpris entre les mains de Jean, qu'il refusait de me donner, qu'il ne voulait remettre qu'à vous seule, c'était .. c'est un billet doux, un billet doux que vous destinait M. Jean! (Riant.) M. Jean ne se contente pas de parler, chère amie, il écrit!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Je suis curieuse de connaître...

M. DE BEAUSÉANT.

Et moi, donc. Vous permettez... (Il brise le cachet de la lettre.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, TANCRÈDE, venant du fond [1].

TANCRÈDE.

Pardon! c'est encore moi!

M. DE BEAUSÉANT.

Arrivez donc, capitaine...

TANCRÈDE.

Je sors de chez madame de Nucé, qui est libre et vient vous demander de répéter notre comédie.

M. DE BEAUSÉANT.

Très-volontiers. Mais auparavant nous allons vous en raconter une plus bouffonne encore. (Montrant à Tancrède sa propre lettre.) Vous voyez bien ce billet?...

TANCRÈDE, à part.

Ma lettre! diable!

M. DE BEAUSÉANT.

C'est un billet d'amour adressé à ma femme.

TANCRÈDE, à part.

Décacheté! il sait tout!

M. DE BEAUSÉANT.

Par un traître que j'ai admis sous mon toit, que j'ai

1. Madame de Beauséant, M. de Beauséant, Tancrède.

nourri de ma table... un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein.

TANCRÈDE, à part.

Ah çà! mais il se moque de moi!

M. DE BEAUSÉANT.

Et maintenant je vous donne à deviner, en mille, le nom du perfide!

TANCRÈDE.

Trêve de raillerie, monsieur de Beauséant... je comprends...

MADAME DE BEAUSÉANT, à part.

Que dit-il?

M. DE BEAUSÉANT.

Vous ne comprenez rien du tout! je vous défie de comprendre... et surtout de prévoir la scène qui va se passer, sous vos yeux, quand Jean, mon domestique, va venir ici.

TANCRÈDE.

Votre domestique! je ne saisis pas bien, en effet, ce que votre domestique vient faire ici...

M. DE BEAUSÉANT.

Vous voyez bien vous ne comprenez pas. .

TANCRÈDE.

Pas trop.

M. DE BEAUSÉANT, à sa femme.

Il ne comprend pas.

TANCRÈDE, à part.

Dieu! qu'il fait chaud ici!

M. DE BEAUSÉANT, à Tancrède.

Sachez donc, mon cher, que M. Jean s'est pris d'une folle pas-ion pour madame de Beauséant, et qu'il lui a

adressé cette lettre incendiaire... Est-ce assez bouffon?

(Il remonte la scène en riant à gorge déployée.)

TANCRÈDE.

Très-bouffon! très-bouffon! (Bas à madame de Beauséant.) La lettre est de moi!

MADAME DE BEAUSÉANT, épouvantée.

De lui! grand Dieu!

TANCRÈDE.

Prenez-la.

MADAME DE BEAUSÉANT, souriante, à son mari.

Pardon, mon ami, mais je réclame ma propriété!

M. DE BEAUSÉANT.

C'est trop juste! (Il remet la lettre de Tancrède à sa femme.)

TANCRÈDE, à part.

Ouf!

M. DE BEAUSÉANT.

Mais vous allez nous la lire.

TANCRÈDE, à part.

Allons, bien! (Jean ouvre la porte de droite, second plan.)

M. DE BEAUSÉANT.

Ou plutôt nous allons la faire lire à Jean lui-même... Le voici! Venez, capitaine... (M. de Beauséant et Tancrède reculent à droite, au premier plan.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, entrant sans voir M. de Beauséant ni Tancrède [1].

Madame m'a fait demander! (A part.) Elle se ravise!

1. Madame de Beauséant, Jean, M. de Beauséant, Tancrède.

MADAME DE BEAUSÉANT, sévèrement.

Monsieur Jean, mon mari sait tout !

JEAN, consterné, apercevant M. de Beauséant.

Monsieur sait... vous avez dit... (à part.) Oh ! les femmes ! les femmes ! (A M. de Beauséant.) Dame ! puisque monsieur sait tout, je n'ai plus rien à lui cacher... Mon Dieu ! oui ! j'ai avoué à madame...

M. DE BEAUSÉANT, avec une colère feinte.

Malheureux !

JEAN, vivement.

C'est abominable ! je le sais, monsieur. Je me le suis assez dit, allez, j'en étais assez désolé, à cause de monsieur ; car j'aime monsieur, malgré les apparences... Mais la passion, c'est plus fort que tout, monsieur, et puis madame est si belle !...

MADAME DE BEAUSÉANT, à part.

Est-ce qu'il va recommencer ?

JEAN.

Et puis, je croyais que monsieur et madame étaient mal ensemble, qu'ils voulaient divorcer... C'était mon excuse, monsieur.

M. et MADAME DE BEAUSÉANT.

Divorcer !

JEAN.

Puisque monsieur et madame l'ont dit tous les deux devant moi, avant le dîner, même que j'en ai cassé la cave à liqueurs.

M. DE BEAUSÉANT, à part.

Il est complétement idiot. (Haut.) Mais, triple sot, ce divorce était une comédie, comme l'amour de madame de Beauséant pour vous, comme...

JEAN.

Une comédie! encore la comédie! toujours la comédie!... Mais alors je n'y comprends plus rien du tout!... Tantôt, je dis à monsieur que le capitaine en conte à madame!...

TANCRÈDE, à part.

Hein!...

JEAN.

Monsieur me répond qu'il répète une comédie; ce soir, je redis à monsieur qu'il répète, monsieur me répond qu'il ne répète plus; tantôt, madame me dit qu'elle m'aime et qu'elle m'attend à la nuit tombante, c'est une comédie; ce soir, madame me met à la porte et va tout redire à monsieur, ça n'est plus une comédie! Ma foi, monsieur, je m'y perds, ma tête se fend, je suis ahuri, je demande que ça finisse!

M. DE BEAUSÉANT.

Cela finira, monsieur Jean, et vous irez porter vos ravages ailleurs...

JEAN.

J'irai, monsieur.

M. DE BEAUSÉANT.

Mais auparavant, vous allez nous lire votre lettre à haute et intelligible voix. (Bas à Tancrède.) Ce sera drôle!

TANCRÈDE.

Très-drôle! (A part.) Nous ne l'échapperons pas! (Il remonte la scène et se rapproche de Jean [1].)

JEAN, étonné.

Ma lettre?

M. DE BEAUSÉANT.

Oui, oui, celle que vous avez adressée à ma femme.

1. Madame de Beauséant, Tancrède, Jean, M. de Beauséant.

JEAN, à part.

Qu'est-ce qu'ils disent encore?

M. DE BEAUSÉANT.

Et que j'ai surprise dans vos mains.

JEAN, se souvenant.

Ah! oui!... Mais non, ce n'est pas... puisque c'est...

TANCRÈDE, bas à Jean.

Tais-toi, drôle!

M. DE BEAUSÉANT.

Allons! avoue qu'elle est de toi!

MADAME DE BEAUSÉANT.

Avouez, monsieur Jean.

TANCRÈDE.

Avoue, misérable!

JEAN.

Hein? quoi? Dame! puisque tout le monde le veut, j'avoue! (A part.) C'est encore une comédie!

MADAME DE BEAUSÉANT.

A la bonne heure!... Maintenant nous serons indulgents et nous vous épargnerons une lecture publique en brûlant votre lettre. (Elle brûle la lettre de Tancrède.)

M. DE BEAUSÉANT.

Ah! chère amie! quel dommage!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, ÉLISA, sortant par la porte du premier plan, à droite.

ÉLISA.

Madame de Nucé est dans le salon. (Tancrède offre son bras à madame de Beauséant.)

TANCRÈDE, bas à madame de Beauséant.

Pardonnez-moi!

MADAME DE BEAUSÉANT, bas à Tancrède.

Mais vous partirez. (Ils sortent par la droite, premier plan.)

M. DE BEAUSÉANT, à Jean.

Dès demain, vous pourrez faire votre malle. (Il sort.)

ÉLISA.

Ma lettre a fait son effet... je suis vengée. (Elle va pour sortir.)

SCÈNE XXIII.

JEAN, ÉLISA.

JEAN [1].

Mademoiselle Élisa!

ÉLISA, avec humeur.

Laissez-moi.

JEAN.

Ce soir, je demande la place de cocher vacante chez votre comtesse.

ÉLISA, à part.

Qu'est-ce qu'il dit?

JEAN, galamment.

Pour me rapprocher de vous.

ÉLISA, adoucie.

Mais vous ne savez pas conduire.

JEAN.

Oh! je la verserai un peu au commencement, mais à la longue j'apprendrai.

1. Jean, Élisa.

FIN DES ERREURS DE JEAN.

LES RÊVES

DE MARGUERITE

PERSONNAGES

FERDINAND (25 ans).

MARGUERITE (18 ans)

La scène se passe de nos jours, en province.

LES RÊVES

DE

MARGUERITE

Salon-bibliothèque. Porte au fond, porte à droite; fenêtre à gauche. Au premier plan, un guéridon sur lequel se trouvent des livres, une broderie et une lettre. Chaise à droite et à gauche du guéridon; un fauteuil à gauche, près de la fenêtre, sur lequel se trouve un mantelet.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, seule, accoudée à la fenêtre et parlant à la cantonade.

MARGUERITE.

Adieu, mon père.

UNE VOIX, au dehors.

A ce soir, ma fille. N'oublie pas de remettre à ton cousin Ferdinand, qui arrive aujourd'hui de Paris, la lettre que j'ai laissée pour lui.

MARGUERITE, riant.

Oui, mon père. (Elle s'éloigne de la fenêtre.) Je me doute bien du motif qui amène mon cousin l'agent de change à Arpajon. Depuis huit grands jours, mon père ne me

parle que des rares qualités de mon cousin, de l'habileté financière de mon cousin... d'où je conclus, sans grand effort d'imagination, qu'il veut me marier avec mon cousin... Non, non, j'ai d'autres projets en tête, et les chers livres que voici (s'approchant de la table, et continuant d'un ton solennel.), en me montrant la vie sous son véritable jour, m'ont révélé les destinées de mon cœur. (Elle soupire, et puis reprend avec une gaieté mutine.) Mon Dieu! papa se moquera de moi, se fâchera peut-être, lorsque je lui déclarerai que je ne veux épouser qu'un homme supérieur... (avec enthousiasme.) un poëte!... Mais je tiendrai bon et il cédera... comme toujours, et il me trouvera le mari qui seul peut me rendre heureuse.

UNE VOIX, au dehors.

Je vais prévenir mademoiselle Marguerite.

FERDINAND, au dehors.

C'est inutile.

MARGUERITE.

La voix de Ferdinand... Mon Dieu! comme je suis coiffée! sans vouloir épouser les gens, il ne faut cependant pas leur faire peur. (Elle sort par la droite, tandis que Ferdinand entre par le fond.)

SCÈNE II.

FERDINAND, seul; il dépose son pardessus sur le fauteuil, près de la fenêtre.

Personne, tant mieux! J'aurai le temps de me remettre. Quoi qu'en dise mon oncle, si Marguerite allait refuser ma demande... (Il s'approche du guéridon.) Voici sa broderie... (Avec une admiration comique.) Quel beau tra-

vail !... Voici ses livres. (Il ouvre un livre.) Oh ! non, celui-là est un livre de comptes. (Avec éloge.) C'est bien, cela ! Ma femme aura de l'ordre. (Ouvrant d'autres livres.) Qu'est-ce que c'est que cela ? Gœthe ! Lamartine ! Milton !... diable ! la haute littérature aurait-elle envahi la demeure bourgeoise de mon oncle ? (Il aperçoit la lettre.) Une lettre à mon adresse... lisons... « — Mon cher neveu, veuille « excuser mon absence, mais le comice agricole me « réclame. » (Parlé.) Il me ménage un tête-à-tête avec ma cousine... Mais vous êtes excusé, cher oncle... (Lisant.) « — Je regrette d'autant plus ce contre-temps, « que j'aurais voulu te parler avant ton entrevue avec « ma fille... un grand malheur est arrivé, mon ami... » (Parlé.) Que dit-il ? (Lisant.) « — Marguerite s'est prise « d'une folle passion... » (Parlé.) Hein ! (reprenant la lettre.) « — pour la littérature... » (Parlé.) Ah ! la catastrophe est moins grande que je ne me l'imaginais déjà... Moi aussi, j'aime la littérature. (Lisant.) « Nous ne vivons « plus qu'au milieu des livres à couvertures jaunes ; « mais ce qui m'inquiète le plus,... » (Parlé.) Voyons ce qui l'inquiète... (Continuant.) « — c'est que je soupçonne « ta cousine de ne vouloir épouser qu'un écrivain, un « poëte... » (Parlé.) Eh bien, je vais les arranger, les poëtes !... (Reprenant sa lecture.) « — un poëte, un penseur, « comme elle appelle ces messieurs ; une de ces âmes « tendres et mélancoliques, comme elle dit encore, que « les réalités de la vie froissent incessamment, et qui « ont besoin d'un ange consolateur qui les com- « prenne... » (Parlé.) Quel est ce galimatias ? Ma petite Marguerite épouser un penseur ! Mais cela n'a pas le sens commun, et je vais mettre bon ordre à ces imaginations-là... Je m'en vais lui dire... Au fait, que vais-je

lui dire? Si elle s'est mis cette fantaisie en tête, elle n'y renoncera pas aisément. Je la connais; c'est une charmante enfant, mais une enfant gâtée, et qui, depuis la mort de sa mère, a toujours fait ce qu'elle a voulu... de mon imbé... de mon oncle. Mais aller s'imaginer d'épouser un poëte, une jeune fille d'Arpajon... c'est absurde! On vient! c'est elle!...

SCÈNE III.

FERDINAND, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Pardonnez-moi, mon cousin, de vous avoir laissé seul un instant... mon père m'a chargé de vous remettre... (Elle cherche la lettre sur le guéridon qui se trouve entre eux.)

FERDINAND, montrant la lettre qu'il tient à la main.

Cette lettre?

MARGUERITE.

Alors, vous savez?...

FERDINAND.

Que j'ai quelques bonnes heures pour renouveler connaissance avec ma chère petite sœur, comme je vous appelais autrefois... Mais je me demande aujourd'hui si j'oserai reprendre ces façons familières avec la belle et grave personne que voilà.

MARGUERITE, à part.

Il s'exprime bien.

FERDINAND.

Non, non; ce n'est plus de broderies et de dentelles qu'il faut vous parler désormais, mais de choses plus sérieuses.

MARGUERITE, à part.

Il va me faire sa déclaration, le pauvre garçon!

FERDINAND.

Voyons! si nous causions... de vos projets d'avenir... de mariage, par exemple?

MARGUERITE, à part.

Nous y voilà! Épargnons-lui un aveu inutile. (Haut.) Vous avez raison, Ferdinand. (Elle s'assoit et invite Ferdinand à l'imiter.) Il y a six mois, la dernière fois que vous vîntes à Arpajon, j'étais encore une véritable enfant, qu'une fleur des champs, une robe nouvelle suffisaient à distraire; mais aujourd'hui, grâce à mes dix-huit ans... sonnés, .. à l'expérience que j'ai de la vie...

FERDINAND.

Ah!

MARGUERITE.

Grâce surtout à mes lectures assidues, pendant nos longues soirées d'hiver, j'ai entrevu les côtés sérieux de l'existence. J'ai compris que, dans cette association des âmes qu'on appelle le mariage, il fallait avant tout...

FERDINAND.

Des époux assortis...

MARGUERITE.

Précisément; et j'ai positivement reconnu que je ne serais heureuse qu'à la condition d'épouser un homme de lettres... (avec enthousiasme.) un poëte surtout!

FERDINAND.

En vérité!

MARGUERITE.

Mon Dieu, oui! Ces choses-là se sentent, voyez-vous:

et j'ai senti que je suis née pour être la compagne dévouée d'un de ces martyrs de la pensée.

FERDINAND, à part, relisant la lettre de son oncle, sans être vu de Marguerite.

Martyrs de la pensée!

MARGUERITE.

D'une de ces âmes tendres et mélancoliques que les réalités de le vie froissent incessamment et qui ont besoin...

FERDINAND, achevant la phrase, haut.

D'un ange consolateur qui les comprenne.

MARGUERITE.

Voilà.

FERDINAND.

Eh! mais, c'est très-bien, cela, ma chère Marguerite.

MARGUERITE, surprise.

Vraiment? Eh bien, puisque vous m'approuvez, il faut que je vous montre le mari de mon choix. (Elle se lève.)

FERDINAND, se levant, effrayé.

Comment! il existe?

MARGUERITE.

Dans mes rêves.

FERDINAND, rassuré.

Ah! dans vos rêves! (A part.) A la bonne heure!

MARGUERITE.

C'est un jeune homme de moyenne taille, comme...

FERDINAND.

Comme moi.

MARGUERITE.

A peu près... de tournure élégante.

FERDINAND.

Comme... ah! non, pas comme moi.

MARGUERITE.

Tiens, si fait! Vous avez une tournure élégante, vous... (Dénégation de Ferdinand.) Une sœur peut bien dire cela à son frère.

FERDINAND.

Soit! Je déclare bien, moi, que votre poëte trouvera en vous la femme la plus ravissante. (Protestation de Marguerite.) Un frère peut dire cela à sa sœur.

MARGUERITE.

Que vous êtes enfant!... Il a le front pensif...

FERDINAND.

Qui donc? (Se souvenant.) Ah! votre poëte... pardon, j'oubliais...

MARGUERITE.

Ses cheveux, séparés sur le front, flottent au vent et lui font une sorte d'auréole... (Ferdinand, sans être remarqué de sa cousine, arrange sa coiffure suivant le programme.) Son col rabattu laisse en toute liberté sa tête intelligente.

FERDINAND.

Savez-vous qu'il est très-gentil ce gaillard-là?

MARGUERITE.

N'est-ce pas?

FERDINAND.

Oh! charmant!... Mais, j'y songe : si l'original de ce charmant portrait ne se présente pas?

MARGUERITE.

Ah!

FERDINAND.

Dame! il faut tout prévoir... Vous n'avez pas de poète à Arpajon.

MARGUERITE.

Fi, monsieur! Mais vous ne croyez donc pas à la Providence? (Ferdinand rit.) Vous riez et me traitez de folle sans doute.

FERDINAND.

Je vous trouve superstitieuse tout au plus.

MARGUERITE.

Superstitieuse! J'ai foi dans mon bonheur, voilà tout, et j'ai le ferme espoir qu'un hasard providentiel amènera sur mon passage le mari que j'attends.

FERDINAND.

Je suis battu, cousine, et si bien battu que je ne sais vraiment plus comment vous apprendre... ce que ma conscience me ferait cependant un devoir de vous révéler.

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire?

FERDINAND.

Non, je ne me résoudrai jamais à porter la désolation dans un cœur aussi candide que le vôtre.

MARGUERITE.

Parlez, Ferdinand, je l'exige.

FERDINAND.

Si vous l'exigez... (A part.) Jetons un pavé sur la fleur de ses illusions. (Haut.) Eh bien, ma pauvre Marguerite vous vous trompez complétement sur ces grands hommes dont les chefs-d'œuvre vous ont séduite.

MARGUERITE.

Comment, je me trompe!

FERDINAND.

D'abord, ces martyrs de la pensée mènent souvent, ici-bas, une existence très-agréable; et puis, ces âmes

tendres... dans leurs livres, sont parfois douées d'une foule de défauts.

MARGUERITE.

Qu'entends-je?

FERDINAND.

Criblées de manies... Je connais un poëte qui dort le jour et ne travaille que la nuit, — comme c'est gracieux pour une jeune femme, — prétendant qu'à cette heure seulement ses semblables ne l'incommodent pas. J'en connais un autre qui sort les jours de pluie, son chapeau à la main, sous prétexte que la rosée du ciel rafraîchit sa cervelle en fusion, un troisième...

MARGUERITE.

Encore!

FERDINAND.

Qui ne se nourrit que de légumes et de laitage...

MARGUERITE, passant à gauche.

Assez, assez... Êtes-vous certain, monsieur, de ce que vous avancez là?

FERDINAND.

Si je suis certain!... Je suis lié avec nombre d'artistes, de gens de lettres...

MARGUERITE.

Vous traitez bien vos amis.

FERDINAND.

Entre amis, on se doit la vérité... Tenez, hier soir encore, j'ai été témoin d'une scène que je voudrais que vous eussiez vue pour votre édification.

MARGUERITE.

Quelle scène?

FERDINAND.

Figurez-vous... Mais non, l'on ne saurait reproduire

ces scènes caractéristiques, les mots, les gestes, les silences même qui peignent si bien l'un de ces grands hommes que vous admirez...

MARGUERITE.

Ah! prenez garde!

FERDINAND.

Eh! si parbleu! j'ai mon moyen, Marguerite. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, des jeux de notre enfance? de nos charades représentées le dimanche en famille?

MARGUERITE.

Sans doute.

FERDINAND.

Eh bien, reprenons un instant ce badinage.

MARGUERITE.

Que signifie?

FERDINAND.

Nous allons jouer la comédie : je m'appelle Renaud, un poëte de ma connaissance, et vous êtes madame Renaud. Je rentre au logis à huit heures du soir, et, depuis une grande heure, vous m'attendez pour dîner, l'esprit inquiet et l'estomac délabré... Naturellement vous me dites...

MARGUERITE, jouant.

Comme vous rentrez tard, mon ami!

FERDINAND, mettant son chapeau.

Parfait! (Jouant et affectant de la mauvaise humeur.) Tard! tard! il est donc tard?

MARGUERITE.

Il est huit heures.

FERDINAND.

D'abord, il n'y a pas d'heure, madame. Ce sont les bourgeois qui ont inventé cette absurde démarcation

du temps. Mais vous ne comprenez pas cela. Nous ferons donc mieux de dîner, puisque vous mourez de faim... (Cessant de jouer.) et nous nous mettons à table. (Ils s'assoient, Ferdinand à droite, Marguerite à gauche du guéridon.) Je prends mon potage sans prononcer une syllabe. Contrariée de mon silence, vous me demandez des nouvelles de nos amis. (Jouant.) ... Plaît-il? qu'est-ce encore? Vous me dérangez au moment où j'étais à la poursuite d'une pensée... Eh bien, que demandez-vous?

MARGUERITE, jouant.

Je vous demande des nouvelles de nos amis.

FERDINAND, jouant.

Ils vont à merveille. Ah! non, j'oubliais : la levrette de votre amie, madame de Sainte-Amaranthe, a la coqueluche et son enfant s'est cassé la patte.

MARGUERITE.

Vous dites?

FERDINAND, jouant.

Hein!... pardon, je me trompe... C'est l'enfant qui a la coqueluche et la levrette qui s'est cassé la patte... Vous voilà satisfaite... Mais, en conscience, ma chère, il était superflu de troubler ma méditation pour me jeter dans ces détails vulgaires... Tenez, vous ferez mieux de me donner votre avis sur quelques vers que j'ai faits... c'est mon élégie (avec un ton très-affecté.) : *la Plainte du vent dans le corridor.*

MARGUERITE.

Je suis toute oreilles.

FERDINAND, cessant de jouer.

Ah! non, cousine, vous ne répondez pas cela...

MARGUERITE, cessant de jouer.

Comment?

FERDINAND.

C'est qu'il est bon que vous sachiez que je vous ai déjà lu onze fois *la Plainte du vent dans le corridor*, ce qui amène de votre part cette réponse (Jouant.) : « Mais, mon ami, j'ai entendu onze fois votre élégie. »

MARGUERITE, répétant.

Mais, mon ami, j'ai déjà entendu onze fois votre élégie.

FERDINAND, jouant.

J'y ai fait des corrections. — « Je connais les corrections », répliquez-vous. — Mais j'ai changé la ponctuation du dernier vers, ce qui en modifie complétement le sens... Non, dites la vérité, madame; dites que mes vers vous ennuient.

MARGUERITE.

Par exemple!

FERDINAND.

Si parbleu! vous leur préférez ceux... (Il ouvre un des livres qui sont sur la table.) de Lamartine. En effet, que trouve-t-on ici? les *Harmonies* de Lamartine! (Il prend plusieurs livres sur la table.) Les *Méditations* de Lamartine! du Lamartine partout! du Renaud jamais! (Il se lève.) Il y a même une sorte d'affectation offensante pour moi à laisser traîner sur vos meubles des œuvres étrangères, tandis que les miennes sont si bien renfermées que je ne puis mettre la main dessus quand parfois il me prend fantaisie de me relire.

MARGUERITE, cessant de jouer.

Comment! M. Renaud est comme cela?

FERDINAND, cessant de jouer.

Tous les poëtes sont comme cela, ma pauvre Margue-

rite. (A part.) Ma foi, tant pis pour eux; ça leur apprendra à tourner la tête à ma cousine.

MARGUERITE, tristement.

Tous?

FERDINAND.

Tous! Le ton varie sans doute. Les uns sont insupportables en clef de *sol,* les autres en clef de *fa;* mais c'est toujours le même air.

MARGUERITE.

C'est désespérant, cela!

FERDINAND.

Il ne faut pas trop leur en vouloir. Il paraît que c'est leur talent même, une sorte de fièvre chronique, qui les rend aussi désagréables.

MARGUERITE.

Ah!

FERDINAND.

Oui. Un médecin de mes amis prétend même que le génie n'est qu'une névrose.

MARGUERITE.

Une?...

FERDINAND.

Une névrose.

MARGUERITE, inquiète.

Qu'est-ce que c'est qu'une névrose?

FERDINAND.

Une lésion du cerveau. (A part.) Pan!

MARGUERITE.

Mon Dieu! mon Dieu!

FERDINAND.

Aussi, ma cousine, il faut admirer les grands hommes, mais se garder de les épouser.

MARGUERITE, avec une résignation mélancolique.

Vous avez peut-être raison.

FERDINAND.

N'en doutez pas... Pour trouver le bonheur, voyez-vous, c'est un mari de facultés bien équilibrées, d'une humeur égale, qu'il faut choisir; un mari comme on en rencontre parmi les gens classés, qui ont une profession pratique, positive, parmi les administrateurs, par exemple, les commerçants, les... agents de change...

MARGUERITE, vivement.

Vous dites?

FERDINAND, embarrassé.

Je dis... je dis qu'un homme qui vous apporterait cette affection inaltérable, ce dévouement de tous les instants dont une femme a besoin...

MARGUERITE, ironiquement.

Serait un phénix, assurément, et ce phénix-là, monsieur, vous le placez parmi les agents de change?

FERDINAND.

Ai-je nommé les agents de...?

MARGUERITE.

Certainement. Eh bien! laissez-moi, à mon tour, vous éclairer sur des gens que vous paraissez mal connaître, au point de vue, du moins, qui nous intéresse.

FERDINAND.

Que voulez-vous dire ?

MARGUERITE.

A quelques pas d'ici habite une de mes anciennes amies de pension, mariée depuis un an à peine à un agent de change. L'été, son mari la laisse à la campagne, et ne vient passer avec elle que la journée du dimanche.

FERDINAND.

Le moyen de faire autrement, puisqu'il y a bourse du lundi au samedi?

MARGUERITE.

Attendez donc : ce mari, qui devrait être six fois plus aimable qu'un autre, puisqu'il ne donne qu'un jour par semaine à sa femme, ne l'est même pas pour son septième.

FERDINAND.

Quel enfantillage!

MARGUERITE.

Moi aussi, monsieur, j'ai assisté à des scènes intimes que je voudrais que vous eussiez vues pour votre édification.

FERDINAND, à part.

Aïe!

MARGUERITE.

Et qui n'étaient vraiment pas faites pour encourager une jeune fille à confier son bonheur à l'un de ces messieurs du parquet... N'est-ce point comme cela que l'on dit?

FERDINAND.

Oui, ma cousine. Mais vous m'intriguez beaucoup.

MARGUERITE.

Figurez-vous... Mais non, l'on ne saurait reproduire ces scènes caractéristiques, les mots, les gestes, les silences même, à moins pourtant... Pourquoi pas? Tenez, mon cousin, puisque vous vous souvenez si bien de nos jeux d'autrefois, continuons, s'il vous plaît, ce badinage, instructif pour chacun de nous.

FERDINAND, à part.

Il est clair qu'elle se moque de moi.

MARGUERITE.

Cette fois, c'est moi qui ferai le mari, et vous la femme.

FERDINAND, interdit.

Quoi! vous voulez?...

MARGUERITE.

Rien n'est plus simple : mettez ce mantelet. (Elle lui présente le mantelet qui se trouvait sur le fauteuil de gauche.)

FERDINAND.

Mais, ma cousine?...

MARGUERITE, lui jetant le mantelet sur les épaules.

Allons! mettez ce mantelet; moi, je m'empare de votre chapeau... Le costume aide beaucoup pour jouer la comédie. (Elle prend le chapeau de Ferdinand.)

FERDINAND, portant gauchement le mantelet.

Mais je vais avoir l'air extrêmement bête avec ce mantelet.

MARGUERITE.

C'est poli pour moi ce que vous dites là!... Allons, commencez; demandez-moi des nouvelles de Paris; j'en arrive à l'instant... (Moment de silence.)

FERDINAND.

Mais... (A part.) Tiens! c'est une idée.

MARGUERITE.

Allons!

FERDINAND.

Soit... Je commence. (Jouant.) Eh bien, mon cher mari, venez ici qu'on vous embrasse. (Il s'approche de Marguerite comme pour l'embrasser.)

MARGUERITE, reculant.

Que fa ites-vous donc?

FERDINAND.

Je me mets dans l'esprit de mon rôle. Il me semble qu'après six jours de séparation, le premier désir d'une épouse doit être... ou plutôt non, vous avez raison, le premier devoir d'un mari est d'embrasser sa femme. C'est vous, cousine, qui avez manqué votre entrée... Allons, venez m'embrasser.

MARGUERITE.

Pas du tout, monsieur.

FERDINAND.

Alors, la scène manque de vraisemblance, et la vraisemblance, tout est là au théâtre; venez...

MARGUERITE.

En vérité! Eh bien, puisque vous êtes si scrupuleux, monsieur, sachez que le mari que je représente n'embrasse même pas sa femme tous les samedis, et souffrez que je copie fidèlement mon personnage.

FERDINAND, à part.

Je suis pris. Est-elle gentille!... (Jouant.) Eh bien! mon ami, quelles nouvelles m'apportez-vous de Paris?

MARGUERITE, jouant avec le chapeau sur la tête.

Heu! vous aurez de la baisse lundi; la coulisse baissait ce soir. (Elle affecte de se promener sur le devant de la scène, et passe à droite.)

FERDINAND, abasourdi.

Plaît-il?

MARGUERITE.

Le trois pour cent fléchissait à la petite bourse, et les primes étaient offertes.

FERDINAND.

Comment, il raconte ces choses-là à sa femme!

MARGUERITE.

Vous pensez bien que je ne les aurais pas inventées. Mais nous continuons. Vous me demandez d'autres nouvelles.

FERDINAND.

J'entends bien. Je vous demande... si la dernière pièce du Gymnase a réussi, par exemple.

MARGUERITE, jouant.

Comme si j'avais le temps d'aller voir toutes les balivernes qui se jouent, chaque soir, dans les vingt théâtres de Paris. D'ailleurs, vous savez bien que j'avais ma liquidation à préparer.

FERDINAND, jouant.

C'est juste. Vous aviez votre liquidation à préparer, mon ami?

MARGUERITE, cessant de jouer.

Permettez, mon cousin, vous prenez les choses avec beaucoup trop d'indulgence. (Se fâchant et frappant du pied.) Vous jouez très-mal votre rôle.

FERDINAND.

Que faut-il que je dise alors?

MARGUERITE.

Demandez-moi, avec un mécontentement marqué, la sonate de Mozart que j'avais promis de vous rapporter.

FERDINAND, jouant.

Du moins, monsieur, me rapportez-vous, avec un mécontentement marqué... (Parlé.) Non, je me trompe. (Jouant.) Me rapportez-vous ma sonate?

MARGUERITE, jouant.

Votre sonate! votre sonate! je l'ai oubliée, madame! Les femmes sont étonnantes avec leurs commissions.

Rapportez-moi ma sonate! Passez chez ma modiste! Une fois pour toutes, ma chère, je n'ai pas le loisir de songer à de pareilles bagatelles au milieu des graves occupations qui m'accablent. J'ai trois mille transatlantiques à livrer fin courant, madame, et je vous demande si un homme qui a trois mille transatlantiques à livrer fin courant, peut penser à une sonate?... Eh bien! pourquoi gardez-vous ce mantelet?

FERDINAND, désorienté.

Mais, ma cousine, c'est vous-même qui me l'avez mis sur le dos.

MARGUERITE.

Taisez-vous donc! Je joue mon rôle!

FERDINAND, ahuri.

Je ne comprends plus, moi; je m'embrouille...

MARGUERITE, jouant.

Pourquoi gardez-vous ce mantelet? Est-ce que vous espérez m'emmener ce soir chez madame votre mère, pour jouer au wisth à deux sous la fiche? Vous répondez : — « Sans doute, mon ami; n'y allons-nous pas tous les samedis? »

FERDINAND, l'imitant.

Sans doute, mon ami, n'y allons-nous pas tous les samedis?

MARGUERITE, jouant.

Ma chère, voilà deux nuits que je veille, et vous trouverez bon que je me couche de bonne heure, au lieu d'aller bâiller en famille. (Cessant de jouer.) Et je me jette dans un fauteuil. (Elle s'assoit à droite du guéridon.)

FERDINAND.

Et moi?

MARGUERITE.

Vous, vous prenez cette broderie. (Elle lui indique la broderie qui est sur le guéridon.) — (Ferdinand prenant la broderie, et s'asseyant à la gauche du guéridon.)

FERDINAND.

Et je brode... comme cela... (Il se pique les doigts.) Aïe!

MARGUERITE.

Tandis que je m'endors profondément... (se levant.) Voilà les agents de change, mon cousin.

FERDINAND, se levant.

Ah! permettez, si vous jugez sur un seul échantillon les soixante agents de change de la place de Paris, vous courez risque d'avoir cinquante-neuf fois tort.

MARGUERITE.

Vous ne me persuaderez pas.

FERDINAND.

Je vous demande pardon. Il en est, parmi ceux que vous accusez si gratuitement, qui adorent leurs femmes, qui les comblent de soins affectueux... de cachemires des Indes.

MARGUERITE.

Ah!

FERDINAND.

J'en sais d'autres — ceux-là sont encore célibataires — qui aiment en secret leur parente, leur cousine, et qui s'estimeraient heureux de lui consacrer leur existence tout entière.

MARGUERITE.

Je ne vous comprends plus.

FERDINAND.

Si fait, cousine, vous comprenez que je vous aime et

que, depuis deux ans, je n'aspire qu'au moment de vous faire l'aveu de cet amour.

MARGUERITE.

Enfin, vous jetez le masque, monsieur l'hypocrite.

FERDINAND.

Est-ce donc de l'hypocrisie que de vous chérir depuis mon enfance?...

MARGUERITE, piquée.

Avouez, du moins, que c'était pour vous débarrasser de vos rivaux que vous avez si bien maltraité la littérature.

FERDINAND.

J'ai exagéré un peu... mais pas beaucoup.

MARGUERITE.

C'est bien! l'avenir me dira si vous avez été sincère. Sachez seulement que je ne serai jamais la femme d'un ennemi déclaré de la poésie et de ses nobles représentants.

FERDINAND.

Mais...

MARGUERITE.

Assez, de grâce, sur ce sujet, ou vous m'obligerez à vous céder la place. (Elle fait mine de sortir.)

FERDINAND.

Arrêtez! C'est moi qui m'en irai. Aussi bien, je n'ai plus rien à faire ici. D'un mot, vous venez de détruire le rêve de ma vie.

MARGUERITE.

Comme vous avez détruit le mien.

FERDINAND.

C'est juste... et vous m'avez rendu le mal pour le mal... Nous voilà quittes... Et pourtant, Marguerite, je

crois que je souffre plus que vous. Je n'ai atteint qu'un fantôme de votre imagination; vous m'avez frappé au cœur... (Nouveau mouvement de retraite de Marguerite; Ferdinand prend son chapeau.) Mais pardon, comme ma plainte même paraît vous importuner, je me retire; je quitte cette maison que je n'aurais jamais dû revoir... Adieu! (Il gagne la porte.)

MARGUERITE.

Ferdinand!

FERDINAND.

Non; adieu pour toujours. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, seule.

— Eh bien! il est parti? Pauvre garçon! J'ai été méchante avec lui... Mais aussi, pourquoi se jouer de moi comme il l'a fait?. . N'importe, je l'ai refusé cruellement... je... (consultant le public.) Si je le rappelais... ne fût-ce que pour adoucir dans la forme... (Elle s'approche de la fenêtre.) d'autant plus qu'il commence à pleuvoir... (Apercevant le pardessus de Ferdinand.) Tiens! il a oublié son pardessus; il ne peut manquer de s'en apercevoir. (Elle regarde par la fenêtre.) C'est cela... il s'arrête... Eh bien? il hésite?... Ah! il revient... lentement, mais il revient. (Rêveuse.) Nous avons passé de bonnes années ensemble, les meilleures peut-être. Quel dommage que ses goûts soient tellement opposés aux miens! (Souriant.) Il est là, tout près... quittons cette fenêtre; il pourrait me voir et s'imaginer follement que je le regarde... Ces jeunes gens ont des idées si singulières!... (Elle revient s'asseoir et prend sa broderie.) (Ferdinand rentre.)

SCÈNE V.

FERDINAND, MARGUERITE.

MARGUERITE, sans lever la tête.

C'est encore vous?

FERDINAND.

C'est encore moi!

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

FERDINAND, avec passion.

Ma cousine!... (Marguerite le regarde sévèrement; il change de ton.) J'ai oublié mon pardessus.

MARGUERITE.

Il est là, sur le fauteuil.

FERDINAND, reprenant son pardessus.

Je vous remercie; et maintenant, pour la dernière fois, adieu!...

MARGUERITE, qui a repris son travail.

Vous n'attendez pas mon père?

FERDINAND.

A quoi bon? puisque... d'ailleurs, mon oncle... je... (Il rejette vivement son pardessus et dit avec effusion.) Ah! tiens, Marguerite, nous sommes deux enfants, et voilà une heure que nous prenons plaisir à nous faire bien du mal.

MARGUERITE.

A qui la faute?

FERDINAND.

A moi seul, et je te demande pardon... Veux-tu me donner la main, comme autrefois?

MARGUERITE.

La voilà, méchant! (Elle se lève.)

FERDINAND.

Merci! mais sommes-nous fous de nous quereller ainsi, quand nous pouvions si bien employer notre temps. D'abord, tout ce que j'ai dit sur les poëtes n'avait pas le sens commun.

MARGUERITE.

J'ai peut-être calomnié les agents de change.

FERDINAND.

Ils sont charmants, les poëtes!

MARGUERITE.

Il y a des agents de change qui sont très-gentils.

FERDINAND.

Et moi, tout le premier, je les adore.

MARGUERITE.

Les poëtes?

FERDINAND.

En veux-tu la preuve? (Il cherche rapidement dans ses poches, en tire un petit volume et le présente à Marguerite.) La voilà!

MARGUERITE, lisant.

Victor Hugo!

FERDINAND.

C'est mon poëte favori, mon compagnon quand je voyage seul. — Je voyageais seul et j'avais pris...

MARGUERITE, avec joie.

Vous aimez Victor Hugo?

FERDINAND.

Je l'aime... quoique agent de change. Vous tenez bien les livres de comptes de la maison, malgré vos goûts littéraires. (Il lui montre son livre de comptes.)

MARGUERITE.

Ah! n'allons pas recommencer. La leçon a porté, monsieur, vous m'avez fait comprendre que le cœur et l'intelligence sont de toutes les professions, et... (Timidement.) je crois que le poëte que j'attendais est arrivé.

FERDINAND.

Son nom, cousine?

MARGUERITE.

Restez, Ferdinand; et, ce soir, entre mon père et vous, je vous le dirai.

FIN DES RÊVES DE MARGUERITE.

LA

PEUR DU MARIAGE

NON REPRÉSENTÉE

PERSONNAGES

MAURICE DE MARCY, 28 ans.

GASTON FAVENAY.

DE MARCY, général en retraite, père de Maurice.

MADAME DEBRAY, tante d'Amélie.

AMÉLIE LECOMTE, 20 ans.

DOMINIQUE, domestique de Mme Debray, 60 ans.

UN NOTAIRE.

INVITÉS.

La scène se passe en province, chez Mme Debray

LA PEUR

DU MARIAGE

Salon élégant. Porte au fond, portes latérales. Guéridon à droite. Corbeille de mariage sur le guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE, examinant le contenu de la corbeille,

AMÉLIE.

Mais voyez donc, ma chère tante, toutes les belles choses que M. Maurice m'envoie.

MADAME DEBRAY.

Le général a tant de goût!

AMÉLIE.

Comment, le général! pourquoi pas son fils?

MADAME DEBRAY.

Son fils, soit!

AMÉLIE.

Ma tante, vous avez quelque chose contre M. Maurice.

MADAME DEBRAY, riant.

Mais...

AMÉLIE.

J'en suis sûre.

MADAME DEBRAY.

Eh bien, oui, je ne suis pas contente de lui, puisque tu veux le savoir.

DOMINIQUE, entrant par le fond.

M. Maurice de Marcy demande si ces dames sont visibles.

AMÉLIE, remontant la scène.

Lui ! (Elle reste au fond du théâtre.)

MADAME DEBRAY.

Faites entrer M. de Marcy.

SCÈNE II.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE, MAURICE.

MAURICE, à madame Debray, sans voir Amélie.

Madame, je n'ai pas voulu passer aussi près du château sans avoir l'honneur de vous saluer, dût ma visite être un peu matinale.

MADAME DEBRAY.

C'est moi qui l'ai réclamée hier soir !...

MAURICE, embarrassé.

Il est vrai que c'est vous qui m'avez autorisé, hier soir...

MADAME DEBRAY.

Ne nous aviez-vous pas dit que vous alliez au chemin de fer, au-devant d'un de vos amis?

MAURICE.

Que je compte vous présenter aujourd'hui même, à

la signature de notre contrat de mariage... M. Gustave Favenay.

AMÉLIE.

M. Favenay?

MAURICE, apercevant Amélie.

Ah! pardon, mademoiselle, je ne vous avais pas aperçue... (Il la salue froidement.)

MADAME DEBRAY, à part, grondant.

Heu! les jeunes gens ont tous la vue basse aujourd'hui.

AMÉLIE.

Comment est monsieur votre père, ce matin?

MAURICE, à Amélie.

Un peu mieux, mademoiselle.

MADAME DEBRAY, s'asseyant près du guéridon, à l'écart.

Causez, comme si je n'étais pas là; je travaille. (Elle prend une tapisserie. — Silence.)

AMÉLIE.

J'ai connu, au couvent des Oiseaux, une demoiselle Favenay.

MAURICE.

En effet... Gaston a une sœur, aujourd'hui mariée: madame Norbert.

AMÉLIE.

Précisément. Elle était ma meilleure amie.

MAURICE.

Son frère est un camarade de collége.

MADAME DEBRAY, à part.

Quand auront-ils fini de s'occuper des absents?

MAURICE.

Je l'ai invité, il y a trois jours, et, comme il ne me répondait pas, je lui ai écrit hier soir, en lui recomman-

dant de prendre le premier train. Eh! mais, pourvu... (Il regarde sa montre.)

AMÉLIE.

Vous avez encore quelques minutes à nous donner?

MAURICE, saluant.

Mademoiselle!... (Silence.) Votre oncle d'Épernay est-il arrivé? J'aime votre oncle, mademoiselle.

MADAME DEBRAY, à part, grondant.

C'est bien son oncle qu'il s'agit d'aimer!

AMÉLIE.

Il sera exact, je vous en réponds. N'a-t-il pas été question d'une partie de chasse, après le contrat, dans le parc de monsieur votre père?

MAURICE.

En effet... (Silence. Après avoir regardé par la fenêtre.) Je crois que nous aurons de la pluie, cet après-midi?

AMÉLIE.

Ah! vous croyez!

MAURICE.

Oui, les vents soufflent du sud-ouest, signe d'eau presque certain... Et puis, le soleil s'est levé de trop bonne heure.

MADAME DEBRAY, à part, impatientée.

Est-ce qu'il va lui faire un cours d'astronomie à présent? (Haut.) M. Morin, votre notaire, sera ici à midi?

MAURICE.

Oui, madame... mais à propos de M. Morin, vous avez reçu le billet que je vous ai écrit hier soir.

MADAME DEBRAY.

Que vous avez cru écrire, sans doute...

MAURICE.

Je l'ai fait mettre à la poste en même temps que la lettre que j'adressais à mon ami Gaston.

AMÉLIE.

Le facteur n'est pas encore passé.

DOMINIQUE, entrant.

M. Maurice, le train de Paris vient d'arriver.

MAURICE, à part.

Diable! (Haut.) Pourvu que Gaston m'ait attendu.

AMÉLIE.

Allez vite!

MAURICE.

Mesdames, je ne vous dis pas adieu! (Il salue et sort.)

SCÈNE III.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE.

MADAME DEBRAY.

Et maintenant, veux-tu savoir ce que j'ai contre M. Maurice?

AMÉLIE.

J'allais vous le demander.

MADAME DEBRAY.

Eh bien, j'ai... qu'il n'a pas l'air assez satisfait de t'épouser.

AMÉLIE.

Par exemple!

MADAME DEBRAY.

Comment! on lui donne une charmante femme, et ce monsieur ne paraît pas seulement s'en apercevoir. Parlez-moi du général, voilà un homme heureux de

t'avoir pour fille, et qui ne fait pas de cérémonies avec son bonheur. Mais monsieur son fils! Tiens! il m'agace avec ses airs compassés, avec sa conversation... météorologique.

AMÉLIE.

Que vous êtes injuste! C'est comme si vous prétendiez que je ne suis pas heureuse, moi, parce que je me montre contrainte, presque sotte, avec M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Que signifie?...

AMÉLIE.

Sa présence me trouble et m'intimide si bien qu'il lui faut, je vous assure, une grande perspicacité, à ce pauvre jeune homme, pour deviner, sous ma gaucherie, le peu que je puis valoir. Vrai, ma tante, je lui sais gré de m'aimer un peu.

MADAME DEBRAY.

Un peu! mais j'entends qu'il t'aime beaucoup, ou sinon...

AMÉLIE, souriant et avec mystère.

Rassurez-vous, je crois que c'est fait.

MADAME DEBRAY.

Ah!

AMÉLIE.

Oui... Comment expliquer autrement ses attentions, le soin qu'il prend de connaître mes goûts, mes moindres désirs, pour les satisfaire, dit-il, quand il en aura le droit. Tenez, sachant combien je vous aime, il m'a promis de me laisser venir ici, tous les ans, pour passer une partie des vacances auprès de vous, mauvaise tante. Mais cela n'est rien. C'est dans les petites choses,

plus peut-être que dans les grandes, que l'on reconnaît l'affection que les gens ont pour vous. Eh bien, rappelez-vous ce que me disait M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Quand cela?

AMÉLIE.

Tout à l'heure, avant de partir.

MADAME DEBRAY.

Je te conseille de me rappeler cela. Un amoureux qui ne trouve rien de mieux que de parler à sa fiancée de la pluie, du sud-ouest, du soleil, de la lune, que sais-je, moi?

AMÉLIE.

Mais vous n'avez donc pas compris que cela voulait dire : Mademoiselle, j'espère qu'il pleuvra cet après-midi, que la partie de chasse projetée avec votre oncle n'aura pas lieu, et que je pourrai passer la journée entière auprès de vous.

MADAME DEBRAY, sceptique.

Ah! cela voulait dire....

AMÉLIE.

Tenez, vous n'entendez rien du tout aux choses du sentiment.

MADAME DEBRAY, avec affection.

Comme tu l'aimes déjà, ma pauvre enfant!

AMÉLIE, se jetant dans les bras de sa tante.

Je vous aime bien aussi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, remettant des journaux à madame Debray.

Les journaux de madame (Remettant des lettres à Amélie.), des lettres pour mademoiselle.

AMÉLIE.

Merci, Dominique. (Dominique sort. Elle ouvre une première lettre. A madame Debray.) Une amie qui me complimente sur mon mariage... et qui me fait l'éloge de M. Maurice, qu'elle connaît beaucoup. (Elle ouvre une seconde lettre.) Encore des félicitations! (Elle en ouvre une troisième.) Ah! celle-ci est pour vous, ma tante.

MADAME DEBRAY.

Donne!

AMÉLIE.

Tiens! c'est l'écriture de M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Le billet dont il me parlait, sans doute. Lis-moi cela, je n'ai pas mes lunettes...

AMÉLIE, décachetant la lettre.

Oui, ma tante... (Lisant.) « Mon cher ami...

MADAME DEBRAY.

Comment? mon cher ami! Il m'appelle son cher ami?

AMÉLIE, reprenant en riant.

« Mon cher ami, dans ma première lettre, je t'ai an-
« noncé mon mariage, sans autre explication; mais au-
« jourd'hui, à la veille... (Sa voix se trouble.)de mon suicide...

MADAME DEBRAY.

Son... Qu'est-ce que cela veut dire?...

AMÉLIE, reprenant avec énergie.

« Aujourd'hui à la veille de mon suicide, mon cœur « déborde. Je t'expliquerai de vive voix par quel enchaî- « nement de circonstances funestes j'en suis venu à cette « extrémité... »

MADAME DEBRAY.

Amélie, donne-moi cette lettre. (Amélie se tait et demeure immobile, le regard fixe et comme cherchant à comprendre ce qu'elle vient de lire. Madame Debray s'empare de la lettre et la lit à voix basse. Tout à coup Amélie s'affaisse et tombe sur le fauteuil qui se trouve derrière elle.) Eh bien, Amélie, mon enfant... Elle se trouve mal. Du secours! quelqu'un!

AMÉLIE, se relevant.

N'appelez pas... Ce n'est rien, je vais mieux. Rendez-moi la lettre.

MADAME DEBRAY.

Non pas. Je vais à l'instant demander à M. de Marcy l'explication d'une pareille infamie. (Elle va pour sonner. Dominique entre. A Dominique.) Ah! Dominique, dis à Dubois d'atteler. (A Amélie, qui va pour sortir.) Où vas-tu?

AMÉLIE.

Permettez que je me retire.

MADAME DEBRAY.

Je ne veux pas te quitter. (Elle suit Amélie, et au moment de sortir elle se retourne vers Dominique.) Vous êtes encore là!

DOMINIQUE.

C'est qu'il y a là un jeune homme qui demande à parler à madame.

MADAME DEBRAY.

Je n'y suis pas. (Elle sort avec Amélie par la gauche.)

SCÈNE V.

DOMINIQUE, puis GASTON.

DOMINIQUE, seul.

Je n'ai jamais vu ma pauvre maîtresse si agitée. Je la connaissais vive... car elle est vive; mais aujourd'hui c'est plus que de la vivacité... c'est... allons bon! j'oubliais mon monsieur. (Il ouvre la porte du fond.)

GASTON, entrant.

Eh bien?

DOMINIQUE.

Madame n'est pas visible.

GASTON.

Dites-moi au moins si M. Maurice de Marcy, mon ami Maurice de Marcy...

DOMINIQUE.

Ah! Monsieur est l'ami de M. Maurice! mais alors, c'est peut-être au-devant de monsieur que M. Maurice est allé. (Maurice vient d'entrer sur ces derniers mots.)

MAURICE.

Gaston!

GASTON, se retournant.

Maurice! (Ils se serrent la main.)

MAURICE, à Dominique.

Laissez-nous. (Dominique sort.)

SCÈNE VI.

MAURICE, GASTON.

MAURICE.

Ta main encore, mon cher Gaston.

GASTON.

Je n'ai trouvé ton billet de faire part qu'hier, en arrivant de voyage, et, bien que ton mariage ait porté un rude coup à mes illusions, me voilà, tout de noir habillé, comme il convient dans une cérémonie funèbre.

MAURICE.

Pitié, Gaston!

GASTON.

J'étais si loin de m'attendre... Car enfin, souviens-toi de nos propres paroles : On ne se marie plus, disions-nous, il n'y a pas trois mois, dans un joyeux déjeuner de garçons. Qui est-ce qui se marie aujourd'hui? De pauvres diables condamnés à cette extrémité, des agents de change dont la charge n'est pas payée, ou bien des niais qui ont la prétention d'accaparer une créature brune ou blonde à leur usage personnel, les égoïstes!... Mais tout homme indépendant et d'esprit sain comprend la vie plus largement, accepte les progrès de la civilisation, et renonce à cette institution surannée et fallacieuse qu'on appelle le mariage.

MAURICE.

N'as-tu pas reçu ma seconde lettre?

GASTON, riant.

Si, parbleu, je l'ai reçue, ce matin, avant de partir. (Riant.) Tu vas même m'expliquer... (Il cherche dans ses poches.)

MAURICE.

Ce que tu sais, alors; que je partage ton antipathie pour le mariage.

GASTON, cherchant toujours la lettre.

Permets.

MAURICE.

Que je ne me marie que pour obéir au désir de mon père.

GASTON, oubliant la lettre.

O les pères!... Il va bien, le général?

MAURICE.

Non; il a la goutte.

GASTON.

Sapristi! Continue!

MAURICE.

De mon père, qui, depuis longtemps, battait mon célibat en brèche, qui me parlait sans cesse de la joie qu'amènerait la présence d'une jeune femme dans notre maison devenue si triste depuis la mort de ma mère, de cent autres choses, qui ne manquaient pas, après tout, d'une certaine vérité.

GASTON.

La vérité! mais je vous trouve tous les deux bien téméraires de prétendre que la vérité est quelque part, et non ailleurs. Mais on la cherche depuis les temps les plus reculés, la vérité, et on ne l'a pas plus trouvée, ce me semble, que le mouvement perpétuel, les frontières naturelles des peuples et le spécifique contre la calvitie précoce. A Constantinople, la vérité est de posséder quatre femmes légitimes; en France, d'en avoir une seule.

MAURICE.

Que ne t'avais-je pour avocat, certain jour où mon père, déjeunant en tête à tête avec moi, me dit : « Mon « cher Maurice, depuis tes vingt et un ans, l'âge de « raison, prétend le code, tu n'as guère fait que des

« sottises, sottises qui m'ont souvent affligé. Eh bien, « une fois dans ta vie, fais-moi un plaisir, marie-toi. »

GASTON.

Ah! le traître!

MAURICE.

« Je connais une charmante enfant, a-t-il ajouté; « elle habite la province, non loin de ma terre de Vil- « liers, avec sa tante, une vieille amie à moi... »

GASTON.

Et ce rusé général te transplanta du boulevard des Italiens en pleine Champagne.

MAURICE.

Puis il manœuvra de telle sorte, me sermonna, me persécuta si bien, qu'au bout de quinze jours ma demande était faite, agréée, et que, dans vingt-quatre heures, j'épouse une jeune fille inconnue, insignifiante, selon toute probabilité...

GASTON, vivement.

Et laide!... à se faire aimer de toutes les femmes.

MAURICE.

Tu es absurde. Mademoiselle Amélie est fort jolie, au contraire. Mon Dieu! il y a même des jours où mon mariage s'offre à moi sous des couleurs moins sombres, où je le prends presque gaillardement... Mais il y en a d'autres... C'est même là un phénomène psycologique que les philosophes devraient étudier... il y en a d'autres où je ne sais quelle terreur s'empare de moi, à la pensée de l'instant solennel, du oui fatal.

GASTON.

Fais-toi chloroformer pour ce moment-là.

MAURICE.

Es-tu bête!

GASTON.

Merci.

MAURICE.

C'est dans une de ces heures de défaillance qu'hier je t'ai écrit la lettre...

GASTON.

Permets, mon cher, la lettre que tu m'as adressée hier ne dit pas un mot de cela, et je me réservais de te demander...

MAURICE.

Comment?

GASTON, tirant une lettre de sa poche.

Écoute : (lisant.) « Mon cher Gaston, ta petite Castagnette... » (Parlé.) Oh! pardon, je me trompe. (Prenant une autre lettre.) Voici ta lettre. (Lisant.) « Chère madame. » (Parlé.) D'abord, pourquoi m'appelles-tu chère madame?

MAURICE, riant.

Tu confonds encore.

GASTON.

Non pas... (Lisant.) « Chère madame, il faut avouer « que le notaire de Villiers est un imbécile... l'acte « dressé par lui... » (Parlé.) Mon Dieu! je veux bien que le notaire de Villiers soit... ce qu'il est, j'aime à le croire même; mais je me demande en quoi cela m'intéresse.

MAURICE, qui a pris la lettre.

Mais cette lettre n'est pas pour toi, c'est à madame Debray que je l'envoyais.

GASTON.

Eh bien! j'avais flairé une erreur. Quand on est doué de quelque pénétration...

MAURICE.

Tu as reçu une autre lettre que celle-là?

GASTON.

Pas la moindre.

MAURICE.

Si fait.

GASTON.

Faut-il attester les dieux?

MAURICE.

Mais alors...

GASTON.

Sapristi! Aurais-tu fait confusion et expédié tes lamentations à la tante, tandis que tu m'adressais ceci?

MAURICE, très-troublé.

Non, non, c'est impossible.

GASTON.

Cela arrive tous les jours, au contraire. Sans compter que le trouble où tu étais, mon pauvre ami, suffirait pour expliquer ta distraction.

MAURICE.

J'ai certainement fait partir deux lettres.

GASTON, riant.

Voici l'une.

MAURICE, atterré.

Et c'est madame Debray qui a l'autre.

GASTON, riant toujours.

L'excellente aventure!

MAURICE.

Mais ce que j'ai fait est abominable... Finiras-tu de rire, toi?

GASTON.

Pas encore!

MAURICE.

Mais, si tu savais ce que je dis dans ma lettre!

GASTON.

C'est vif?

MAURICE.

C'est monstrueux. Je dis que mon mariage est un suicide!

GASTON, riant plus fort.

Bravo!

MAURICE.

Comment, bravo?

GASTON.

Sans doute. Tu ne comprends donc pas... (Au public.) Il ne comprend pas!... (Haut.) Plus ta confession est franche, brutale, plus leur dignité froissée leur fait un devoir de rompre avec toi!

MAURICE, qui marchait à grands pas, s'arrête court.

Plaît-il?

GASTON.

Et de te rendre ta liberté, ta liberté... Comprends-tu maintenant?

MAURICE.

Pas très-bien, mon ami. J'ai mal à la tête. Tu dis donc que ma lettre...

GASTON, avec enthousiasme.

Vive ta lettre, mon cher! vive l'administration des postes! vive ta bienheureuse étourderie!

MAURICE.

Non, tu ne me persuaderas jamais... (Il s'assoit découragé.)

GASTON.

Voyons, enfant, la Providence t'arrête sur le bord de

l'abîme, et tu ne lui rends pas grâce, tu ne jettes pas des cris d'allégresse? Encore une fois, songe donc que te voilà rendu à ton bienheureux célibat, à notre joyeuse indépendance d'autrefois.

MAURICE, se levant et prenant violemment son parti.

Pardieu! tu as raison. Tant pis après tout si j'ai pris une enveloppe pour une autre, si j'ai expédié à gauche ce que je voulais envoyer à droite. C'est le sort qui l'a voulu et je ne suis pas responsable de ses erreurs.

GASTON.

C'est évident. Une idée, Maurice : puisque nous voici libres comme les États-Unis, si nous partions demain pour l'Espagne. Le monde est à celui qui voyage, dit le proverbe arabe.

MAURICE.

Touche-là, Gaston. Ton projet me sourit. J'ai attrapé le spleen dans cette maudite province, et j'ai besoin de respirer un autre air que celui-ci, de voir des hommes et des climats nouveaux.

GASTON.

Vivat! dans trois jours, nous franchissons les Pyrénées, et, dans un mois, nous sommes à Séville, où nous chanterons, le soir, sous le balcon des señoras espagnoles, déguisés en hidalgos, avec un chapeau à gouttières, une guitare et des bottes molles!...

MAURICE.

De l'Espagne, nous cinglons vers l'Afrique.

GASTON.

Nous traversons le Sahara.

MAURICE.

En défiant le simoun.

GASTON

Et la soif du désert...

MAURICE.

Tu m'électrises, o poëte! Dieu! la belle chose d'avoir vingt-huit ans, l'univers pour domaine, la fantaisie pour guide, et l'inconnu pour but! Et quand je pense que j'allais renoncer à tous ces trésors pour me marier!

GASTON.

Comme un bourgeois!

MAURICE.

Non! non, le célibat convient seul à certains tempéraments. J'aurais fait un mari détestable, tandis que je suis un célibataire...

GASTON.

Accompli...

MAURICE, remontant vers la porte du fond.

N'ai-je pas entendu marcher de ce côté?

GASTON.

Serait-ce la tante?

MAURICE.

Ne t'éloigne pas, hein?...

LA VOIX DE M. DE MARCY, au dehors.

Nous n'avons plus à monter?...

MAURICE, très-troublé.

C'est la voix de mon père...

SCÈNE VII.

MAURICE, GASTON, DE MARCY, DOMINIQUE.

DE MARCY, appuyé sur le bras de Dominique.

Tous les bonheurs à la fois! Je marie mon fils et je n'ai plus d'escalier à monter. (A Dominique.) Ne manquez pas de prévenir madame Debray lorsqu'elle rentrera. (Dominique sort.)

DE MARCY, apercevant Gaston.

Gaston! Ah! c'est bien cela.

GASTON, le saluant.

Je vois avec plaisir que vous allez mieux, général.

DE MARCY, gaiement.

Pas du tout, je souffre comme un martyr, et je puis à peine marcher... mais bah! le cœur conduit les jambes. (Il s'assoit.) Eh bien, jeune homme, j'espère que mon fils vous donne, aujourd'hui, un bon exemple à suivre.

GASTON, à part.

Pauvre général! (Haut.) Heu! heu!

DE MARCY.

Comment, heu! heu?

GASTON.

Je n'ai pas la ligne du mariage (Il tend sa main gauche.) : voyez plutôt!

DE MARCY, prenant sa main.

Parbleu! c'est ce qui te trompe, ta ligne est superbe.

GASTON.

Hein!

DE MARCY.

Ah! ah! tu ne me croyais pas si bon chiromancien.

GASTON.

Bien joué, général; seulement veuillez remarquer que c'est la ligne du mariage de la main gauche.. (Lui tendant la main droite.)... mais dans la droite, rien dans la droite.

DE MARCY.

Ah ça! tête folle, j'espère que tu n'es pas venu ici pour donner des regrets à Maurice?

GASTON.

Il n'a peut-être pas besoin de moi pour avoir des regrets!

DE MARCY.

Que signifie?...

MAURICE, bas à Gaston.

Gaston!

GASTON, bas à Maurice.

Je le prépare! (Haut.) Voyons, général, si Maurice allait à l'autel comme une victime?

DE MARCY.

Mais, qu'est-ce qu'il dit?

MAURICE, à de Marcy.

Il est évident que je me mariais... que je me marie uniquement pour vous plaire.

GASTON.

Qu'il se sacrifie!

DE MARCY, à Gaston.

Tu m'ennuies, toi! Bien plutôt que de décourager mon fils, quand il prend le bon parti, que ne l'imites-tu? Je vous demande un peu à quoi est bon un célibataire?

GASTON.

Comment! à quoi il est bon? Mais à tout, général, à

tout, par ce seul fait qu'il est libre et dégagé d'entraves. N'appartenant à personne, il appartient à tout le monde, et tout le monde en use et en abuse, car il est taillable et corvéable à merci, comme disaient nos pères. A qui recourt l'ami du collége, pressé d'argent? A son camarade marié?... allons donc! Il n'obtiendrait qu'un sermon, et point d'espèces; mais bien à son ami, encore garçon, qui fait les fonds, et ne fait pas de morale. A qui s'adresse la femme du monde qui veut organiser une petite fête? Au célibataire! La dame patronesse qui a des billets à placer? Au célibataire!... L'épouse trahie qui a besoin d'épancher sa douleur? Au célibataire! — Tous les jours, général, sur le boulevard, je serre la main à une douzaine de camarades, qui ont été, sont, ou vont devenir mes débiteurs. J'ai conduit, cet hiver, quarante-quatre cotillons, pris soixante-quinze billets de concerts ou de loterie, donné des consolations... toutes platoniques, à nombre de femmes désolées, et vous prétendez qu'un célibataire n'a pas son utilité. Il la disperse, au lieu de la localiser sur un point donné, mais il est utile, sacrebleu! Il est indispensable dans toute société bien organisée!...

DE MARCY.

Mauvais plaisant! Tu es meilleur au fond que tu ne tiens à le paraître. Veux-tu que je te trouve une femme, moi?

GASTON, comme effrayé.

Un instant... Diable! (A part.) C'est une monomanie. (Haut.) Parbleu! général, vous ressemblez à madame ma sœur, qui veut sans cesse marier les gens, sous prétexte qu'elle a rencontré le modèle des époux, une exception, un accident dans la nature! Pour moi, je ne

comprends que le mariage d'amour, d'abord ; et, grâce au ciel, je n'aime personne ! Ou plutôt, si ; j'adore une belle jeune fille, blonde comme Ève, mélancolique comme une ballade allemande !

DE MARCY.

Son nom ?

GASTON.

Elle s'appelle Chimère.

DE MARCY.

Tu dis ?

GASTON.

Idéal, fleur bleue, et cette fleur-là ne pousse plus sur notre sol fatigué !...

DE MARCY.

Que le diable t'emporte toi et ta fleur bleue !

GASTON.

Il est malheureusement trop vrai, général, que les jeunes filles, telles qu'elles étaient de votre temps, ont complétement disparu de nos climats. Les historiens affirment bien qu'il y a trente ans on en rencontrait de simples, de candides, portant, sans façon, leurs dix-huit ans, leur grâce et leur gaieté, et qui n'avaient besoin, pour vivre, ni de trois bals par soirée, ni des bains de mer, ni des romans réalistes. Mais nous avons changé tout cela, hélas ! Nos jeunes filles, à nous, sont désillusionnées, positives et coquettes, en sautant à la corde. Aussi, lorsque, dans le monde, je rencontre une de ces beautés superbes, fièrement campée sur ses bottines à talons, gardée à distance par une robe volumineuse que... la vanité gonfle, la tête caparaçonnée et chargée de fleurs, eh bien ! j'éprouve un sentiment... d'admiration, si vous voulez, pour un objet d'art aussi

bien travaillé; mais le cœur a beau faire, général, il reste froid et impassible devant cette merveille de l'industrie moderne.

DE MARCY.

Il déraisonne, ma parole d'honneur!

MAURICE.

Il parle d'or, au contraire! Les jeunes filles aujourd'hui sont des pièces montées, des poupées perfectionnées.

DE MARCY, se fâchant.

Assez! (Il se lève.) je m'irrite, morbleu! lorsque j'entends les jeunes gens parler de la sorte, prendre notre rôle, à nous autres vieillards, et critiquer la vie avec cette défiance précoce... Tenez! voulez-vous que je vous dise ce que je pense lorsque je vous entends railler le mariage, le mariage qui a cependant du bon, messieurs, puisqu'il vit depuis le commencement du monde, et que nos pères n'ont rien trouvé de mieux pour le remplacer!

GASTON.

Que pensez-vous donc?

DE MARCY.

Je pense que vous êtes des poltrons!

MAURICE.

Hein?

GASTON.

Tudieu!

DE MARCY.

Oui, messieurs, vous avez peur, non de la mariée, mais du mariage et de sa dignité. Vous aimez bien mieux faire les diables à quatre et courir l'aventure que d'aborder franchement la bataille de la vie, c'est-à-dire ce combat sérieux, quotidien et persistant, qui

s'appelle le devoir. Voilà pourquoi votre génération n'aime plus à se marier, voilà pourquoi je ne vois autour de moi que des adolescents de seconde et troisième jeunesse, qui se prélassent, ainsi que vous, dans leur absurde célibat.

GASTON.

Général, vous perdez votre sang-froid!

DE MARCY.

Cela pourrait être, si je restais plus longtemps dans votre compagnie; aussi je vous cède la place. Quand monsieur mon fils sera d'humeur moins paradoxale, il voudra bien me rejoindre auprès de sa fiancée... Où est-elle cette chère enfant?

MAURICE, bas à Gaston.

Laisse-nous.

GASTON.

C'est moi qui suis arrivé ici une heure trop tôt. Je vais faire un tour dans la campagne; je ne suis pas fâché de jeter un coup d'œil sur le paysage. Au revoir, messieurs. (Bas à Maurice, qui l'accompagne jusqu'à la porte.) Il est bien mal préparé, mon ami. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

DE MARCY, MAURICE.

DE MARCY.

Je te demande où est mademoiselle Lecomte.

MAURICE.

Pardon, mon père, je voudrais vous parler.

DE MARCY.

Allons-nous recommencer?

MAURICE.

Non!

DE MARCY.

A la bonne heure!... eh bien, parle!

MAURICE.

Certainement, je parlerai... Je vous raconterai les choses comme elles sont arrivées...

DE MARCY.

Les choses! quelles choses? que veux-tu dire?

MAURICE.

Si vous vous asseyiez?

DE MARCY.

Ce sera donc bien long?

MAURICE.

Peut-être! (A part.) Comment lui avouer?

DE MARCY, s'asseyant.

Eh bien, je t'écoute.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉLIE, entrant par la gauche.

AMÉLIE.

J'apprends à l'instant votre arrivée, général.

DE MARCY, se levant, à Maurice.

Au diable tes confidences, toi! (A Amélie.) Me permettez-vous de vous embrasser, ma chère fille? (Avec affection.) Aujourd'hui, je puis presque dire ma fille.

AMÉLIE, interdite.

Mais... (A part.) Il ignore donc?...

DE MARCY, à Maurice.

Vous ne saluez pas votre fiancée, Maurice?

MAURICE, embarrassé.

Mademoiselle!

AMÉLIE, très-froidement.

Monsieur!

MAURICE, à part.

Elle a lu ma lettre!

AMÉLIE, à M. de Marcy.

Ma tante vient de rentrer et voudrait vous parler.

DE MARCY.

Je lui aurais déjà serré la main si mon fils... (A Maurice.) Eh bien, qu'as-tu à me dire?

MAURICE, troublé.

Moi, rien.

DE MARCY.

Alors, bonjour! (Il va pour sortir avec Amélie, puis il s'arrête.) mais, auparavant, je voudrais... je ne sais comment vous dire cela... Je suis maladroit en ces sortes d'affaires. Enfin, je serais heureux, moi aussi, de mettre mon cadeau dans la corbeille de la mariée... (Il tire un écrin de sa poche.) Et j'ai pensé, Amélie, que vous auriez plaisir à porter ces bijoux qu'autrefois... (Désignant Maurice.) portait sa mère.

MAURICE, à part.

Quel supplice!

AMÉLIE, troublée.

Vous êtes bon, monsieur, mais plus tard, je vous en prie.

DE MARCY, à part.

Je le disais bien, je suis un maladroit! j'ai mal choisi mon temps.

AMÉLIE.

Allons, général, venez voir ma tante.

DE MARCY.

Prenez mon bras. (Au lieu de prendre le bras de M. de Marcy, Amélie lui offre le sien.)

AMÉLIE.

Non, pas comme cela, comme ceci. (De Marcy et Amélie sortent par la gauche.)

SCÈNE X.

MAURICE, seul, qui a suivi M. de Marcy jusqu'à la porte.

Mais mon père! (A part.) Non, je ne puis lui parler devant mademoiselle Lecomte. (Il revient sur le devant de la scène.) Elle-même l'a compris... et je lui sais gré d'avoir su nous éviter l'explication qu'il vaut mieux que j'aie avec madame Debray. Que va-t-il se passer entre elle et mon père? Madame Debray ne manquera pas de présenter les choses du côté qui me sera le plus défavorable, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller les rejoindre et d'expliquer mon erreur... Allons! (Il prend son chapeau et se dirige vers la porte de gauche. Il s'arrête et revient sur ses pas.) Non, il m'en coûte horriblement d'affronter les premiers regards de la tante. C'est absurde, puisque c'est involontairement que je leur ai adressé... Quelle heure est-il? (Il regarde à sa montre.) Midi moins cinq minutes... A midi juste, j'entrerai... On vient! allons, du courage! (Dominique entre.) Ah! ce n'est que Dominique.

SCÈNE XI.

DOMINIQUE, MAURICE.

DOMINIQUE, entrant avec des papiers qu'il va placer sur la table à droite.

Ces papiers à leur place! Cette table ici... un beau jour que celui-ci. (Silence de Maurice; — reprenant avec intention.) Un bien beau jour, monsieur Maurice?

MAURICE.

Magnifique! un soleil superbe!

DOMINIQUE.

Oh! je ne l'entends pas comme ça! (Moment de silence. Il s'approche de Maurice avec émotion.) N'est-ce pas, monsieur, que vous l'aimerez bien?

MAURICE.

Mais, monsieur Dominique.

DOMINIQUE.

Oh! excusez-moi, mais madame et mademoiselle sont si bonnes avec moi, que je me crois presque de la famille et que je me mêle toujours de ce qui ne me regarde pas.

MAURICE, à part.

Allons! le supplice continue.

DOMINIQUE.

Je voulais seulement dire à monsieur Maurice que c'est un trésor que cette enfant-là... Quand on l'a vue toute petite, comme je l'ai vue, monsieur... Je ne fais qu'un reproche à mademoiselle...

MAURICE.

En vérité!

DOMINIQUE.

Je la trouve trop timide avec monsieur Maurice.

MAURICE.

Hein !

DOMINIQUE.

Et je le lui disais hier encore : Mademoiselle, je vous trouve trop timide avec monsieur Maurice... après ça, vous ne l'encouragez peut-être pas assez, monsieur.

MAURICE.

Ah çà ! mais...

DOMINIQUE.

Avec moi, mademoiselle est pleine d'enjouement et de gaieté.

MAURICE.

Je vous remercie de vos conseils, monsieur Dominique.

DOMINIQUE.

Il n'y a pas de quoi, monsieur. Ce que je veux, moi, c'est le bonheur de notre chère demoiselle. Elle a tant besoin qu'on l'aime !... Un chagrin venant de vous la tuerait d'abord.

MAURICE.

Mais...

DOMINIQUE.

Elle vous aime déjà tant !

MAURICE, à part.

Elle m'aime !

DOMINIQUE.

Dame ! quand monsieur Maurice est là, elle se garderait bien de le laisser voir. — Toutes les femmes sont comme cela. La mienne n'était pas autrement, quand...

(La porte de gauche s'ouvre, de Marcy et madame Debray entrent.)

MAURICE.

Silence ! (Dominique sort.)

SCÈNE XII.

MAURICE, DE MARCY, MADAME DEBRAY.

DE MARCY, à Maurice, avec une colère contenue.

Je connais votre conduite, monsieur.

MAURICE.

Mon père!

DE MARCY.

Plus tard, nous nous expliquerons. En ce moment, voici ce que j'exige de vous, si toutefois j'ai conservé quelque autorité sur mon fils.

MAURICE.

Parlez.

DE MARCY.

La famille, les amis de mademoiselle Lecomte vont se réunir tout à l'heure pour assister à la signature de votre contrat de mariage. Or il importe que le scandale d'une rupture... car votre mariage est rompu, monsieur... ne retombe pas sur l'innocente victime de vos indignes procédés.

MAURICE.

Mon père, une erreur que je déplore le premier...

DE MARCY, l'interrompant.

Taisez-vous!... j'entends donc, je veux que la cérémonie ait lieu, que vous signiez, que nous signions, tous les deux, ce contrat, comme y consentant pleinement. Mais, rassurez-vous... c'est votre fiancée qui refusera votre nom... Cette comédie achevée, vous serez donc libre. Seulement, vous aurez offert à mademoiselle Lecomte la seule réparation qu'il soit en votre pouvoir de lui donner, et le monde, trompé peut-être par ce double

mensonge, fera sur vous tel commentaire que bon lui semblera, mais il épargnera du moins une noble enfant, dont la réputation doit rester pure comme elle-même.

MAURICE.

Vous serez obéi, mon père!... souffrez seulement que je vous explique.

DE MARCY, avec éclat.

Il n'est pas d'explication possible d'un pareil acte, monsieur.

MADAME DEBRAY.

Général!

MAURICE, à madame Debray.

Ah! madame! qu'avez-vous donc dit à mon père?...

MADAME DEBRAY, froidement.

Je lui ai remis votre lettre, monsieur.

DE MARCY, à Maurice.

Oh! nous la relirons ensemble, mais plus tard, plus tard... Venez, madame... (Ils sortent par la droite.)

SCÈNE XIII.

MAURICE, puis AMÉLIE, venant par la droite.

MAURICE, après un instant de silence.

Ah! que je voudrais être déjà en Espagne!... (Amélie entre.) Mademoiselle Amélie! (Haut.) Ne m'en veuillez pas d'une rencontre.

AMÉLIE.

Pardon, monsieur, c'est moi qui vous cherchais. Votre père exige de vous...

MAURICE.

Une chose toute naturelle.

AMÉLIE.

Ah! vous trouvez aussi?... Cette comédie n'est cependant guère de mon goût, et c'est bien malgré moi, je vous jure, que j'y ai consenti. Dieu m'est témoin que j'eusse préféré dire les choses comme elles sont. Il est si facile de dire la vérité! Seulement, je vous aurais demandé — c'était, je pense, mon droit — la raison d'un changement si subit, les motifs qui vous ont fait écrire une lettre...

MAURICE.

Mademoiselle, si je vous disais que cette lettre, écrite dans un instant d'égarement, me semble inexplicable à moi-même, vous seriez en droit de douter de mes paroles. Je n'insisterai donc pas à cet égard. Mais je vous supplie de croire que les motifs qui l'ont dictée me sont tout personnels. — C'est de moi-même, de moi seul, que j'ai douté au dernier moment.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas bien.

MAURICE.

Je ne me suis pas senti à la hauteur de la responsabilité, de la dignité... Le mariage est une dignité, et le titre d'époux, en nous imposant de graves devoirs... de graves devoirs, engage la conscience d'un honnête homme... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis. (Haut.) Votre fierté, légitime, n'a donc point à s'inquiéter d'une lettre qui ne peut atteindre que moi.

AMÉLIE.

Je veux vous croire, monsieur, et je ne vous demanderai aucune autre explication. Je regrette seulement que vous ayez tant tardé à vous rendre compte de vos propres sentiments; je regrette surtout que ces senti-

ments une fois connus, vous n'ayez pas eu plus de confiance en moi.

MAURICE.

Que voulez-vous dire?

AMÉLIE.

Avouez, monsieur, qu'au lieu de prendre un parti... héroïque, celui d'accepter un mariage que vous considériez comme un suicide...

MAURICE.

Mademoiselle!

AMÉLIE.

C'est écrit... Avouez qu'il eût été plus courageux, peut-être, plus loyal, à coup sûr, de venir vous expliquer franchement avec ma tante et moi. Fort heureusement, le hasard a parlé pour vous, et arrêté des projets qui allaient faire le malheur de votre vie.

MAURICE.

Mademoiselle!

AMÉLIE.

Le mien aussi, monsieur. Il ne nous reste plus qu'à prendre cette journée en patience, et à accepter, pour quelques heures encore, la situation qui nous est faite... Au revoir donc, monsieur! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XIV.

MAURICE, puis GASTON.

MAURICE, très-agité.

Ai-je bien entendu? Est-ce là cette jeune fille, hier encore si réservée, si contrainte, et qui se révèle tout à coup avec cette fierté...

GASTON, entrant par le fond.

Eh bien! où en sommes-nous? (Remarquant l'agitation de Maurice.) Mais qu'as-tu donc? Ton visage est bouleversé.

MAURICE.

Mon ami, en écrivant la lettre qui rompt mon mariage avec mademoiselle Amélie, j'ai insulté la plus noble des femmes, et...

GASTON, l'interrompant.

Et te voilà au désespoir. Que c'est nature!... Si ton mariage avait eu lieu, tu aurais la mort dans l'âme; il est rompu, te voilà désolé... Mon Dieu! que c'est nature!

MAURICE.

Gaston!

GASTON.

L'homme est un animal ondoyant et divers, a dit Montaigne.

MAURICE, impatienté.

Tu vois bien que je ne suis pas d'humeur à plaisanter...

GASTON.

Alors soyons sérieux. Que veux-tu faire?

MAURICE.

Eh! je l'ignore... Je voudrais donner à mademoiselle Amélie je ne sais quelle satisfaction. Et, vois pourtant : tout à l'heure elle était là, je pouvais tenter de me justifier, et je n'ai rien su dire... j'ai balbutié des phrases incohérentes.

GASTON.

Voilà qui est encore dans la nature! Moi, je ne

trouve jamais le mot triomphant d'une discussion que lorsque mon adversaire est parti.

MAURICE.

Il était cependant si aisé de lui dire : Mademoiselle, la lettre que j'adressais à mon ami n'avait pas le sens commun; mais je me mariais sans avoir eu le temps de vous connaître, de vous apprécier, et le mariage me faisait peur. (Emporté par sa pensée, il interpelle la porte par laquelle Amélie vient de sortir.) Ah! vous ne comprenez pas cela, vous qui ne voyez dans la vie que les devoirs qu'elle comporte; mais nous valons moins que vous, nous autres!

GASTON, à part.

Très-bien!

MAURICE.

Dans notre jeunesse étourdie, nous en avons trop souvent oublié les côtés sérieux; si bien qu'à l'heure décisive, où il nous faut accepter une existence nouvelle et mieux remplie, nous nous troublons, nous hésitons, nous sommes pris d'épouvante en face de notre bonheur même.

GASTON.

Splendide, mon cher, splendide!

MAURICE.

A qui diable en as-tu?

GASTON.

Parle toujours, je prends des notes.

MAURICE.

Encore tes éternelles plaisanteries!

GASTON.

Je plaisante si peu, que je suis prêt à porter tes excuses à mademoiselle Lecomte.

MAURICE.

Toi, Gaston?

GASTON.

Moi-même; je connais ta fiancée, mademoiselle Amélie Lecomte, n'est-il pas vrai?

MAURICE.

Sans doute.

GASTON.

Je viens d'apprendre son nom, que tu ne m'avais même pas donné, dans ton laconique billet d'invitation.

MAURICE.

Allons donc!

GASTON.

Parole d'honneur. Eh bien, mademoiselle Lecomte n'est pas une étrangère pour moi. Elle était l'amie intime de ma sœur, au couvent des Oiseaux. Tu vois que je suis en situation de lui parler.

MAURICE.

Mais que veux-tu dire? que veux-tu faire?

GASTON.

Je veux... (Il prend le chapeau de Maurice et le lui donne.) que tu prennes ton chapeau, que tu ailles arpenter le parc...

MAURICE, surpris.

Comment!

GASTON.

En long ou en large, cela m'est égal, et que tu me laisses agir comme bon me semblera. (Il sonne, puis il tire une carte de sa poche et écrit.)

MAURICE.

Tu écris?

GASTON.

Je demande à mademoiselle Amélie la permission de lui donner des nouvelles de ma sœur. (A Valentin qui entre.) Veuillez remettre cette carte à mademoiselle Lecomte. (Valentin prend la carte et sort.)

GASTON, revenant à Maurice.

Maintenant, un dernier mot, car il importe de bien nous entendre : Si, grâce à mon éloquence, j'allais obtenir plus que ton pardon, si j'allais renouer ton mariage; — il faut tout prévoir, même les choses les plus improbables, — m'en voudrais-tu beaucoup?

MAURICE.

Je te remercierais, mon ami. Si tu savais quel intérêt étrange je porte à mademoiselle Amélie depuis l'insulte même que je lui ai faite.

GASTON.

Réaction naturelle d'une conscience délicate.

MAURICE.

Autre chose encore.

GASTON.

Explique-toi.

MAURICE.

Écoute-moi bien, Gaston, et tâche de me comprendre, car je ne suis pas sûr de me comprendre moi-même.

GASTON.

Parle.

MAURICE.

Mon ami... (Bruit extérieur.)

GASTON.

Attends... (Il s'approche de la porte de gauche.) On vient de ce côté; c'est mademoiselle Lecomte, sans doute. Laisse-moi seul avec elle.

MAURICE.

Dis-lui bien...

GASTON.

Laisse-moi à mon inspiration, et va-t'en. (Il le conduit vers la porte du fond. — Maurice sort.)

SCÈNE XV.

GASTON, seul, puis AMÉLIE.

GASTON.

N'importe, pour un ennemi du mariage, il faut avouer que je me suis chargé d'une étrange mission.

AMÉLIE entre par la gauche; elle tient la carte de Gaston à la main.

Monsieur Gaston Favenay?

GASTON, saluant.

Oui, mademoiselle.

AMÉLIE.

Et vous venez de la part de votre sœur?

GASTON.

Pas précisément, mademoiselle; si je me suis servi de son nom, c'est que je le savais tout-puissant auprès de vous, et vous voyez que je ne me suis pas trompé.

AMÉLIE, surprise.

Mais alors?

GASTON.

Je suis arrivé ce matin même à Villiers pour assister au contrat de mariage de mon ami, M. Maurice de Marcy.

AMÉLIE, froidement.

Ah!

GASTON.

Lorsque j'ai appris, de sa bouche même, que ce mariage était rompu.

AMÉLIE.

Croyez-moi donc, monsieur, changeons de conversation, et parlons de votre chère sœur.

GASTON.

De grâce, mademoiselle, permettez-moi d'insister; veuillez croire surtout aux sentiments de vive sympathie qui me commandent la démarche que je viens faire auprès de vous.

AMÉLIE, résignée.

Allons! je vous écoute.

GASTON; il la prie de s'asseoir.

Je vous remercie. (A part.) Elle est fort bien. (Haut.) Et maintenant, me voilà plus à l'aise pour vous parler de M. de Marcy, le plus ancien, le meilleur de mes amis... Oh! j'avoue d'abord que le meilleur de mes amis m'a adressé, ou plutôt vous a adressé, par une erreur fatale, une lettre insensée; mais il est moins coupable que les apparences ne semblent le prouver. Il se mariait sans avoir eu le temps de vous connaître, et le mariage l'effrayait.

AMÉLIE.

Plaît-il?

GASTON, prenant l'intonation de Maurice.

Ah! vous ne concevez pas cela, vous qui prenez la vie au sérieux; mais nous valons moins que vous, nous autres. Dans notre folle jeunesse, nous avons trop souvent oublié les graves devoirs qui seuls vous intéressent! Si bien qu'à l'heure où il nous faut accepter une existence nouvelle et moins frivole... et moins frivole...

nous nous troublons, et nous avons peur de notre propre bonheur. (Au public.) Je change les mots, mais le sens y est.

AMÉLIE, souriant.

Mais savez-vous que c'est un cours de haute philosophie que vous me faites là?

GASTON.

Peut-être bien!... Tenez, mademoiselle, voulez-vous savoir ce qui serait arrivé si la lettre de Maurice m'était parvenue au lieu de tomber entre vos mains?

AMÉLIE.

Mais il serait arrivé une chose déplorable : notre mariage aurait eu lieu, et nous aurions été les époux les plus malheureux du monde.

GASTON.

Ne croyez pas cela! Il serait arrivé qu'au bout de trois jours Maurice, entrait chez moi pour me dire : Déchire, brûle, anéantis ma lettre. Ma femme est charmante, et je suis le plus heureux des maris.

AMÉLIE.

Permettez-moi de mettre en doute...

GASTON.

Faut-il vous raconter les regrets, le désespoir de mon malheureux ami? Faut-il vous parler de ses sentiments pour vous?

AMÉLIE, troublée.

Ses sentiments!...

GASTON.

De la profonde estime qu'il vous porte?

AMÉLIE, froidement.

De l'estime?

GASTON.

Vous dirai-je?...

AMÉLIE.

N'ajoutez rien de plus... Oui, monsieur de Marcy a l'âme généreuse, et serait prêt, je le vois, à réparer l'offense qu'il m'a faite, même au prix de sa liberté. Mais il m'accordera peut-être quelque fierté aussi, et cette fierté, monsieur, m'interdit d'accepter un pareil sacrifice.

GASTON.

Oh! je vous jure que vous interprétez mal ma pensée.

AMÉLIE.

Assez, de grâce! insister davantage serait me blesser... (Avec gravité.) A mon tour, monsieur Favenay, laissez-moi vous dire que les événements qui viennent de se passer, en me donnant une précoce expérience, m'ont laissé je ne sais quel découragement, que je ne saurais surmonter pour reprendre des projets désormais impossibles! C'est même là, croyez-moi, le reproche le plus grave que j'adresse à votre ami. Monsieur Maurice ne m'a pas seulement offensée, il m'a atteinte dans ma foi à la vie, au bien, au bonheur, il m'a troublée dans mes plus chères croyances.

GASTON, à part.

Pauvre enfant!

AMÉLIE.

Le temps, sans doute, aurait amené cette science amère que chacun, dit-on, doit acquérir. Mais cette œuvre des années eût été graduelle et peut-être insensible. Votre ami a pris moins de ménagements pour me corriger de mes illusions.

GASTON, à part.

Mais elle est charmante !

AMÉLIE.

Dieu sait cependant que j'entrais dans la vie en toute confiance. Dieu sait aussi que je voyais dans le mariage, non pas un roman (je ne suis pas romanesque), mais un idéal qu'il ne me semblait pas impossible d'atteindre. Cette confiance qu'ont deux amis, l'un en l'autre, et qui s'accroît par les épreuves mêmes qu'ils traversent, dans leur commune destinée; surtout cette affection profonde, inaltérable, pleine de bonne volonté réciproque et de mutuelle indulgence, tels étaient les sentiments que je demandais au mariage, tel était le rêve que je croyais réalisable. Encore une fois, je me trompais.

GASTON, avec enthousiasme.

Ah ! ne pensez pas cela. Gardez, gardez précieusement votre sainte confiance. C'est elle qui est la vérité ! C'est notre scepticisme qui est le mensonge !

AMÉLIE.

Vous voyez, cependant...

GASTON.

Je vous jure qu'il est encore des cœurs capables de comprendre, d'admirer l'âme la plus pure.

AMÉLIE.

Vous dites, monsieur ?

GASTON.

Je dis que ma sœur avait mille fois raison quand, dernièrement encore, elle glorifiait le mariage, quand elle voulait, malgré mes résistances, car je résistais, j'avais la folie de résister...

AMÉLIE.

Je ne vous comprends plus.

GASTON.

Vous ne pouvez pas me comprendre; mais lorsque vous saurez... lorsque je vous aurai dit...

AMÉLIE.

Plaît-il?

GASTON, changeant de ton.

Oh! non, rien, ne me demandez rien en ce moment. Laissez-moi proclamer seulement que la vertu a d'étranges et subites séductions. Laissez-moi plaindre surtout mon pauvre Maurice.

AMÉLIE.

Encore... votre amitié a des retours, involontaires, je veux le croire, mais qu'une plus longue présence de ma part semblerait encourager. Permettez donc que je me retire, monsieur, en emportant le souvenir de quelques instants passés dans la compagnie d'un homme loyal, d'un excellent ami. (Elle lui tend la main. Gaston la serre avec respect.)

SCÈNE XVI.

GASTON, seul.

Ah! l'adorable enfant! Décidément, le mariage a du bon quand on rencontre sur sa route... Le mariage est la base des sociétés, d'abord. C'est une institution qui vit depuis le commencement du monde, et que nos pères n'ont pas encore trouvé le moyen de remplacer, comme dit le général!... Il est plein de sens, le général.

SCÈNE XVII.

MAURICE, GASTON.

MAURICE, à part.

Il est seul!

GASTON, sans faire attention à Maurice, qui essaye vainement de parler.

Le célibataire, après tout, n'a qu'une existence incomplète, une vie qui boite. Il ne pense que d'un côté du cerveau, n'aime... que d'un côté du cœur, et du mauvais, encore!

MAURICE.

Elle me pardonne?

GASTON, suivant son idée.

Mais le mal, mon cher, c'est que notre génération semble avoir mis cette vérité en oubli... Elle ne sait ce qu'elle veut, notre génération.

MAURICE.

D'accord, mais...

GASTON, même jeu.

C'est que moi, tout le premier... Eh bien, tu vas sourire; mais, malgré mes principes anticonjugaux, bien souvent au bal, oui, au bal, je me suis surpris triste et comme mécontent de moi-même, en face de ces mères dévouées, qui viennent héroïquement subir une nuit sans sommeil, six heures d'immobilité sur une banquette mal rembourrée, et quarante degrés de chaleur, dans l'unique espoir de marier leur fille. Involontairement entraîné, j'allais saluer la pauvre mère avec plus de respect que de coutume, je m'informais de sa santé avec intérêt... et puis, l'habitude, la lâcheté reprenait le dessus, et, dans mon égoïsme poli, j'invi-

tais sa fille pour la valse prochaine, mais je ne la demandais pas en mariage.

MAURICE.

Pardon, mais il ne s'agit de rien de tout cela... Tu as vu mademoiselle Lecomte, tu lui as parlé.

GASTON.

Ah! oui... j'oubliais, Maurice! Tout est fini entre vous.

MAURICE.

Comment!

GASTON.

Je crois pourtant avoir chaleureusement plaidé ta cause. Mais mademoiselle Amélie a été inexorable.

MAURICE, s'asseyant découragé.

Ah!

GASTON.

Oui. Console-toi cependant : si je n'ai pas réussi dans ma tentative, j'ai du moins conçu un projet, une espérance... Mon ami, je veux réparer tes torts.

MAURICE.

Plaît-il?

GASTON.

J'ai trouvé mademoiselle Lecomte mille fois au-dessus de l'éloge que tu m'en avais fait, et, puisqu'elle est perdue pour toi, je suis décidé à demander sa main.

MAURICE, se levant.

Toi!

GASTON.

Ah! pas aujourd'hui, mais plus tard, bien plus tard... dans quinze jours, quand le souvenir de cette pénible journée sera effacé de son esprit.

MAURICE.

Tu ferais cela, toi?

GASTON.

Je te le promets. Ne me remercie pas, elle est adorable! et je sens que je la rendrai heureuse, plus heureuse peut-être que tu ne l'eusses fait toi-même.

MAURICE, froidement.

C'est une plaisanterie!

GASTON.

Tu es doué de solides vertus, Maurice, qui constituent la valeur essentielle d'un honnête homme; mais, en y réfléchissant plus mûrement... eh bien! tu étais peut-être dans le vrai lorsque, ce matin, tu te déclarais impropre au mariage.

MAURICE.

Comment! je me déclarais impropre?

GASTON.

Oui, le célibat, disais-tu, convient seul à certains tempéraments... et il est certain que ton caractère est indépendant, vif, fantasque même. Bref, tu as une quantité de petits défauts qui, sans importance dans la libre existence que tu mènes, auraient eu plus de gravité dans la vie à deux.

MAURICE.

Parbleu! si j'ai une quantité de petits défauts, tu te rattrapes sur la qualité, mon cher! Je ne t'en connais qu'un, mais il vaut à lui seul tous ceux dont tu me gratifies si libéralement.

GASTON, avec bonhomie,

Lequel, mon bon ami?

MAURICE.

Lequel!... mais tu es un abominable libertin, mon-

sieur l'ingénu! Mais il n'est bruit partout que du scandale de ta conduite!... mais tu portes, jusque dans tes poches, les preuves écrites de tes débordements.

GASTON.

Va! le mariage me corrigera.

MAURICE.

Encore! Cette plaisanterie s'est assez prolongée.

GASTON.

Je t'assure que je n'ai jamais été moins plaisant.

MAURICE, s'animant.

Ainsi, c'est très-sérieusement que tu penses à épouser mademoiselle Lecomte?

GASTON.

Très-sérieusement.

MAURICE.

Et c'est à moi que tu viens faire tes confidences! Mais tu n'as donc pas deviné que je l'aime, malheureux?

GASTON.

Toi?

MAURICE.

Mais tu n'as donc pas vu?...

GASTON.

Comment aurais-je pu voir, dans ton cœur indifférent ce matin, cet amour, dont tu n'as seulement pas prononcé le nom? J'en appelle à ta bonne foi : m'as-tu dit un mot de cette passion subite? Tu m'as parlé bien haut de regrets, de réparation...

MAURICE.

D'accord; mais à présent que tu connais mon secret, tu vas renoncer à tes desseins, j'imagine.

GASTON.

Permets...

MAURICE.

Quoi! tu prétendrais m'enlever ma fiancée? J'aurais invité à mon mariage mon meilleur ami, un ami de quinze ans, pour qu'il vînt me supplanter dans le cœur de la femme que j'aime!

GASTON.

Maurice, voilà une mauvaise parole, et que tu regretteras, bien certainement.

MAURICE, sans l'entendre.

Ah! je m'explique maintenant l'insuccès de tes bons offices. Il n'est pire avocat que celui qui veut perdre sa cause.

GASTON.

Mais tais-toi donc!

MAURICE, très-exalté.

Oui, c'est grâce à toi, qui m'as détruit dans l'esprit de cette jeune fille, que je la perds à jamais. Seulement, je prétends que la ruine de mon bonheur ne serve pas de piédestal au tien, et je te défends de l'épouser.

GASTON.

Ah! c'en est trop! Et moi, je te déclare que, dès demain, elle recevra ma demande.

MAURICE, menaçant.

Malheureux! (Amélie entre par le fond, sans être vue.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, AMÉLIE inaperçue.

AMÉLIE, à part.

Quel est ce bruit?

GASTON, froidement.

Pas un mot de plus.

MAURICE.

Une provocation! Parbleu, j'aime mieux cela!

GASTON.

Tiens, tu es fou!... Il est clair que si tu aimes mademoiselle Lecomte, je ne serai jamais ton rival.

MAURICE, tombant comme anéanti dans un fauteuil.

Pardonne-moi, Gaston, j'avais le délire; j'ai rêvé trahison, vengeance, je ne sais plus... Eh bien, oui, je l'aime! Je l'aime éperdûment!

AMÉLIE, vivement.

O mon Dieu!

GASTON.

Qui est là? (Apercevant Amélie.) Maurice, regarde.

MAURICE, se levant.

Vous, mademoiselle, vous! de grâce, daignez m'entendre.

AMÉLIE, très-troublée.

Il me semble, monsieur, que nous n'avons plus rien à nous dire.

MAURICE.

Ah! rassurez-vous, je ne vous adresserai ni prières ni supplications inutiles; nos destinées sont à jamais séparées, je le sais, et l'heure qui s'écoule est la dernière, sans doute, où je vous verrai. Laissez-moi donc vous

demander ardemment pardon de l'insulte que je vous ai faite; laissez-moi vous dire... (En ce moment la porte du fond s'ouvre.)

AMÉLIE.

On vient de ce côté, monsieur.

SCÈNE XIX.

MAURICE, GASTON, MADAME DEBRAY, DE MARCY, AMÉLIE, LE NOTAIRE, DOMINIQUE, INVITÉS.

MADAME DEBRAY, aux invités.

Veuillez entrer, messieurs. (Le notaire s'assied près de la table.)

GASTON.

Ah çà! que va-t-il se passer? Je ne comprends plus, moi!

MAURICE, bas à Gaston, avec désespoir.

Tout est fini, Gaston!

DE MARCY, au notaire.

Monsieur, toutes les clauses du contrat sont depuis longtemps arrêtées; nous n'avons plus, je pense, qu'à le signer.

LE NOTAIRE.

Oui, général. (Il présente une plume à M. de Marcy, qui la donne à Maurice.)

DE MARCY.

Signez, Maurice... (Maurice signe et rend la plume à son père, qui la présente à Amélie.) A vous, mademoiselle... (Amélie s'approche lentement de la table sur laquelle est déposé le contrat, et le signe.)

MAURICE.

Ah! mon Dieu! (Il se jette dans les bras de M. de Marcy.) Mon père! (Gaston vient lui serrer la main.) Gaston!

MADAME DEBRAY, bas à Amélie.

Qu'as-tu fait, malheureuse enfant?

AMÉLIE, timidement.

J'ai signé, ma tante.

MADAME DEBRAY.

Mais ce n'est pas là ce dont nous étions convenus!...

AMÉLIE.

Ma bonne tante, je vous assure que M. Maurice vaut mieux que nous ne pensions!... Et puis...

MADAME DEBRAY.

Et puis quoi?...

AMÉLIE.

Il m'aime!

MAURICE, qui s'est approché d'Amélie et lui a pris la main.

Vous êtes un ange!

GASTON, avec une émotion comique.

Très-gentil! très-gentil! (Bas, à de Marcy.) Ne m'avez-vous pas offert de me trouver une femme, général?

DE MARCY.

Ah bah!...

GASTON.

Le mariage est la plus belle des institutions.

FIN DE LA PEUR DU MARIAGE.

EN WAGON

EPISODE DE VOYAGE

REPRÉSENTÉ DANS UN BÉNÉFICE, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 31 OCTOBRE 1864.

PERSONNAGES

UN VOYAGEUR. . . . . M. Saint-Germain.

UNE DAME. . . . . Mme Ugalde.

UN EMPLOYÉ . . . . . M. Bastien.

L'action se passe de nos jours.

ACCESSOIRES.

Sacs et couverture de voyage, livre-guide, couteau à papier en métal, forme poignard, photographies, porte-cigares, porte-allumettes, billet de chemin de fer.

EN WAGON

Le compartiment d'un wagon de première classe. Ce compartiment est représenté par quatre fauteuils, placés deux à deux, en face les uns des autres et de manière à être vus de côté par le public. — Sur le deuxième fauteuil de droite, un journal.

Le voyageur entre avec un sac de voyage, une couverture, un livre-Guide dans lequel est un couteau à papier.

L'acteur chargé du rôle du voyageur est prié d'expliquer cette mise en scène dans un prologue dont le thème peut être celui-ci :

Messieurs,

La scène que nous allons avoir l'honneur de représenter devant vous se passe dans un wagon de première classe, venant de Marseille à Paris. Nous avions d'abord songé, pour donner toute la vraisemblance désirable à la situation, à nous procurer une véritable voiture de chemin de fer... avec sa locomotive. Nous nous étions donc adressés à la compagnie de la Méditerranée, qui, nous aimons à le reconnaître, avait mis une gracieuse obligeance à accueillir notre demande. Seulement elle nous a fait remarquer qu'une de ses voitures, même du plus petit modèle, serait difficilement transportable dans un salon, même du plus grand modèle;

qu'en outre, la locomotive, chauffée, toujours pour la vraisemblance, donnerait, dans cet espace étroit, une chaleur insupportable, et, qui sait? pourrait faire explosion et occasionner les plus grands malheurs. Ces observations nous ont donné à réfléchir, et, après mûre délibération, nous avons cru devoir renoncer à nos projets, et recourir à un décor plus praticable.

Nous prions donc votre imagination de venir en aide à la couleur locale en voulant bien voir, dans ces quatre fauteuils un compartiment de première classe; nous vous prions, en outre, de vous figurer que je viens d'y passer la nuit et que j'y dors encore du plus profond sommeil.

Et maintenant, messieurs, permettez-moi d'entrer dans mon rôle, de m'asseoir dans le coin que j'ai choisi, et de reprendre mon sommeil interrompu.

(Le voyageur place son sac de voyage, son Guide et son couteau à papier sur le premier fauteuil de gauche, s'assied dans le premier fauteuil de droite, met sa casquette, s'enveloppe de sa couverture, puis il s'endort et fait bientôt entendre un ronflement paisible. — Bruit de cloche, coup de sifflet, la voix de l'employé.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VOYAGEUR, endormi.

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

Melun, cinq minutes d'arrêt!

LE VOYAGEUR, réveillé en sursaut.

Hein? qui parle d'arrêt? Bon! je me croyais encore devant le tribunal. (Tirant sa montre.) Quelle heure est-il?

Sept heures du matin... Eh bien! mais j'ai dormi une partie de ma nuit, moi! Je ne me suis même pas aperçu du départ de mon voisin... qui a oublié son journal... (Il prend le journal sur le fauteuil qui est à sa droite.) Un voisin peu gênant, du reste; il n'a desserré les dents que pour manger des gâteaux. (En retournant le journal, il en fait tomber des miettes de gâteau.) C'est cela, son journal contenait ses provisions de bouche; ce journal était un garde-manger.

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

Melun, cinq minutes d'arrêt!

LE VOYAGEUR, remettant le journal où il l'avait pris.

Alors je m'en vais me dégourdir les jambes. (Il se lève, met sur son fauteuil sa couverture, son sac de voyage, et sort du wagon. Appelant.) Hé! monsieur l'employé... voudriez-vous m'indiquer où est le buffet?

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

Par ici, monsieur... (Le voyageur sort, tandis qu'une dame entre et vient s'arrêter devant le wagon qui était occupé par le monsieur... Elle y entre avec deux ou trois sacs de nuit et cartons.)

SCÈNE II.

LA DAME, seule.

Toute réflexion faite, j'aime mieux entrer dans ce wagon que dans le compartiment réservé aux dames, où nous allons être au grand complet et où je ne pourrai loger tous mes petits colis. (Elle place ses colis sur le second fauteuil de droite.) Les femmes ne sont généralement pas complaisantes entre elles, tandis qu'ici... Quel coin prendrai-je? (Elle indique celui du voyageur.) Celui-là; on ne

va pas à reculons... tandis qu'ici, pour peu que l'on ait affaire à un voyageur bien élevé... (Tout en parlant, elle enlève les effets du voyageur, et les pose en face, sur le premier fauteuil de gauche.) une foule de petites difficultés s'aplanissent. (Elle s'assied dans le premier fauteuil de droite.) Là... voilà qui est fait... (Le voyageur reparaît.) Quelqu'un... dormons. (Elle baisse son voile et feint de dormir.)

SCÈNE III.

LA DAME, LE VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR.

La circulation est rétablie. (Il entre dans le wagon.) Tiens, ma place est prise... et mes effets déménagés! Pardon, madame.., mad... Elle dort... ce sommeil est bien prompt pour une voyageuse qui vient de monter il y a cinq minutes... Enfin, c'est une femme, et il y aurait peu de galanterie de ma part à la déposséder... Prenons un autre coin. (Il s'assied dans le second fauteuil de gauche.)

LA DAME, à part, découvrant son visage.

Je disais bien que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. (Elle se voile de nouveau.)

LE VOYAGEUR, changeant de posture.

J'étais mieux à ma place. J'avais trouvé une position que je ne retrouve plus... il y avait un creux là-bas; ici, c'est une bosse... Ah! il faut reconnaître que parfois les femmes ne se gênent guère. Elles savent leur puissance et en abusent, les charmantes égoïstes... Si ma voisine était jeune et jolie encore! mais on ne s'emmitoufle pas ainsi quand on est jeune... (Il bâille.) et jolie... (Il s'endort.)

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

En voiture, messieurs les voyageurs!

LA DAME, à part, découvrant son visage.

Il paraît que je vais rester seule avec ce monsieur? (Coup de sifflet. Elle examine son compagnon qui dort, la tête renversée.) Il semble, d'ailleurs, devoir être inoffensif... (Le voyageur ronfle.) et sa conversation n'a rien de compromettant. (Ronflement plus violent.) Ce monsieur imite le tonnerre à faire croire à l'orage... Dormons comme lui... (Nouveau ronflement du voyageur.) quitte à lui donner la réplique. (Elle ferme les yeux. — Moment de silence.)

LE VOYAGEUR, se réveillant et changeant encore de posture. — A part, avec mauvaise humeur.

Décidément on est très-mal dans ce coin, et j'ai eu grand tort de ne pas ré... (Il regarde sa compagne.) cla... mer... Tiens! mais si, elle est jeune! mais si, elle est jolie! (Il ôte sa casquette et arrange ses cheveux.) Et moi qui m'endors devant elle comme un être vulgaire... (Souriant.) Heureusement, je ne ronfle jamais... (Il remet sa casquette.) Elle dort obstinément... si elle dort... (Avec doute.) Lorsque l'on dort sérieusement... avec conviction... on ne conserve pas un visage aussi gracieux; on devient laid, au contraire... Je suis sûr que tout à l'heure j'étais affreux, moi. (Il tousse, la dame fait un mouvement; à part.) Elle est éveillée. (Très-haut,) Dieu! la belle campagne! ces prés sont d'un vert! (La dame garde le silence; à part.) Rien!... (Plus haut.) Ces verts sont d'un pré!... non!... (A part.) Imbécile!

LA DAME.

Plaît-il, monsieur?

LE VOYAGEUR.

Je me disais que l'automne s'annonce magnifique-

ment... magnifiquement... (Silence.) Le vin sera très-abondant cette année.

LA DAME.

Ah! pardon, monsieur, je croyais que vous m'adressiez la parole. (A part.) C'est un propriétaire rural. (Elle referme les yeux.)

LE VOYAGEUR, à part.

Hein!... mais certainement je lui adressais la... Mon exclamation n'était qu'un artifice de langage, un pont que je jetais entre nos silences respectifs. (Avec humeur.) Puisqu'elle redort, je m'en vais fumer... (Il tire de sa poche son porte-cigares et sa boîte d'allumettes.) Je ne puis cependant pas allumer mon cigare sans lui en demander la permission. (Il tousse de nouveau, la dame rouvre les yeux.) Est-ce que la fumée de tabac vous incommode, madame?

LA DAME.

Beaucoup, monsieur. (Elle referme les yeux et retourne la tête du côté opposé au voyageur.)

LE VOYAGEUR.

Ah! (A part.) Beaucoup! et elle ferme le guichet de la conversation, comme ces employés de banque qui referment leur petit carreau quand le public les ennuie... moi, je suis le public... et je l'ennuie... (Il resserre son porte-cigares et son porte-allumettes.) Elle n'est pas aimable, cette dame... pas aimable du tout... du tout... (Il tourne le dos à la dame et essaye de se rendormir.)

LA DAME, à part.

Il faut reconnaître qu'il a resserré tous ses petits ustensiles avec une grâce parfaite. (Elle aperçoit le journal placé sur le second fauteuil de droite.) Quelqu'un aura oublié son journal. (Elle le prend et le lit.) « L'attitude des puissances du Nord... » (Parlé.) Oh! non! passons. Ah! (Lisant.)

« Faits divers : — On écrit de Toulon : Hier, le canon d'alarme signalait l'évasion du célèbre Gorju, un malfaiteur de la pire espèce... » (Parlé.) Ah ! (Lisant.) « On croit qu'il s'est dirigé sur Paris... » (Parlé.) Sur Paris!... (Souriant.) Oh ! mon Dieu !... s'il était dans le train. (Lisant.) « Ce dangereux forçat est reconnaissable au signalement suivant : Taille moyenne, charpente vigoureuse, léger embonpoint... » (Elle regarde le voyageur endormi. — Reprenant sa lecture.) « Léger embonpoint... commencement de calvitie et balafre au côté droit du front. » (En ce moment le voyageur affermit sa casquette sur sa tête. Surprise de la dame.) Tiens! comme il a remis sa casquette avec précipitation!... Allons!... je suis folle ! (Elle lit à voix basse.)

LE VOYAGEUR, à part.

Je ne peux même pas m'assoupir... Il ne me reste qu'à lire mon Guide. Lisons mon Guide. (Il prend son Guide et lit.) « Brunoy, village habité autrefois par Talma; le tragédien aimait ce séjour; dans les moments de répit que lui laissait Melpomène, » (Parlé.) Jolie rédaction! (Lisant.) « il se plaisait à tenir la bêche du jardinier amateur de la même main qui portait avec tant de style le sceptre d'Agamemnon, l'épée de Manlius ou le poignard d'Oreste... » (En ce moment le voyageur et la dame font un soubresaut.) Oh ! Quel choc !

LA DAME, vivement.

Qu'y a-t-il?

LE VOYAGEUR.

Ce n'est rien, madame ; une simple secousse.

LA DAME.

Pouvez-vous me dire où nous sommes, monsieur?

LE VOYAGEUR.

Nous devons être près de Brunoy. (La dame salue et

reprend le journal. — Le voyageur, avec volubilité.) Brunoy, madame, village habité autrefois par Talma. Le grand tragédien aimait ce séjour; dans les moments de répit que lui laissait Melpomène (Il jette un coup d'œil sur son Guide.), il se plaisait à tenir la bêche du jardinier amateur de la même main qui portait avec tant de style le sceptre d'Agamemnon, l'épée de Manlius ou le poignard d'Oreste. (Essoufflé, à part.) Ouf!

LA DAME, souriant, à part.

Décidément il avait besoin de parler. (Haut.) Je vous remercie de ces détails instructifs.

LE VOYAGEUR.

Il n'y a pas de quoi, madame, c'est mon Guide.

LA DAME, à part.

C'est un jeune professeur. (Souriant.) J'aime mieux cela.

LE VOYAGEUR.

Madame, le soleil, quoique matinal, commence à me gêner considérablement, et si cela ne vous contrarie pas que je prenne cette place... (Il indique le premier fauteuil qui est en face de la dame.)

LA DAME.

J'aurais d'autant moins le droit de le trouver mauvais, monsieur, que je crois que j'ai pris la vôtre, la meilleure, à ce qu'il paraît.

LE VOYAGEUR.

Vous avez simplement prévu que je vous l'aurais offerte.

LA DAME, saluant.

Monsieur!

LE VOYAGEUR, de même.

Madame! (Il ôte ses effets du fauteuil où la dame les avait placés et s'assied en face d'elle.)

LA DAME, à part.

Il est très-bien, et mes soupçons n'avaient pas le sens commun.

LE VOYAGEUR, à part.

Elle est encore mieux de face que de profil. (Haut.) Que n'allons-nous ainsi jusqu'à Saint-Pétersbourg!...

LA DAME.

Vous dites, monsieur?...

LE VOYAGEUR.

Je dis, madame, que l'on voyage trop vite aujourd'hui. (Surprise de la dame.) Où est le temps où l'épouse elle-même d'un de nos premiers rois traversait la France en chariot et à petites journées?

LA DAME, riant.

De qui donc parlez-vous?

LE VOYAGEUR.

De Galeswinthe.

LA DAME.

Plaît-il?

LE VOYAGEUR.

Galeswinthe, femme de Chilpéric, dont je relisais, il y a quelques heures, la touchante histoire... Quel voyage pittoresque elle a dû faire, madame, en venant d'Espagne pour se faire sacrer reine à Rouen!

LA DAME.

Il est hors de doute que depuis le voyage de Galeswinthe la locomotion a fait quelques progrès.

LE VOYAGEUR.

Mais, sans remonter si haut, je regrette le temps où de pesantes voitures qu'on appelait diligences...

LA DAME.

Par antiphrase.

LE VOYAGEUR.

Par antiphrase, — mettaient huit jours et huit nuits pour aller de Marseille à Paris, par exemple.

LA DAME.

C'était affreux!

LE VOYAGEUR.

C'était charmant, madame! On avait au moins le loisir de faire connaissance avec ses compagnons de route, (Galamment.) de jeter les bases de relations... amicales. Vous parlerai-je, d'ailleurs, de la poésie toute particulière de la diligence, de l'imprévu, des aventures qui venaient accidenter le voyage?...

LA DAME, riant.

Allez-vous donc regretter les attaques de voleurs?

LE VOYAGEUR.

Eh! madame! les attaques de voleurs, accidents déplorables évidemment au point de vue légal, pouvaient avoir leur bon côté.

LA DAME.

Par exemple!

LE VOYAGEUR.

Elles pouvaient être l'occasion d'actes de courage et de sublimes dévouements; tandis qu'aujourd'hui, la vie est si préservée, si garantie, si plate enfin, qu'à moins d'être militaire ou marin... ou pompier, — j'oubliais les pompiers, — le plus petit acte héroïque est absolument interdit, même à un homme de cœur.

LA DAME.

Ah! il est certain qu'à ce point de vue chevaleresque, votre paradoxe peut être soutenu... Je me souviens

même de certain événement qui nous est arrivé en voyage, il y a cinq ou six ans, à moi et à mon mari.

LE VOYAGEUR.

Votre mari! (Comme désappointé.) Vous êtes mariée, madame?

LA DAME.

Hélas! monsieur...

LE VOYAGEUR, à part, vivement.

Ah!... (Haut.) Eh! mon Dieu! vous n'êtes pas la seule, allez, madame, pour laquelle le mariage soit une épreuve difficile.

LA DAME.

Mais, monsieur...

LE VOYAGEUR, l'interrompant.

Les demandes en séparation de corps ont augmenté, cette année, dans une proportion effrayante.

LA DAME.

Mais, monsieur, vous vous trompez complétement... Je disais : Hélas! je suis veuve.

LE VOYAGEUR.

Hein!... Ah! oh! pardon, madame! Je croyais... oh! pardon! (A part.) Ah! c'est une veuve. (Haut.) Vous disiez donc, madame, qu'il vous était arrivé un accident en voyage?

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

Brunoy! — Messieurs les voyageurs, préparez vos billets.

LE VOYAGEUR.

Ah! c'est juste! voilà au moins une demi-heure qu'ils ne nous avaient pas dérangés. Ces administrations de

chemins de fer sont bien insupportables avec leur manie de contrôle. (Il cherche son billet dans toutes ses poches.)

LA DAME, riant.

La diligence n'avait pas l'inquisition des billets.

LE VOYAGEUR.

Encore un de ses avantages. C'est que je ne trouve pas le mien... je ne le trouve pas...

LA DAME.

Il est peut-être tombé. (Elle cherche.)

LE VOYAGEUR.

Ne vous dérangez pas, madame. Allons! je l'aurai perdu... je me connais. Je vais m'en expliquer avec le chef de gare. (Il se lève.) Pardon, madame. (Il sort du wagon et disparaît. Il a laissé à sa place sa couverture, son Guide et son couteau à papier.)

SCÈNE IV.

LA DAME, seule.

Ce pauvre monsieur! C'est pour le coup qu'il va maudire les chemins de fer... s'il faut qu'il paye deux fois son voyage, d'autant plus que le train vient de Marseille... (Elle regarde au dehors et du côté où est sorti le voyageur.) Je ne le vois pas revenir.

SCÈNE V.

LA DAME, L'EMPLOYÉ.

L'EMPLOYÉ, entrant dans le wagon.

Votre billet, je vous prie, madame.

LA DAME.

Le voici. (L'employé contrôle le billet et le rend. — Il aperçoit les effets du voyageur absent.)

L'EMPLOYÉ.

Mais il manque un voyageur?

LA DAME.

Oui, monsieur.

L'EMPLOYÉ, avec humeur.

Faites donc votre contrôle avec des voyageurs qui s'empressent de descendre à toutes les stations!

LA DAME.

Ce monsieur croit avoir perdu son billet.

L'EMPLOYÉ.

Il dit avoir perdu son billet? Est-ce qu'il voyage avec vous, madame?

LA DAME.

Il voyage dans le même compartiment que moi, mais je ne le connais pas.

L'EMPLOYÉ.

Ah! vous ne le connaissez pas? (Il examine le sac de nuit du voyageur.)

LA DAME.

Que regardez-vous donc?

L'EMPLOYÉ.

Parbleu, madame, j'examine le nom qui est écrit sur son sac de nuit... Vous comprenez bien qu'une administration de chemin de fer a une mission de surveillance à remplir... Le fameux Jud n'est pas encore trouvé.

LA DAME, vivement.

Ainsi, vous croyez...

L'EMPLOYÉ.

Mon Dieu! je ne crois rien, mais je dis qu'hier encore on a arrêté un malfaiteur sur la ligne. (La dame prend tous ses colis et se lève.) Que faites-vous, madame?

LA DAME.

Monsieur, je désire descendre de ce wagon et monter dans le compartiment des dames.

L'EMPLOYÉ.

C'est impossible : il est complet.

LA DAME.

Alors, je monterai dans un autre.

L'EMPLOYÉ.

Libre à vous, madame. (Il se retire.)

LA DAME, à part.

Grand Dieu! Mais si c'est dans celui-là que se trouve le célèbre Gorju? (S'apercevant du départ de l'employé.) Eh bien!... il me laisse seule. (Appelant.) Monsieur l'employé... monsieur...

L'EMPLOYÉ.

Mon service me réclame, madame. (Il disparaît.)

SCÈNE VI.

LA DAME, seule.

Mais, monsieur... (A part.) Allons, je suis folle; encore une fois, quelle apparence y a-t-il que ce monsieur, qui est très-bien... qui connaît la femme de Chilpéric... soit précisément le malfaiteur que l'on cherche? (Ses regards tombent sur le couteau à papier du voyageur.) Tiens! quelle étrange forme a l'instrument dont il se sert pour couper ses livres! (Elle regarde plus attentivement le couteau et finit par le prendre.) C'est un poignard, un stylet, une arme dangereuse; mais ce n'est pas un couteau à papier... on ne s'est jamais servi d'un pareil instrument pour couper des livres!... Bien certainement cet... Allons, voilà en-

core mon imagination en campagne... Ce coupe-papier est original, voilà tout. (Elle rejette le couteau à papier.)

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

En voiture, messieurs les voyageurs.

LE VOYAGEUR, reparaissant, et à lui-même.

J'ai retrouvé mon billet. (Il rentre dans le wagon.)

SCÈNE VII.

LE VOYAGEUR, LA DAME.

LE VOYAGEUR, riant, à la dame.

Imaginez-vous, madame, qu'il était caché dans la doublure.

LA DAME.

Ah! quel bonheur! (A part.) Il avait son billet.

LE VOYAGEUR, surpris, à part.

Tiens! (Haut.) Je vous remercie, madame.

LA DAME, à part.

Si je pouvais lui faire ôter sa casquette, je serais complétement rassurée.

LE VOYAGEUR.

C'est très-bien de s'intéresser ainsi aux infortunes du prochain.

LA DAME.

N'est-ce pas naturel? (A part.) Ah!

LE VOYAGEUR.

Naturel... de votre part...

LA DAME, l'interrompant.

Pardon, monsieur, n'est-ce pas vous que l'on salue là-bas? (Elle indique le côté du public.)

LE VOYAGEUR.

Où cela? (Il se lève et porte la main à sa casquette, sans se découvrir.)

LA DAME, à part.

Il va l'ôter! (Haut.) Là-bas.

LE VOYAGEUR.

Eh! mais... Ah! non! non, ce n'est pas moi. (Il se rassoit.)

LA DAME, à part.

Manqué!

LE VOYAGEUR.

Je disais : naturel, de votre part, attendu que vous avez une belle âme, madame.

LA DAME.

Monsieur!

LE VOYAGEUR.

J'en suis sûr. Et, lorsque votre gracieuse exclamation ne me l'aurait pas appris, je l'aurais deviné à votre physionomie, livre vivant où se lisent toutes vos aimables qualités.

LA DAME.

Mais, monsieur!...

LE VOYAGEUR.

A cette main dégantée, non moins caractéristique.

LA DAME, étonnée.

Comment cela?

LE VOYAGEUR.

Mon Dieu, madame, je crois un peu à la science de Desbarolles, et, à la seule inspection de ces doigts effilés et délicats... (La dame relève vivement sa main, mais de telle sorte que le voyageur peut en examiner l'intérieur.) de cette ligne de

cœur si nette et si prolongée, je jurerais que vous avez une nature aimante.

LA DAME, à part.

Ah! mon Dieu! Est-ce qu'il voudrait me faire la cour, à présent?

LE VOYAGEUR.

Votre ligne de chance n'est pas moins belle... Permettez cependant... (Il lui prend la main.) Ah! mais non! Je vois là...

LA DAME, à part.

Comme il regarde ma bague!

LE VOYAGEUR.

Je vois là une brusque intersection, un point menaçant!

LA DAME, inquiète.

Ah!

LE VOYAGEUR.

Eh mais! ne m'avez-vous pas dit que vous aviez autrefois couru un danger?

LA DAME.

Oui, monsieur, nous avons été attaqués par des voleurs en traversant les Pyrénées.

LE VOYAGEUR, examinant toujours la main de la dame.

C'est bien cela, voilà les voleurs; mais le péril est passé, et voici votre ligne qui reprend son cours, plus belle qu'auparavant.

LA DAME, à demi rassurée.

Vous ne voyez pas de nouvelle intersection?

LE VOYAGEUR.

Pas la moindre, madame.

LA DAME.

Ainsi, monsieur, vous croyez réellement à la chiromancie, la phrénologie, que sais-je, moi?...

LE VOYAGEUR.

Certainement. — Avez-vous jamais examiné la tête d'un criminel?

LA DAME, effrayée de nouveau.

Oh! mon Dieu!

LE VOYAGEUR.

Mais, d'abord, avez-vous jamais eu l'occasion de vous trouver en face d'un criminel?

LA DAME, balbutiant.

Jamais, monsieur... Mais croyez-moi, je plains ces pauvres égarés plus encore que je ne les condamne.

LE VOYAGEUR.

Je reconnais là votre ligne de cœur.

LA DAME.

Le manque d'éducation, les mauvais exemples ne les ont-ils pas, le plus souvent, poussés à commettre les... infractions qui les ont conduits au...

LE VOYAGEUR.

Au bagne, dites le mot... Tenez, madame, j'ai là une collection de photographies de nos plus célèbres criminels.

LA DAME.

Ah! vous avez...

LE VOYAGEUR.

Des types bien curieux à étudier!

LA DAME, à part.

Comment a-t-il un pareil dépôt entre les mains?

LE VOYAGEUR.

Et d'abord, voici... (Il va pour montrer un portrait à la dame.) Ah! non! je me trompe. C'est mon portrait, celui-ci.

LA DAME.

Le vôtre!

LE VOYAGEUR.

Oui, madame! (Souriant.) Mais il ne fait pas partie de la collection. (Il en prend un autre.) Voilà celui que je voulais vous montrer.

LA DAME.

Quel est ce monsieur?

LE VOYAGEUR.

C'est Lacenaire, si fameux par ses meurtres, vous savez?

LA DAME.

Oui, je sais.

LE VOYAGEUR.

Veuillez remarquer la protubérance de cette partie du crâne, signe de l'instinct de la destructivité. — Or Lacenaire avait la passion de l'assassinat, tout simplement.

LA DAME, à part.

Comme ses yeux brillent pendant qu'il parle!

LE VOYAGEUR, montrant un autre portrait.

Voici la photographie de Papavoine.

LA DAME, bégayant.

Papa...

LE VOYAGEUR.

... Voine; Papavoine, même conformation de tête, mêmes instincts de férocité. Voici Dumolard; c'est même une des bonnes. .

LA DAME.

Pardon, monsieur, vous ne m'avez pas dit par quel hasard singulier vous possédez ces portraits.

LE VOYAGEUR.

Oh! c'est bien simple. (Souriant.) D'abord, il faut vous dire que, par état, je fréquente les malfaiteurs.

LA DAME.

Comment! vous fréquentez...

LE VOYAGEUR.

Oui, madame, puisque je suis... Mais qu'avez-vous donc?... vous grelottez en parlant, est-ce que vous avez froid?

LA DAME, bégayant.

Du tout, monsieur... j'ai... très-chaud.

LE VOYAGEUR.

Eh bien, on ne s'en douterait pas. Prenez donc ma couverture de voyage.

LA DAME.

Je vous remercie, monsieur.

LE VOYAGEUR, l'enveloppant malgré elle.

Je vous en prie. Les matinées sont encore très-fraîches.

LA DAME.

Mais vous-même, monsieur, vous allez vous refroidir.

LE VOYAGEUR.

Ne vous occupez pas de moi.

LA DAME.

D'autant plus que vous avez peut-être passé la nuit en chemin de fer?

LE VOYAGEUR.

Ah! je l'avoue, madame; car j'arrive de Toulon.

LA DAME.

De Toulon! (A part.) Plus de doute!

LE VOYAGEUR.

Une bien vilaine résidence où, depuis cinq ans, je suis retenu.

LA DAME, à part.

Il a dit détenu.

LE VOYAGEUR, continuant.

Enchaîné...

LA DAME, terrifiée.

Ah!

LE VOYAGEUR.

Par ma maudite profession.

LA DAME, à part.

Il appelle cela une profession, grand Dieu!

LE VOYAGEUR.

Heureusement le ministre de la justice ne pouvait m'y laisser à perpétuité.

LA DAME, se levant, au comble de l'effroi.

Arrêtez!

LE VOYAGEUR, interloqué.

Plaît-il?

LA DAME.

Je sais qui vous êtes! Prenez tout ce qui m'appartient, monsieur Gorju, mais ne m'assassinez pas.

LE VOYAGEUR, se levant.

Vous assassiner! Gorju!... Que voulez-vous dire?

LA DAME.

Grâce! monsieur, grâce! (Elle fléchit presque les genoux devant le voyageur qui l'arrête.)

LE VOYAGEUR.

Mais vous êtes dans une effroyable erreur; je ne suis

pas du tout... (Solennellement.) Je suis substitut du procureur impérial, madame!

LA DAME.

Vous!

LE VOYAGEUR.

Et c'est moi qui ai fait condamner ce Gorju avec lequel vous me faites l'honneur de me confondre. (Il ôte sa casquette.)

LA DAME, retombant assise.

La balafre n'y est pas!

LE VOYAGEUR, se rasseyant.

Mais veuillez me dire qui a pu vous mettre en tête ces imaginations de voleurs, de forçats.

LA DAME.

Comment! monsieur... mais voilà un quart d'heure que vous ne me parlez que de ces gens-là!

LE VOYAGEUR.

C'est vous, madame, qui, la première, avez mis la conversation sur ces messieurs.

LA DAME.

Ne m'avez-vous pas dit que vous fréquentiez les malfaiteurs?

LE VOYAGEUR.

Naturellement, comme procureur impérial...

LA DAME.

Que vous arriviez de Toulon?

LE VOYAGEUR.

La résidence que je quitte.

LA DAME.

Et ces photographies?

LE VOYAGEUR.

Des pièces de comparaison, madame.

LA DAME.

Ah! je comprends maintenant... (D'une voix tremblante encore.) Je ris de ma folie, et je vois bien que je ne dois accuser que ce vilain journal, cause première de mes absurdes terreurs. (Elle reprend le journal.)

LE VOYAGEUR.

Quel journal?

LA DAME, lui donnant le journal.

Lisez... monsieur, là...

LE VOYAGEUR.

« On écrit de Toulon : Hier le canon d'alarme... » (Parlé.) Mais c'est de l'histoire ancienne, puisque Gorju a été repris et exécuté il y a plus de six mois. (Il regarde la première page du journal.) Mais ce journal est de l'année dernière, madame. (Au public.) C'est le garde-manger de mon voisin.

LA DAME.

Que dites-vous?

LE VOYAGEUR.

Octobre 1868... voyez...

LA DAME.

1868 .. c'est écrit... Comme vous allez m'en vouloir, monsieur!

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

Paris! Paris! (Ils se lèvent tous deux et prennent leurs effets.)

LE VOYAGEUR, galamment.

Madame, je viens passer quelque temps à Paris; me permettrez-vous d'aller vous présenter mes respects...

ne serait-ce que pour établir à vos yeux ma parfaite identité et vous rassurer complétement?

LA DAME.

Certainement, monsieur... certainem... (Avec élan et d'une voix encore très-émue.) Oh! mais que c'est donc bien à vous d'être procureur impérial!

LA VOIX DE L'EMPLOYÉ.

Paris! Paris!

FIN DE EN WAGON.

UNE

DETTE DE JEUNESSE

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE

LE 10 OCTOBRE 1861

EN COLLABORATION AVEC M. LESBAZEILLES

PERSONNAGES

M. DE NANGIS, colonel (50 ans). . . .	MM. LANDROL.
ANDRÉ NORBERT (30 ans).	DESRIEUX.
LUCIEN NORBERT (26 ans).	DIEUDONNÉ.
MADAME NORBERT.	Mmes CHÉRI-LESUEUR.
GABRIELLE, femme d'André Norbert (20 ans).	DELAPORTE.
MARGUERITE, femme de charge. . . .	GEORGINA.
PIERRE, jardinier.	MM. VICTORIN.
UN DOMESTIQUE.	ULRIC.

La scène se passe en province, de nos jours, chez André Norbert.

UNE

DETTE DE JEUNESSE

Salon de campagne donnant sur un parc : portes et cheminée à glace sans tain au fond ; portes latérales ; une table à droite ; une causeuse à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, PIERRE, apportant des fleurs à Marguerite.

MARGUERITE.

Par ici, Pierre!

PIERRE[1].

Regardez-moi ces fleurs-là! Y a-t-il dans les environs un jardinier qui pourrait vous en montrer de pareilles?

MARGUERITE.

Les autres en disent autant... Donne... (Elle dépose les fleurs dans les vases de la cheminée.)

PIERRE.

Dites donc, madame Marguerite, c'est donc aujourd'hui la fête à quelqu'un dans la maison?

MARGUERITE.

C'est la fête de M. André! Va, si on le savait dans le village, il y en a plus d'un qui viendrait la lui souhaiter.

1. Pierre, Marguerite.

PIERRE.

Dites donc, madame Marguerite, est-ce vrai que M. André a remis une année de loyer à Jean Bouchet, son fermier des Essarts, parce que la femme de Jean est malade?

MARGUERITE.

Cela t'étonne, toi?

PIERRE.

Dame!... Et qu'il a promis au père Anselme de lui acheter un remplaçant pour son garçon, qui a tiré un mauvais numéro?

MARGUERITE.

Sans doute.

PIERRE.

Ah! pourquoi faut-il que j'en aie amené un bon, moi?

MARGUERITE.

Comment?

PIERRE.

Il m'aurait racheté aussi!...

MARGUERITE.

Imbécile!

PIERRE.

Dites donc, madame Marguerite?

MARGUERITE.

Ah! c'est assez bavarder, monsieur Pierre.

PIERRE.

Ou bien, j'aurais été militaire comme le frère de M. André.

MARGUERITE.

Silence! voici madame Norbert avec M. et madame André! (Elle sort par la droite, tandis qu'André, madame Norbert et Gabrielle entrent par le fond à gauche.)

SCÈNE II.

MADAME NORBERT, ANDRÉ, GABRIELLE.

(André tient une lettre à la main.)

MADAME NORBERT.

Je te dis que c'est l'écriture de Lucien, de mon fils; ouvre vite!

ANDRÉ.

Mon frère s'est souvenu comme vous du jour de ma fête ! (Il ouvre la lettre et donne à Gabrielle l'enveloppe qui contient une fleur.)

GABRIELLE.

Tiens, il y avait une fleur dans la lettre!

ANDRÉ, lisant, haut.

Écoutez. « Mon cher André, les Kabyles nous laissent quelques instants de repos, et j'en profite pour demander un congé. »

MADAME NORBERT.

revient!

ANDRÉ, lisant.

« Si je ne puis arriver le 15 mai... »

GABRIELLE.

C'est aujourd'hui!

ANDRÉ, lisant.

« Pour présenter mes vœux à mon frère aîné, je veux du moins me faire précéder de cette lettre et de cette modeste fleur que j'ai cueillie à ton intention sur notre dernier champ de bataille! » Cher Lucien!

MADAME NORBERT.

Ah! je reconnais son cœur!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE, entrant par la gauche au fond
Elle paraît troublée[1].

MARGUERITE.

Monsieur André! monsieur André!

ANDRÉ.

Qu'as-tu donc, Marguerite? Te voilà toute bouleversée!

MARGUERITE, avec embarras.

Moi?... du tout... mais il y a là quelqu'un... un homme de la campagne... qui voudrait vous parler

ANDRÉ, avec regret.

Aujourd'hui!

MARGUERITE, bas, à André.

Venez!

ANDRÉ.

Ah! (Il remet la lettre à sa mère.) Je reviens tout de suite! (Il sort avec Marguerite.)

SCÈNE IV.

MADAME NORBERT, GABRIELLE.

MADAME NORBERT, s'asseyant et achevant la lettre à voix basse.

Il s'excuse, le cher enfant, de ne pas m'adresser sa lettre, comme si elle n'avait pas une seule et même adresse : notre cœur à tous trois!

GABRIELLE.

Suis-je heureuse de connaître enfin mon frère

1. Madame Norbert, Marguerite, André, Gabrielle.

MADAME NORBERT, avec chagrin.

Mais pourquoi ne nous promet-il pas son retour pour aujourd'hui? (En ce moment André rentre sans être vu. Il est suivi de Lucien, qui s'arrête près de la porte.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANDRÉ, LUCIEN[1].

ANDRÉ.

Gageons, mère, que Lucien veut nous surprendre!

MADAME NORBERT, sans lever la tête.

Puisses-tu dire vrai!

GABRIELLE.

Nous le saurons dans une heure... puisque le chemin de fer... Ah!... (Elle vient d'apercevoir Lucien et n'a pu retenir un léger cri de surprise, que madame Norbert, pensive, n'entend pas. André lui recommande, du geste, le silence.)

MADAME NORBERT.

Que c'est long, une heure! Quand nos enfants nous annoncent leur retour, ils devraient bien faire en sorte d'arriver en même temps que leur lettre!

LUCIEN, venant embrasser madame Norbert[2].

Eh bien, me voilà, ma mère!

MADAME NORBERT.

Mon fils! mon Lucien!... Enfin, c'est lui... après trois années!

LUCIEN.

Ma bonne mère! (Il s'assied auprès d'elle sur la causeuse.

1. Madame Norbert, Gabrielle, André.
2. Lucien, Madame Norbert, André, Gabrielle.

MADAME NORBERT.

Tu nous reviens pour longtemps, j'espère?

LUCIEN[1].

Pour six grands mois!

MADAME NORBERT.

Seulement? Que c'est court, six mois!

LUCIEN.

Hein! Vous trouviez tout à l'heure...

MADAME NORBERT.

Tais-toi! (Elle l'embrasse.)

ANDRÉ, montrant Gabrielle à Lucien.

Je te présente une petite personne qui mourait d'impatience de vous saluer, monsieur le lieutenant.

LUCIEN.

C'est?...

ANDRÉ, souriant.

Oui.

LUCIEN, allant à elle.

Madame...

GABRIELLE, lui tendant la main[2].

Mon frère...

MADAME NORBERT.

Laissez-le-moi un peu! Si vous l'accaparez déjà

ANDRÉ.

Jalouse!

MADAME NORBERT[3], faisant asseoir Lucien auprès d'elle.

On les aime toujours, ces méchants enfants, malgré les tourments qu'ils nous causent... malgré cette vilaine profession qui les expose à mille dangers!

1. André, Lucien, madame Norbert, Gabrielle.
2. Madame Norbert, André, Lucien, Gabrielle.
3. Madame Norbert, Lucien, André, Gabrielle.

LUCIEN.

Quelle erreur, mère! Les militaires vivent bien plus longtemps que les autres. Le grand air, l'exercice, il n'y a pas de meilleure hygiène!

MADAME NORBERT, à André et Gabrielle.

L'entendez-vous?

LUCIEN.

La plupart des généraux que je connais ont plus de soixante ans.

MADAME NORBERT.

Ah! je sais bien que l'on n'aura jamais le dernier mot avec toi.

ANDRÉ.

Ne le grondez pas pour le premier jour, et laissez-moi le remercier de sa lettre et de l'envoi qu'elle contient. (Il lui montre la fleur.) L'aimable et touchante idée que tu as eue là! (Il serre la main de Lucien.)

LUCIEN.

C'était au combat du 8 mai, par une splendide matinée d'Afrique, au milieu du bruit de la fusillade, des nuages de fumée et de tout le tumulte d'une bataille : j'aperçus à quelque distance, sur le sol aride, cette petite fleur, venue là je ne sais comment, mais si fraîche, si joyeusement épanouie aux rayons du soleil levant, qu'elle me rappela tout à coup notre douce France, et que je ne pus m'empêcher d'aller la cueillir pour te l'envoyer. Elle doit être bien fanée, ma pauvre fleur! (André la lui montre.) Tiens, elle sent encore bon!

PIERRE, entrant, à madame Norbert.

Madame, on apporte des malles, des caisses.

LUCIEN.

Ce sont mes bagages! Je vais...

ANDRÉ.

Reste!... Ce soin me regarde! (il sort.)

SCÈNE VI.

LUCIEN, MADAME NORBERT, GABRIELLE.

LUCIEN, se levant, ainsi que sa mère.

Ah çà! mais je n'ai pas vu toute ma nouvelle famille.. Et mon neveu?

GABRIELLE.

Dès qu'il sera réveillé, notre petit Lucien aura l'honneur d'embrasser son oncle. — Nous l'avons appelé Lucien.

LUCIEN.

Merci!... Dieu! la charmante existence que nous allons mener tous ensemble! (Changeant de ton.) Ah! mais il est un devoir que je veux remplir, une demande que j'ai à vous faire, ma mère.

MADAME NORBERT.

Parlez.

LUCIEN.

Je désire vous présenter un colonel d'Afrique avec lequel j'ai fait campagne l'an dernier, et qui m'a toujours témoigné une véritable affection.

MADAME NORBERT.

Oh! l'excellent homme!

LUCIEN.

Excellent, vous dites vrai; et j'avais, de mon côté, ressenti pour lui cette vive sympathie que commande toute âme loyale et généreuse comme la sienne, quand les hasards de la guerre nous séparèrent. Aussi jugez

de ma joie, lorsqu'il y a trois jours, sur le navire qui nous ramenait, je reconnus M. de Nangis.

GABRIELLE, vivement.

M. de Nangis!

LUCIEN.

Vous le connaissez?

GABRIELLE.

Autrefois, ma famille a eu quelques rapports avec la sienne.

MADAME NORBERT.

Ne possède-t-il pas un domaine à quelques lieues d'ici?

LUCIEN.

Précisément! Et le colonel comptait y rejoindre prochainement sa jeune femme, lorsqu'une nouvelle foudroyante est venue précipiter son retour. Madame de Nangis est morte subitement il y a huit jours... le lendemain d'une fête, morte à vingt-huit ans à peine! Vous comprenez le désespoir de ce pauvre colonel. Durant notre triste traversée, j'ai obtenu de lui la permission d'aller le voir, mais je voudrais faire plus.

MADAME NORBERT.

Tu nous l'amèneras.

LUCIEN.

Merci, ma mère!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ[1].

ANDRÉ, à la cantonnade.

Marguerite vous donnera les ordres nécessaires!...

1. Madame Norbert, Lucien, André, Gabrielle.

Ah! (S'adressant à sa femme et à sa mère.) vous allez me maudire, mesdames, mais M. le curé des Essarts me prie de vous demander si vous voulez bien le recevoir.

MADAME NORBERT, contrariée.

Maintenant? Quel contre-temps!

GABRIELLE.

Nous ne pouvons le renvoyer; il nous fait peut-être une visite intéressée.

MADAME NORBERT.

Tu as raison. (Se résignant.) Allons, pauvre saint homme! voilà la première fois qu'il ne sera pas le bienvenu. (Lucien les reconduit jusqu'à la porte latérale, à gauche.)

SCÈNE VIII.

LUCIEN, ANDRÉ.

LUCIEN, revenant vers André.

André, j'ai la superstition du premier coup d'œil ; ta femme est charmante!

ANDRÉ.

Ah! mon ami, Gabrielle était peut-être la seule femme qui pût me rendre heureux.

LUCIEN.

Et des esprits chagrins prétendent qu'on ne trouve jamais son idéal ici-bas!

ANDRÉ, souriant.

Il aurait pu m'échapper. — Quand j'ai demandé Gabrielle, — elle me l'a confié depuis, — sa main était vivement sollicitée par un prétendant, qu'elle a refusé, malgré les vœux d'une partie de sa famille.

LUCIEN.

Je ne connais pas ton rival...

ANDRÉ.

Ni moi; Gabrielle a eu la discrétion de ne pas le nommer.

LUCIEN.

Mais je réponds qu'elle a bien fait de te préférer.

ANDRÉ.

Je tâche de te donner raison.

LUCIEN.

Ah çà! et ton fils, monsieur le père de famille? Parlons-en, puisqu'on ne peut le voir. (Ils s'asseyent sur la causeuse.)

ANDRÉ.

Si tu savais comme il est beau!

LUCIEN, souriant.

C'est un ange, parbleu!

ANDRÉ.

Écoute : je n'y croyais pas plus que toi, aux anges, comme disent les poëtes et les mères. Eh bien, j'avais tort... Ne ris pas... ton neveu est un petit chérubin, avec ses cheveux bouclés et ses grands yeux bleus débordant de joie. Et puis il ne pleure jamais, parole d'honneur!

LUCIEN.

Bravo! je m'en vais lui raconter des histoires... à m'endormir moi-même, s'il n'était là pour me réveiller et me demander la suite, l'innocent! Je lui apprendrai aussi à monter à cheval.

ANDRÉ.

Malheureux! mais il n'a pas deux ans.

LUCIEN.

Sur mon genou ; et si cela t'effraye encore, je le bercerai... Je sais bercer : on apprend un peu de tout en campagne... Et toi, André, tu as donc renoncé à tes ambitions de collége, pour te faire gentilhomme campagnard.

ANDRÉ.

Campagnard tout court, va.

LUCIEN.

Vraiment, les journées ne te semblent pas un peu longues, parfois?

ANDRÉ.

Moi? Je me plains, au contraire, de leur brièveté. A peine levé, le soleil se couche, et il n'y a certainement pas sept jours d'un lundi à l'autre. Tu ne sais pas ce que c'est que de gérer soi-même ses biens, que d'aller voir ses champs, à travers les prés, par une brise embaumée du matin qui vous chante aux oreilles sa douce petite chanson.

LUCIEN.

Toujours poëte !

ANDRÉ.

Et puis je m'occupe aussi à faire un peu de bien autour de moi ; c'est facile, va : un conseil, une marque d'intérêt à l'un, un bon office à l'autre, et l'on crée le bien-être et la gaieté à la place de la misère et du découragement. Que veux-tu ! mon bonheur a besoin de la joie des autres.

LUCIEN, avec élan.

Oh ! toi, tu as toujours été parfait !... (il se lève.) comme je le répétais hier encore à un homme qui veut bien se dire de mes amis, et auquel je compte te présenter.

ANDRÉ, se levant.

Tes amis sont les miens, Lucien, et j'aurai grand plaisir à le connaître.

LUCIEN.

J'ai parlé de lui à notre mère. C'est un officier qu'un deuil récent vient de rappeler dans ce pays. Son nom ne t'est pas inconnu : M. de Nangis.

ANDRÉ, troublé.

M. de Nangis?

LUCIEN.

Oui; il vient de perdre sa femme; il est inconsolable. Un témoignage d'intérêt de notre part le touchera bien certainement, et je dois aller le voir dès demain. André, veux-tu m'accompagner?

ANDRÉ.

Qui, moi? Mais je ne le connais pas!

LUCIEN.

Lui te connaît; nous avons causé!

ANDRÉ, vivement.

Non, Lucien; il vaut mieux que tu ailles seul au château de M. de Nangis.

LUCIEN.

Mais...

ANDRÉ.

Je t'assure... D'ailleurs, je ne suis pas libre demain.

LUCIEN.

N'est-ce que cela?

ANDRÉ.

N'insiste pas.

LUCIEN, surpris[1].

Ah!... soit, n'en parlons plus! Tu me feras du moins

1. André, Lucien.

le plaisir de l'accueillir cordialement quand je te le présenterai.

ANDRÉ, avec une sorte d'effroi.

Quoi! tu veux l'amener ici?

LUCIEN.

Sans doute.

ANDRÉ.

Ne l'amène pas, Lucien!

LUCIEN.

Comment! un homme que j'estime... que j'aime!...

ANDRÉ.

Pardon, mon ami! Je t'afflige?

LUCIEN.

Beaucoup! (Silence.)

ANDRÉ.

Lucien, il y a un fait de mon passé que tu ne sais pas, dont le souvenir m'est pénible, et qui m'interdit de voir M. de Nangis. (Ils s'asseyent près de la table.)

LUCIEN.

Puis-je savoir?...

ANDRÉ.

Tu le veux? Eh bien, il y a quatre ans, un an avant mon mariage, et lorsque j'habitais encore Paris, je rencontrai madame de Nangis, éloignée alors de son mari. Libre, riche, elle était partout recherchée, fêtée; elle avait d'ailleurs toutes les grâces, toutes les élégances qui séduisent et captivent. Je l'aimai. Mon affection, plus sincère que la plupart des hommages que sa beauté lui attirait, la toucha, et nous nous crûmes heureux...

LUCIEN.

Que me dis-tu là?

ANDRÉ.

Mais l'heure vint vite des mécomptes et du désenchantement! Ame romanesque et exaltée, madame de Nangis sut bientôt faire de notre liaison une souffrance, une lutte ardente de tous les jours; je compris vite aussi que l'emportement de la passion convenait mal à mon cœur, qui est fait pour les sentiments profonds et durables, et je ne trouvai désormais dans mon prétendu bonheur qu'une contrainte inexprimable, un malaise incessant, à la pensée que j'avais trompé un galant homme. Aussi, crois-moi, lorsque M. de Nangis rappela sa femme auprès de lui, notre rupture, loin d'être une catastrophe, fut un bienfait pour tous deux... Un an plus tard, j'épousais ma Gabrielle, et je comprenais alors qu'il n'y a d'amour souhaitable et précieux que celui qui ne craint pas le grand jour. (Moment de silence.)

LUCIEN.

J'irai seul chez M. de Nangis, et, sois tranquille, je crai en sorte qu'il ne vienne jamais dans cette maison.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. le colonel de Nangis demande si M. André Norbert peut le recevoir.

ANDRÉ et LUCIEN, ensemble, se levant.

Lui!

ANDRÉ.

Que peut-il me vouloir?

LUCIEN, au domestique.

C'est sans doute à moi que le colonel veut parler?

LE DOMESTIQUE.

Non monsieur; c'est bien M. André qu'il a demandé.

ANDRÉ, au domestique.

Priez M. de Nangis d'entrer.

SCÈNE IX.

ANDRÉ, LUCIEN, DE NANGIS, en grand de
il a une cravache à la main.

DE NANGIS, au domestique.

Il est inutile qu'on desselle mon cheval. (Le domestique sort.) C'est à M. André Norbert que je désirerais parler.

ANDRÉ.

C'est moi, monsieur.

LUCIEN.

Colonel, comment êtes-vous?... (Il lui tend la main; M. de Nangis feint de ne pas voir son geste.)

DE NANGIS.

Mieux, je vous remercie. (A André.) Pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien particulier, monsieur?

ANDRÉ.

Veuillez vous asseoir, monsieur. (A Lucien.) Laisse-nous.

LUCIEN.

Mais...

ANDRÉ.

Va.

LUCIEN, à part, sortant par le fond à droite.

Oh! je ne m'éloigne pas.

1. De Nangis, Lucien, André.

SCÈNE X.

DE NANGIS, ANDRÉ.

DE NANGIS, assis sur la causeuse.

C'est bien vous, monsieur André Norbert, qui, il y a quatre ans, habitiez déjà ce pays et ce domaine?

ANDRÉ, assis sur une chaise.

Oui, monsieur.

DE NANGIS.

C'est vous qui fûtes reçu à Paris chez madame de Vernes, une parente de madame de Nangis?

ANDRÉ.

Oui, monsieur; mais je ne comprends pas...

DE NANGIS.

Vous allez me comprendre. Hier, monsieur, en arrivant d'Afrique, d'où ma rappelé une sinistre nouvelle...

ANDRÉ.

Mon frère m'a appris, colonel...

DE NANGIS.

Mais ce qu'il n'a pu vous dire, c'est que cette nuit, en recherchant quelques objets intimes ayant appartenu à ma femme, j'ai trouvé dans les feuillets d'un livre, où, sans doute, elle a été oubliée, une lettre que j'ai lue et qui vous était adressée. (Il tire une lettre de sa poche.) Elle a été écrite par madame de Nangis. (Il la tend à André.) Monsieur, vous avez le droit d'en prendre connaissance. (André, très-troublé, prend la lettre et ne la lit pas.) Mais lisez donc, monsieur! (Froidement, après qu'André a lu, et en reprenant sa lettre.) Monsieur Norbert, vous avez été l'amant de ma femme, et je vous tuerai.

ANDRÉ.

Mais, monsieur?...

DE NANGIS, avec un geste menaçant.

Oseriez-vous me démentir?

ANDRÉ, se levant.

Je suis à vos ordres, monsieur; le jour et l'heure que vous me désignerez...

DE NANGIS, se levant.

Pardon, mais j'ai des raisons pour souhaiter d'en finir le plus promptement et le plus secrètement possible.

ANDRÉ [1].

C'est aussi mon plus ardent désir.

DE NANGIS.

Eh bien, dussions-nous violer toutes les lois établies en ces sortes d'affaires, je vous propose de régler celle-ci nous-mêmes et de nous battre aujourd'hui.

ANDRÉ.

Soit. J'ai au delà de mon parc un bois que vous avez dû traverser... (Signe affirmatif de Nangis.) et où nul ne nous dérangera. Je vous y attendrai dans une heure avec mon frère, qui sera mon seul témoin.

DE NANGIS.

J'y serai! (La porte latérale s'ouvre. — Madame Norbert et Gabrielle paraissent.)

ANDRÉ, à part.

O mon Dieu!

1. André, de Nangis.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME NORBERT, GABRIELLE, puis LUCIEN, qui entre par le fond, à droite [1].

MADAME NORBERT.

Enfin, nous sommes libres. Où est Lucien? (Apercevant de Nangis.) Un étranger! Ah! pardon, monsieur.

ANDRÉ, embarrassé.

Monsieur est venu...

LUCIEN, qui vient d'entrer.

Ma mère, je vous présente le colonel de Nangis.

MADAME NORBERT.

Vous, monsieur?

GABRIELLE.

Mon beau-frère nous a raconté combien vous avez été bon pour lui.

DE NANGIS.

Madame!...

MADAME NORBERT.

Et nous comptions bien avoir l'occasion de vous remercier; mais nous n'osions espérer qu'aujourd'hui même...

ANDRÉ, vivement.

M. de Nangis est venu pour voir Lucien.

LUCIEN.

Oui...

DE NANGIS [2].

Et j'allais me retirer.

1. André, madame Norbert, de Nangis, Lucien, Gabrielle.
2. Madame Norbert, André, de Nangis, Lucien, Gabrielle.

MADAME NORBERT.

Monsieur de Nangis, veuillez consentir à prolonger votre visite en acceptant notre déjeuner de famille. (Anxiété d'André.)

DE NANGIS.

Je vous suis obligé, madame, mais il faut que je reparte à l'instant.

GABRIELLE, à part.

C'est à cause de moi qu'il refuse.

MADAME NORBERT, à André.

Joins donc tes instances aux miennes!

ANDRÉ.

Certainement, M. de Nangis nous fera le plus grand plaisir... à moins qu'il ne lui soit absolument impossible...

DE NANGIS, à madame Norbert.

Absolument.

MADAME NORBERT.

Nous n'insistons pas... aujourd'hui; mais veuillez nous promettre de revenir nous voir, monsieur, de nous donner quelques jours.

ANDRÉ, à part.

Quel supplice! (Lucien examine tour à tour l'attitude embarrassée d'André et de M. de Nangis.)

DE NANGIS.

Je ne le puis, madame.

MADAME NORBERT.

Ah! je sais que vous venez de faire une perte cruelle! Hélas! monsieur, je connais ces douloureuses épreuves, et je puis sympathiser avec ceux qui souffrent et qui pleurent. Venez donc parmi nous, colonel, et nous saurons entourer votre douleur de tant de respect...

DE NANGIS, impatienté.

Mais, madame...

MADAME NORBERT [1].

Ne me refusez pas. Vous ne connaissez encore que le plus jeune de mes enfants, je tiens à ce que vous donniez votre amitié à son frère.

DE NANGIS.

Croyez à mes regrets, madame. Demain je repars pour l'Afrique.

MADAME NORBERT.

Allons, je ne suis pas heureuse, monsieur.

LUCIEN, bas à André [2].

Il sait tout?

ANDRÉ, bas à Lucien.

Et je me bats avec lui dans une heure.

GABRIELLE, timidement, à M. de Nangis [3].

Ainsi, monsieur, nous ne nous reverrons pas?

DE NANGIS.

Je ne le crois pas, madame. (Il salue.)

MADAME NORBERT, à M. de Nangis.

Adieu donc, monsieur! Viens-tu, Gabrielle? (Elle sor par la droite avec Gabrielle. André les suit. Au moment où M. de Nangis va sortir par le fond, Lucien l'arrête.)

SCÈNE XII.

M. DE NANGIS, LUCIEN.

LUCIEN.

Un mot, de grâce, colonel!

1. André, madame Norbert, Lucien, de Nangis, Gabrielle, au fond.
2. André, Lucien, de Nangis, Gabrielle, madame Norbert.
3. De Nangis, Lucien, André, Gabrielle, madame Norbert.

DE NANGIS.

Que me voulez-vous?

LUCIEN.

Je sais que vous allez vous battre avec André, et j'ose vous supplier...

DE NANGIS, vivement.

Connaissez-vous le motif de mon duel?

LUCIEN.

Quel qu'il soit!...

DE NANGIS, sévèrement.

Je vous demande si vous connaissez le motif de ce duel?

LUCIEN, baissant la tête.

Je le connais.

DE NANGIS.

Vous savez bien alors que votre prière est inutile.

LUCIEN, vivement.

Monsieur de Nangis, écoutez-moi. Vous m'avez toujours témoigné tant de bienveillance... tant d'affection... un père n'aurait pas eu plus de bonté pour son fils... Oh! non, vous ne vous battrez pas avec mon frère.

DE NANGIS.

J'ai fait preuve de beaucoup de patience jusqu'ici, monsieur, et je voudrais en montrer jusqu'au bout; mais finissons. (Silence.)

LUCIEN.

Soit donc! Vous avez été offensé, et vous voulez vous venger; c'est votre droit... Un des miens vous a fait injure; nous avons ainsi contracté envers vous une dette d'honneur... Eh bien, laissez-moi la payer, laissez-moi vous donner la satisfaction que vous exigez...

DE NANGIS.

Que dites-vous?

LUCIEN.

Ne suis-je pas le frère d'André?

DE NANGIS.

Allons! vous n'y pensez pas!

LUCIEN, suppliant.

Colonel, André est la plus chère affection de notre mère. Il n'a jamais cessé de l'entourer de ses soins, de sa tendresse. En le tuant, vous la tuez. Moi, c'est différent, je l'ai habituée depuis longtemps à mon absence... Colonel, laissez-moi me battre à la place de mon frère!

DE NANGIS.

Encore une fois, vous ne songez pas à ce que vous dites, monsieur. (Il va pour sortir.)

LUCIEN, avec force.

Arrêtez, monsieur de Nangis!

DE NANGIS.

Qu'est-ce donc?

LUCIEN.

Au nom de la raison! de la justice!

DE NANGIS.

De la justice!...

LUCIEN.

Des années se sont écoulées depuis la faute d'André.

DE NANGIS, railleur.

Et vous allez invoquer la prescription, n'est-ce pas[1]?

LUCIEN.

Non, monsieur; mais mon frère n'est plus seul, n'est plus libre aujourd'hui... Il a une femme, un enfant, des

1. Lucien, de Nangis.

liens et des devoirs nouveaux. En le frappant, vous allez atteindre deux êtres qui ne font qu'un avec lui, deux innocents auxquels vous ne pouvez vouloir de mal.

DE NANGIS. Il pose son chapeau et sa cravache sur la table.

Et voilà les raisons que vous osez faire valoir pour me désarmer? Ainsi, un homme remplit ma vie de désolation et d'opprobre; aucune considération ne l'arrête; mon bonheur, il ne s'en soucie pas; mon honneur, il le foule aux pieds... en souriant peut-être!...

LUCIEN.

Colonel!

DE NANGIS.

Et puis, quand l'heure sonne où je viens lui demander compte de mon existence détruite, il faut que je m'abstienne parce que cet homme est heureux! Il faut que sa maison me devienne sacrée! Il faut que je m'arrête, saisi de respect, devant sa félicité! que je lui fasse des excuses, peut-être, pour avoir troublé un instant l'harmonie de sa vie de famille!... Voilà ce que vous osez me dire!

LUCIEN.

Mais...

DE NANGIS.

Vous voulez m'apitoyer sur la douleur d'autrui... mais vous ne vous êtes donc pas avisé de supposer que je puis souffrir, moi aussi? L'idée ne vous est donc pas venue que je pouvais l'aimer, cette femme qu'on m'a prise, et que je ne veux pas seulement venger l'affront que j'ai reçu, mais punir un rival dont je suis jaloux, même dans le passé? Eh bien, oui, monsieur, j'aimais ma femme; j'avais ce ridicule de plus. Chaque fois que je me séparais d'elle pour reprendre une vie de fatigues

et de dangers, à laquelle je ne voulais pas l'associer, mon cœur se brisait. Quand là-bas, en Afrique, j'ai appris la nouvelle de sa mort, j'ai cru que je deviendrais fou de douleur. Hier, lorsque je suis rentré dans ma maison en deuil, je me suis enfermé dans sa chambre, comme en un sanctuaire, pour y savourer mon désespoir à loisir, pour y recueillir, ainsi que des reliques, les moindres objets que sa main avait touchés... Tenez, j'ai couvert de baisers et de larmes (il tire une lettre de sa poche.) le livre qui renfermait ce billet infâme! Ah! j'avoue qu'à cette foudroyante révélation, j'ai eu un moment de vertige, durant lequel tout est devenu ténèbres, chaos, épouvante autour de moi. Heureusement cela n'a pas duré, et je suis revenu à la raison; j'ai séché mes larmes, et je me suis souvenu qu'il me restait à porter cette lettre à son adresse. Lisez-la, monsieur! (il la lui met violemment dans la main.) Je veux que vous la lisiez. (il remonte. — Lucien lit la lettre, et se laisse tomber, comme découragé, sur la causeuse.) Comprenez-vous enfin que je veuille me venger?

LUCIEN.

Plus bas, de grâce! (il se lève et oublie la lettre sur la causeuse.)

DE NANGIS, très-exalté.

Vous m'avez parlé, je crois, de femme et d'enfant... de malheur et de désastre à conjurer... Et que m'importe, à moi, le mal que je pourrai faire!... Votre frère, monsieur, est venu provoquer l'une de ces haines aveugles qui ne connaissent ni clémence ni pitié, mais qui veulent du sang! Et je vous jure que je le châtierai ou qu'il me tuera! Adieu, monsieur! (il reprend son chapeau, sa cravache et sort par le fond à gauche. Lucien s'assoit accablé près de la table.)

SCÈNE XIII.

LUCIEN, MADAME NORBERT, très-troublée.

MADAME NORBERT, allant à la glace du fond qui donne sur le parc.

C'est M. de Nangis qui sort d'ici?

LUCIEN, se levant avec un sourire affecté.

Oui, ma mère.

MADAME NORBERT, descendant.

Lucien... cet homme est bien le colonel de Nangis qui t'avait, disais-tu, témoigné tant d'amitié?

LUCIEN.

Sans doute.

MADAME NORBERT.

Que se passait-il donc entre vous?

LUCIEN.

Plaît-il?

MADAME NORBERT.

Vous vous disputiez... l'éclat de vos voix m'a seul attirée.

LUCIEN.

Une discussion puérile, rien de plus.

MADAME NORBERT, non rassurée.

Ah! (Elle observe son fils.) Si tu te voyais dans une glace, je t'assure que tu te trouverais très-pâle.

LUCIEN, passant devant elle[1].

Par exemple!

MADAME NORBERT, lui prenant la main.

Comme ta main tremble!

1. Madame Norbert, Lucien.
2. Lucien, madame Norbert.

LUCIEN.

Quel enfantillage! (Lucien s'aperçoit que la lettre de Nangis est restée sur la causeuse, il s'en empare rapidement. Madame Norbert voit son mouvement.)

MADAME NORBERT.

Qu'est-ce que cette lettre?

LUCIEN.

Rien, un billet insignifiant...

MADAME NORBERT.

Veux-tu me le montrer?

LUCIEN.

Mais...

MADAME NORBERT.

Lucien... tu me caches quelque chose... quelque chose de grave!

LUCIEN.

Vous vous trompez.

MADAME NORBERT.

Alors, montre-moi cette lettre.

LUCIEN.

Pardon, elle ne m'appartient pas.

MADAME NORBERT.

Mon Dieu! mon Dieu! que tu me fais souffrir!

LUCIEN.

Calmez-vous, ma mère.

MADAME NORBERT.

Voyons, jure-moi qu'il ne s'agissait pas d'une querelle entre le colonel et toi!

LUCIEN.

Entre nous? Je vous le jure!

MADAME NORBERT.

Et cependant la voix de M. de Nangis était irritée...

menaçante. Crois-tu, d'ailleurs, que je n'ai pas remarqué sa froideur, sa contrainte avec moi, votre embarras devant lui à ton frère et à toi? Et quand je le pressais de rester, crois-tu que ses refus obstinés, presque blessants, ne m'aient pas surprise?

LUCIEN.

Je vous ai dit la douleur profonde où il est plongé.

MADAME NORBERT.

Ce n'est pas cela!

LUCIEN.

Je vous répète que vous vous inquiétez sans raison!

MADAME NORBERT, avec explosion.

Alors donne-moi cette lettre! (Elle va pour la prendre. Lucien fait un geste de défiance.) Tu refuses?... Oh! je devine tout! Cet homme est venu ici pour te provoquer!

LUCIEN.

Ma mère!

MADAME NORBERT.

Malheureux! tu as un duel!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANDRÉ, qui vient d'entrer par la droite sur ces mots[1].

ANDRÉ.

Que dites-vous là!

MADAME NORBERT, très-exaltée.

André... c'est ton frère qui veut se battre avec M. de Nangis!

1. Lucien, madame Norbert, André.

ANDRÉ.

Lui?

MADAME NORBERT.

Oui. Lucien a trouvé qu'il ne m'avait pas causé assez de chagrins en prenant une profession que je déteste, en me condamnant à des angoisses perpétuelles; il y met le comble en revenant se battre sous mes yeux! (Avec douleur.) Ah! je n'ai jamais eu qu'un fils!

ANDRÉ[1].

Arrêtez, ma mère, vous vous trompez, ce n'est pas Lucien!

LUCIEN, bas à André, avec autorité.

André... je te somme de te taire!

MADAME NORBERT.

Mais cela ne sera pas! Puisque ce misérable colonel vient jusque chez moi pour chercher mon fils, c'est moi qui le protégerai. Lucien... je te défends de sortir d'ici! (Elle va pour sortir par le fond.)

ANDRÉ.

Où allez-vous?

MADAME NORBERT.

Son adversaire doit être à peine sorti du parc, et je vais...

ANDRÉ.

Écoutez-moi...

MADAME NORBERT.

Je te dis que je veux lui parler... Mais laisse-moi donc! (Elle sort par le fond à droite.)

LUCIEN, arrêtant André qui veut la suivre.

Ne la retiens pas!

1. Madame Norbert, Lucien, André.

SCÈNE XV.

LUCIEN, ANDRÉ.

LUCIEN.

Il vaut mieux qu'elle s'éloigne! D'ailleurs, elle ne trouvera pas M. de Nangis. Tiens, regarde, il n'est pas encore parti!... (Il indique un côté opposé à celui par lequel est sortie madame Norbert.)

ANDRÉ.

Mais je ne veux pas que notre mère t'accuse, quand c'est moi seul..

LUCIEN.

Malheureux! Si elle doit connaître la vérité, elle l'apprendra toujours assez tôt!

ANDRÉ, serrant la main de Lucien.

Mais que s'est-il donc passé entre toi et M. de Nangis?

LUCIEN.

J'ai voulu empêcher ce duel, et ma mère a surpris notre altercation. Elle a cru par bonheur que l'affaire ne regardait que moi.

ANDRÉ.

Mais Gabrielle!... Elle ne sait rien?

LUCIEN.

Non.

ANDRÉ.

Pauvre femme! Si elle soupçonnait seulement le malheur qui va l'atteindre!

LUCIEN.

Du calme!

ANDRÉ.

Je suis de sang-froid, mon ami, et je te dis que la vie

a une logique inflexible; que le mal engendre le mal, et que cet homme me tuera!

LUCIEN[1].

Allons donc! J'ai eu deux duels dans ma vie, et me voilà! Tu sais te battre, n'est-ce pas?

ANDRÉ, assis sur la causeuse.

Moi? Je ne me suis jamais servi d'une arme.

LUCIEN, à part.

Le malheureux, il est perdu!

ANDRÉ.

D'ailleurs, tu comprends bien que je n'essayerai pas de frapper M. de Nangis; je n'en ai pas le droit. Tiens, c'est là, crois-moi, une pensée qui m'obsède; je vais sur le terrain comme un coupable, sans même pouvoir avouer le motif qui me met les armes à la main. Oh! si du moins ce duel avait une cause honorable! (Avec élan.) Si je me battais pour les miens... (Sombre.) Mais non! c'est une faute que je vais expier, et c'est pour cette faute que demain ma Gabrielle, ma pure et noble femme, sera veuve, et mon enfant orphelin!

LUCIEN.

Encore une fois, mon ami, pourquoi ces prévisions sinistres?

ANDRÉ, sans l'entendre, se levant.

Tu m'accompagneras, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Tu le demandes?

ANDRÉ.

Oh! merci! Quand je suis seul, vois-tu, ma tête s'égare. Tout à l'heure, — je n'oserais confier cela à d'autres qu'à

1. Lucien, André

toi, — tout à l'heure, je crois que j'ai eu la pensée d'emporter ma femme et mon enfant! d'aller les cacher loin d'ici, loin des hommes!

LUCIEN[1].

André!

ANDRÉ, indiquant du geste la chambre voisine.

J'ai laissé là quelques lignes d'adieu à ma mère et à ma femme. Je leur demande pardon du mal que je vais leur faire... mais je n'ai pas eu le courage de m'expliquer davantage. Pauvre Gabrielle! Si tu savais quelle idée elle se faisait de moi! elle me mettait au-dessus des autres hommes. — Ah! ne lui dis jamais la cause de ce duel! ou, s'il faut qu'un jour elle l'apprenne, tu me la rendras indulgente, n'est-ce pas?

LUCIEN, avec reproche.

Voyons, André!

ANDRÉ.

Et mon fils, tu ne l'abandonneras pas! Tu en feras un honnête homme, incapable de ces fautes qui dégradent... (Sombre.) et qui tuent.

LUCIEN.

Encore!

ANDRÉ.

Allons, partons : je suis plus tranquille, et je te promets que tu seras content de moi.

1. Lucien, André.

SCÈNE XVI.

ANDRÉ, LUCIEN, DE NANGIS[1], entrant vivement.

DE NANGIS, à Lucien.

Ah! je vous cherchais, monsieur. Il me semble que vous ne m'avez pas rendu la lettre que je vous ai donnée?

LUCIEN.

La voici! (Il la lui remet.)

DE NANGIS.

Je vous remercie! Maintenant, messieurs, je me suis si bien attardé, que l'heure de notre rencontre est venue, et que je n'ai ni armes...

LUCIEN.

Voulez-vous accepter les miennes, monsieur?

DE NANGIS.

Soit! (Lucien s'incline.)

DE NANGIS, s'adressant à André.

Ni témoin.

ANDRÉ.

A quelques pas d'ici, je connais un ancien militaire sur la discrétion duquel on peut compter, et qui ne refusera pas, j'en réponds, de nous accompagner. Faut-il le faire prévenir?

DE NANGIS.

Je vous serai obligé.

ANDRÉ.

Veuillez m'attendre un instant, monsieur. (Il sort avec Lucien, par le fond, à droite.)

1. André, de Nangis, Lucien.

SCÈNE XVII.

DE NANGIS, puis GABRIELLE.

DE NANGIS, seul.

Celui qui m'eût dit, il y a huit jours, que je me battrais avec le frère de ce jeune officier que j'aimais, m'eût trouvé incrédule. La vie a d'étranges et cruelles surprises!

GABRIELLE, entrant [1].

Ah! suis-je heureuse de vous trouver encore ici, monsieur de Nangis!

DE NANGIS, troublé.

Je sortais, madame. (Il fait quelques pas vers la porte.)

GABRIELLE.

Non, monsieur, je ne vous laisserai point partir que vous ne m'ayez entendue.

DE NANGIS, résistant.

Mais, madame...

GABRIELLE.

Je vous en prie... colonel, j'ai tout deviné!

DE NANGIS, avec effroi.

Vous!

GABRIELLE.

Oui, j'ai compris que vous m'en voulez.

DE NANGIS.

A vous?

GABRIELLE.

A moi... et à mon mari.

1. De Nangis, Gabrielle.

DE NANGIS.

Votre mari?

GABRIELLE.

Avouez qu'en me reconnaissant tout à l'heure...

DE NANGIS.

En vous reconnaissant... vous?

GABRIELLE.

Oui, moi, vous vous êtes souvenu que mademoiselle Gabrielle de Cerney...

DE NANGIS.

Cerney?...

GABRIELLE.

Avait refusé, il y a quatre ans, l'honneur d'entrer dans votre famille.

DE NANGIS, à part.

J'avais oublié... Et elle croit...

GABRIELLE.

Cependant, colonel, vous le savez, quand votre neveu fit demander ma main, j'étais déjà fiancée à un autre. J'avais même espéré alors que ma franche confession à cet égard ne vous avait laissé aucun ressentiment.

DE NANGIS.

Et vous aviez raison.

GABRIELLE.

Pourtant, tout à l'heure...

DE NANGIS, se faisant violence.

Madame, ne cherchez pas ailleurs que dans ma douloureuse situation d'esprit les motifs de ma conduite.

GABRIELLE.

Est-ce bien vrai, ce que vous me dites là?

DE NANGIS.

Très-vrai.

GABRIELLE.

Eh bien, puisque je me suis trompée, restez.

DE NANGIS.

Ne vous ai-je pas dit que je retournais demain en Afrique?

GABRIELLE.

Pourquoi repartir sitôt?

DE NANGIS.

Cette insistance...

GABRIELLE.

N'est-elle pas naturelle? Si vous saviez combien chacun, ici, vous aime et prend part à votre douleur! Ce matin, les premières paroles de mon frère Lucien ont été pour nous raconter l'affection toute paternelle que vous avez pour lui. Quand sa mère a appris le malheur qui vient de vous atteindre : « Lucien, s'est-elle écriée, tu nous amèneras M. de Nangis. »

DE NANGIS.

Madame, je vous répète...

GABRIELLE, vivement.

Voyons, colonel, veuillez vous asseoir, et causons ensemble de bonne amitié.

DE NANGIS, se défendant.

Mais...

GABRIELLE, insistant.

Je vous en prie. (Ils s'assoient.) Vous voulez retourner en Afrique, dites-vous? Qu'y ferez-vous, je vous le demande, seul, sans amis? Ne vaut-il pas mieux rester avec nous?

DE NANGIS.

Avec vous!

GABRIELLE.

Oh! notre existence, croyez-le, ne sera ni distraite ni bruyante, mais intime, retirée, toute d'affection... Vous aimez ce beau pays, je le sais; eh bien, le jour, vous ferez de longues promenades avec mon mari et son frère; le soir, vous partagerez notre vie de famille, nos causeries, nos lectures. (Souriant.) C'est moi qui lis tout haut d'ordinaire, colonel, et mes flatteurs assurent que je ne les endors jamais.

DE NANGIS.

De grâce!...

GABRIELLE, sérieuse.

Et puis, aux heures où vous aurez besoin de causer de celle qui n'est plus, je serai là, et c'est moi qui vous dirai : « Parlons d'elle; pleurez, colonel, pleurez avec moi. »

DE NANGIS, se levant.

Madame!..

GABRIELLE.

Ah! c'est que je me fais un devoir, voyez-vous, de partager, d'adoucir votre chagrin... J'ai gardé un si bon souvenir de l'unique entrevue que j'eus autrefois avec vous!

DE NANGIS.

Madame...

GABRIELLE.

Car c'est vous qui vîntes demander ma main pour votre neveu. Mon père avait exigé que je vous répondisse moi-même, et cet entretien m'effrayait beaucoup. Mais l'air d'extrême bonté répandu sur votre visage me

gagna tout à coup, et je parlai sans embarras, en toute sincérité, et assurée que mon refus ne pouvait vous offenser. En effet, vous sûtes me comprendre, et, me tendant la main, vous fîtes des vœux pour mon bonheur... Eh bien, ils ont été exaucés!

DE NANGIS.

Ah! vous êtes heureuse?

GABRIELLE.

Oh! oui, bien heureuse! Vos souhaits, comme ceux des bonnes fées des légendes, m'ont protégée. On dit que nos rêves ne se réalisent jamais; moi, je sais bien le contraire, et toute ma crainte est de mal rendre à mon André la profonde et délicate affection qu'il me porte.

DE NANGIS, à part.

Ah! pauvre femme!

GABRIELLE.

Mais ce n'est pas mon mari seulement, c'est sa mère, c'est tout le monde ici qui m'aime et me gâte à l'envi!... c'est-à-dire que, si j'étais superstitieuse, j'en viendrais à redouter un malheur.

DE NANGIS.

Un malheur!

GABRIELLE.

C'est vrai; quand je songe à la vie si belle qui m'est faite, je me trouve si privilégiée, si comblée, que parfois je me prends à inventer je ne sais quelles catastrophes imaginaires. Mais je suis folle, n'est-ce pas, et les proverbes mentent? (Remontant vers la droite.) D'ailleurs, j'ai pu trembler pour mon bonheur quand il était tout personnel, peut-être égoïste; mais aujourd'hui qu'un devoir est venu le légitimer, je n'ai plus peur... Depuis la nais-

sance de mon enfant, je suis tranquille et j'ai confiance! Puisque Dieu nous envoie une tâche, il nous laissera l'accomplir; il nous protégera à cause de notre enfant! (Elle ouvre la porte latérale.)

DE NANGIS, à part, très-ému.

La malheureuse!

GABRIELLE.

Venez, monsieur... monsieur... (Elle va le prendre par la main et l'amène près de la porte latérale.) Venez donc le voir... il dort... N'est-ce pas qu'il ressemble à son père?

DE NANGIS, à part.

Son père! (Haut.) Non, c'est à sa mère qu'il ressemblera.

GABRIELLE.

Ah! pouvez-vous dire cela! (Elle décroche un médaillon et le présente à M. de Nangis.) Voyez ce portrait de mon mari... ne sont-ce pas les mêmes traits, la même expression? Prenez donc. (De Nangis prend le médaillon d'une main tremblante et le laisse tomber.) Ah! mon pauvre portrait!... brisé!...

DE NANGIS, le ramassant et le lui rendant.

Pardon, madame!

GABRIELLE.

Heureusement l'original me reste! (Souriant.) Mais je ne vous le confierai pas!

DE NANGIS, à part, descendant.

Assez! assez!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LUCIEN et ANDRÉ, entrant par le fond à droite.

ANDRÉ, à part, apercevant sa femme avec le colonel[1].

Avec elle! (Haut.) Nous vous attendons, monsieur. (A Gabrielle.) Ma chère amie, Lucien et moi nous allons accompagner M. de Nangis jusqu'à la garenne.

GABRIELLE.

André, veux-tu m'emmener?

ANDRÉ, à part.

Que dit-elle?

GABRIELLE.

Il y si longtemps que je n'ai vu notre chère garenne!

ANDRÉ, épouvanté.

Cela ne se peut pas.

GABRIELLE.

Pourquoi? Je t'assure que j'irai bien jusque-là; et puis la journée est si belle!

ANDRÉ.

Non, Gabrielle, non, reste auprès de notre enfant! (Doucement.) Je t'en prie! (Sérieusement.) Je le désire. (A de Nangis.) Allons, monsieur! (De Nangis, rêveur, semble ne pas l'entendre.)

GABRIELLE, à part, surprise.

Il ne m'a jamais parlé ainsi.

1. De Nangis, André, Lucien, Gabrielle.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, MADAME NORBERT.

(Madame Norbert, très-pâle et comme épuisée, s'appuie près de la porte à gauche, et demeure un instant inaperçue.)

MADAME NORBERT, à part.

Ah! ils sont encore ici!

ANDRÉ.

Mais venez donc, monsieur! (Madame Norbert s'apprête à lui barrer le passage.)

GABRIELLE, inquiète.

André!

ANDRÉ, avec tendresse.

Adieu, Gabrielle!

DE NANGIS.

Non! (A Gabrielle.) Ces messieurs restent, madame.

GABRIELLE.

Comment? (Elle voit de Nangis chanceler, comme près de se trouver mal.) Vous souffrez, monsieur?

DE NANGIS, se relevant[1].

Non, ce n'est rien... laissez-moi... j'ai de ces moments-là depuis mon malheur. Laissez-moi me retirer; j'ai besoin d'être seul... seul avec moi-même, seul avec Dieu, pour accepter... pour pardonner...

GABRIELLE, surprise.

Pardonner?

DE NANGIS, vivement.

Pardonner à la destinée, qui a été bien sévère pour moi!

1. Madame Norbert, de Nangis, Gabrielle, André, Lucien.

MADAME NORBERT s'approche de M. de Nangis, et lui prend une main qu'elle baise à la dérobée, bas.

Oh ! merci, monsieur ! (Elle s'assied sur la causeuse.)

ANDRÉ, bas, à madame Norbert[1].

Vous saurez tout, ma mère.

GABRIELLE, à de Nangis, qui se retire.

Vous partez, décidément? Ce n'est pas bien, monsieur de Nangis, et je vous en veux, moi.

DE NANGIS.

Oh ! ne m'en veuillez pas. Vous m'avez dit qu'autrefois mes vœux vous avaient porté bonheur; laissez-moi vous répéter aujourd'hui ce que je vous disais alors : Soyez heureuse ! (Il serre la main de Lucien et sort.)

1. André, madame Norbert, Lucien, de Nangis, Gabrielle.

FIN D'UNE DETTE DE JEUNESSE.

LES

CURIOSITÉS DE JEANNE

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE BADE

LE 4 SEPTEMBRE 1865

PERSONNAGES

GEORGES DE GENSAC .	MM. BRESSANT.	de la Comédie
MAXIME VERNON	WORMS.	Française.
JEANNE.	Mme WORMS.	
VALENTIN, garçon de restaurateur.	M. JOURDAIN.	

La scène se passe de nos jours au Café Anglais.

LES

CURIOSITÉS DE JEANNE

Élégant salon de restaurateur. — Porte au fond. — Fenêtre à droite. — Au premier plan porte latérale, à gauche, grande ouverte et donnant sur un autre salon. — En se refermant cette porte laisse voir un verrou doré, très-apparent. — Tapis. — Portières. — Une table sur le devant de la scène, à gauche près de la porte latérale. — Une glace, à droite au premier plan. — Une causeuse au fond, à droite, sur laquelle est un journal.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, VALENTIN.

Au lever du rideau, un grand bruit de voix se fait entendre dans le salon de gauche, Georges en sort comme repoussé par les clameurs générales; il s'arrête sur le seuil de la porte et parle à la cantonade.

GEORGES.

Silence, mesdames, silence, l'amendement est adopté, nous ne serons pas treize à table.

DES VOIX, dans le salon de gauche.

Ah! bravo!

GEORGES.

Vous allez tailler un gentil baccarat en attendant

qu'on nous serve, et je vais chercher un quatorzième convive.

LES VOIX.

Vivat! Vive le baron!

GEORGES, il repousse la porte.

L'émeute est apaisée! — Valentin, ces dames préfèrent le salon jaune; si pourtant personne ne demande celui-ci, laisse la porte de communication ouverte, nous aurons nos coudées franches.

VALENTIN.

Oui, monsieur le baron.

GEORGES.

Maintenant tu vas m'aider à trouver un quatorzième... ou plutôt une quatorzième; le Café Anglais offre des ressources et j'aurai bien du malheur si je ne trouve pas ici une amie passée, présente... ou à venir. Allons, Valentin, nous allons faire une battue; je chasserai, toi, tu rabattras.

VALENTIN.

Un jour de bal masqué ces dames sont très-demandées, et puis il est onze heures à peine, les salons sont encore vides.

GEORGES, à lui-même.

Pardieu! J'ai alors le temps de passer chez Esther ou Mariette... ou Coralie... Si je ne les trouve pas, je reviens ici, et, la première femme jeune et jolie que je rencontre, je l'invite; ce sera drôle... Mon chapeau, Valentin.

VALENTIN, le lui présentant.

Le voici, monsieur le baron.

GEORGES.

Gageons que tu ne croyais pas que ces dames du corps de ballet avaient le préjugé du quatorzième.

VALENTIN.

Heu! elles ont si peu de préjugés, ces dames!

GEORGES.

Pas mal. Seriez-vous philosophe, ô Valentin? (Il sort par le fond sans écouter la réponse de Valentin.)

SCÈNE II.

VALENTIN, puis MAXIME et JEANNE.

VALENTIN, croyant que le baron est encore là.

Un peu, monsieur le baron. Quand on est garçon de restaurant depuis dix années... et qu'on aime à observer... (S'apercevant qu'il parle tout seul.) Tiens!... (Maxime entre par le fond.) Quelqu'un.

MAXIME, à la cantonade.

Par ici!... par ici!

JEANNE, entrant. Elle est en domino et masquée.

C'est que l'on se perd dans ces corridors... (Elle s'approche de la glace.)

MAXIME, accrochant son chapeau et ôtant son pardessus.

Garçon, un monsieur, accompagné d'un domino, n'est-il pas venu demander M. Vernon?

VALENTIN.

Non, monsieur Maxime. (Surprise de Jeanne.)

MAXIME, à part.

Hein?... (Haut.) Tiens! c'est Valentin!

VALENTIN.

Monsieur Maxime a donc quitté Paris pour n'être pas venu au Café Anglais depuis plus de six mois?

MAXIME.

Oui, oui, j'ai fait bien des choses depuis six mois... Dès que les personnes que j'attends seront arrivées, vous les ferez entrer dans ce salon ; nous y souperons avant d'aller au bal de l'Opéra.

VALENTIN.

Une partie carrée... (Bas.) Comme autrefois.

MAXIME, bas.

Te tairas-tu, imbécile? (Haut.) Donnez-moi la carte. (Valentin lui remet la carte, ferme le verrou de la porte de communication et met le couvert.)

JEANNE.

Eh bien! je ne puis ôter mon masque.

MAXIME.

Faut-il vous aider? (Il s'approche de Jeanne et essaye de dénouer le cordon de son masque.)

JEANNE, bas à Maxime

Vous veniez donc au Café Anglais avant notre mariage?

MAXIME.

Quelquefois avec des confrères du Palais...

JEANNE.

Ah!

MAXIME.

Oui, c'est l'usage dans le barreau... Il y a un nœud... un diable de nœud...

JEANNE.

C'est bien... Laissez... (Maxime s'assoit près de la table et écrit son menu.)

VALENTIN.

Nous avons aujourd'hui des consommés garnis à la régence, riz de veau Cramouski, tourne-dos à la moelle,

bécasses sur canapé (surprise de Jeanne), buissons de truffes, bombes à la Sardanapale.

MAXIME, lui remettant son menu.

Commandez cela.

VALENTIN, examinant la carte.

(A part.) Tiens! mais cela est doucereux et bourgeois en diable. Serait-ce une tante de province... très-âgée, que M. Maxime conduirait au bal de l'Opéra?

JEANNE, se démasquant.

Tant pis, j'ai cassé le cordon! (Elle jette son masque sur la causeuse.)

VALENTIN, remarquant Jeanne.

Ce n'est pas sa tante! (Sortant.) Ce n'est pas sa tante.

SCÈNE III.

MAXIME, JEANNE.

MAXIME.

Eh bien, ma chère Jeanne, j'espère que vous avez joliment mené votre petit complot avec votre amie Mathilde, et que, son mari et moi, nous nous sommes gracieusement exécutés! Nous voilà au Café Anglais, nous y soupons, nous allons ensuite au bal de l'Opéra. Êtes-vous satisfaite, et le proverbe n'a-t-il pas raison : Ce que femme veut... mari le veut?

JEANNE.

Tu es très-gentil, mais écoute-moi. Il y a une chose dont tu ne te rends pas assez compte : jusqu'à présent, j'ai passé ma vie au fond de l'austère place Royale... au Marais.

MAXIME.

Un quartier très-bien habité.

JEANNE.

Mais qui était à la mode sous Louis XIII. Pendant dix-huit ans, j'ai été cousue à la robe de ma mère, comme le disait très-impertinemment monsieur mon frère. Les cours de demoiselles, les concerts d'amateurs, les visites officielles, l'ennui organisé enfin, telle a été mon existence. Eh bien, aujourd'hui que je suis mariée, il faut que tout cela change, je ne sais rien de la vie parisienne, et je veux la connaître... à fond.

MAXIME.

Peste!

JEANNE.

D'abord, c'était chez moi un rêve, une idée fixe de dîner au restaurant, au cabaret, comme dit Mathilde, et d'aller ensuite au bal de l'Opéra, cette fête magnifique dont tout le monde parle, que tout le monde a vu...

MAXIME.

Oh! tout le monde!

JEANNE.

Oui, monsieur, tout le monde... et le meilleur monde encore... La baronne de Nucé y est allée l'an dernier, Mathilde aussi. Vois comme je suis en retard, et étonne-toi après cela que j'aie hâte...

MAXIME.

De faire tes études.

JEANNE, câline.

Si mon mari veut bien être mon précepteur.

MAXIME.

Enfant!... Ah çà! mais il me semble que nos com-

pagnons oublient que le rendez-vous était pour onze heures précises.

JEANNE.

Mathilde est pourtant l'exactitude en personne. (Elle examine le salon.) Quelle drôle de petite salle à manger?

MAXIME.

Tu appelles cela une salle à manger, toi.

JEANNE.

Des canapés au lieu de chaises... des tapis, des portières de tous les côtés. Pourquoi y a-t-il tant de portières?

MAXIME, surpris.

Hein!... Question de confortable, ma chère amie.

JEANNE, avisant le verrou de la porte.

Tiens, un verrou!... Pourquoi y a-t-il un verrou? On conspire donc ici?

MAXIME.

Question de confortable également, ce verrou est là pour l'ornementation. Vois comme il brille.

JEANNE.

C'est vrai. C'est un petit bijou.

MAXIME, à part.

Un bijou indiscret. Elle est d'une naïveté alarmante, ma femme.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN.

Faut-il servir monsieur, ou attendre que les personnes...

MAXIME regardant sa montre.

Onze heures et demie! Lucien et sa femme nous manqueraient-ils de parole? Y aurait-il malentendu entre nous? Parbleu! puisqu'ils demeurent à deux pas d'ici, je vais... (Il s'aperçoit que Jeanne joue avec le verrou.) Que diable fait-elle là (Haut.) Jeanne?...

VALENTIN, à part.

Elle s'assure de l'état du matériel.

JEANNE.

Vous disiez, mon ami?...

MAXIME.

Je disais que puisque Lucien demeure à deux pas d'ici, je vais lui envoyer un mot... (A Valentin.) Êtes-vous libre? (Un coup de sonnette se fait entendre.)

VALENTIN.

Non, monsieur Maxime... Vous entendez le cabinet 10, qui me sonne, mais au comptoir on vous donnera quelqu'un.

JEANNE, qui s'est rapprochée de la fenêtre, à Maxime.

C'est cela, fais-les demander sur-le-champ... Oh! il y a des masques sur le boulevard. (Elle regarde par la fenêtre.)

VALENTIN, bas à Maxime.

C'est même bien drôle l'histoire du cabinet 10. Figurez-vous que c'est un mari...

MAXIME.

Tout beau, monsieur Valentin, ne plaisantons plus les maris.

VALENTIN.

Puisque monsieur n'est pas...

MAXIME.

Qu'en savez-vous?

VALENTIN.

Bah!

MAXIME, sortant, à Jeanne.

Je reviens dans un instant. (Il sort. Jeanne le suit du regard par la porte du fond restée entr'ouverte.)

SCÈNE V.

VALENTIN, JEANNE.

VALENTIN, mettant le couvert.

Ah! M. Maxime est marié. (Regardant Jeanne et souriant.) Et il trompe déjà sa femme... comme le n° 10... après six mois de mariage!... (Il rit.)

JEANNE, refermant la porte avec effroi

Ah! mon Dieu!

VALENTIN.

Hein?...

JEANNE.

Ah! l'impertinent!...

VALENTIN.

Qu'y a-t-il?

JEANNE.

Mais il y a qu'un masque qui passait là, dans le corridor, m'a envoyé un...

VALENTIN.

Un quoi?...

JEANNE.

Mais un baiser!... (A part.) Il n'y avait pas à s'y tromper.

VALENTIN, négligemment.

Oh! un jour de bal à l'Opéra, madame sait bien que ces choses-là arrivent.

JEANNE.

Comment! je sais bien... mais c'est abominable!...
(Elle va s'asseoir près de la fenêtre de droite.)

VALENTIN, à part.

On dirait qu'elle n'est pas encore faite à son genre d'existence. Elle est si jeune! Elle débute probablement.

SCÈNE VI.

VALENTIN, JEANNE, GEORGES, entrant par le fond, sans voir Jeanne.

GEORGES.

C'est une fatalité! Je ne trouve personne. Nous serons treize. (Il va pour passer par la porte de communication, à gauche.)

VALENTIN.

Monsieur le baron a choisi le salon voisin et celui-ci est maintenant occupé.

GEORGES.

Ah! (Il va pour sortir par le fond et aperçoit Jeanne. A part.) Oh! la jolie femme!... seule!... (Il la salue.) serait-ce mon quatorzième convive?... (Haut.) Pardon, madame, je me suis trompé de cabinet. On croit ouvrir une porte, on en ouvre une autre; vous excusez mon erreur?

JEANNE, gracieusement.

Sans doute, monsieur.

GEORGES, à part.

Très-gentille! (Saluant de nouveau. Bas à Valentin.) Connais-tu?

VALENTIN, de même.

Non, monsieur le baron, c'est une figure nouvelle.

GEORGES,

Je vais l'inviter.

VALENTIN.

Mais, monsieur...

GEORGES, à Valentin.

Tu m'ennuies, toi. (A Jeanne.) Madame, puisque le hasard me permet de saluer une charmante femme, car vous êtes charmante...

JEANNE, interdite.

Eh bien!

GEORGES.

Permettez-moi de vous faire une question : comprenez-vous les personnes qui redoutent de dîner treize à table?

JEANNE, se levant.

Plaît-il?

GEORGES.

Je dis : Comprenez-vous les personnes...

JEANNE.

J'ai bien entendu, et je vous prie de me dispenser de répondre à une question... (Elle se rassoit, prend le journal qui est sur la causeuse et tourne le dos à Georges.)

GEORGES.

Prenez tout le temps de réfléchir... Prenez... (Bas à Valentin qui le tire par son habit.) Que veux-tu, toi?...

VALENTIN, bas.

Mais, monsieur, elle n'est pas seule.

GEORGES.

Elle a un partner?

VALENTIN.

Un habitué!... un gaillard comme monsieur le baron.

GEORGES.

Drôle!... Et qu'est-ce que c'est que ce gaillard?

VALENTIN.

Un avocat.

GEORGES.

Débarrasse-m'en. Dis-lui qu'on l'attend au Palais.

VALENTIN.

A onze heures du soir?

GEORGES.

C'est juste!... Dis-lui que sa maison brûle... que sa femme... un avocat, il doit être marié...

VALENTIN.

Juste.

GEORGES.

Dis-lui que sa femme sait qu'il la trompe et qu'elle va venir faire esclandre ici...

VALENTIN, qui s'est approché de la porte du fond restée entr'ouverte.

Je l'entends, monsieur.

GEORGES, ouvrant le verrou de la porte de communication.

Deux louis pour toi, si tu l'éloignes. (Il sort par la gauche, Valentin referme le verrou.)

SCÈNE VII.

JEANNE, MAXIME, VALENTIN.

MAXIME, à part, avec mauvaise humeur.

J'aurais dû m'attendre à cela. (A Valentin.) Servez-nous.

VALENTIN.

Oui, monsieur. (A part.) Comment l'éloigner? (Il sort par le fond.)

JEANNE, souriant.

Si tu savais ce qui vient de m'arriver.

MAXIME.

Plaît-il?

JEANNE.

Imagine-toi qu'un monsieur est entré ici...

MAXIME.

Ici?

JEANNE.

Oui, par erreur, et m'a adressé la question la plus singulière!

MAXIME.

Comment! il t'a adressé...

JEANNE.

Bien certainement j'ai eu affaire à un fou!... Il m'a demandé si je comprenais les personnes qui redoutent de dîner treize à table?

MAXIME.

Qu'est-ce que tu dis là?... Vous causiez donc familièrement ensemble?

JEANNE.

Pas du tout! Il m'a demandé cela spontanément, dès le premier mot.

MAXIME, se dirigeant vers la porte.

Où est ce monsieur?

JEANNE.

Je ne veux plus que tu me quittes.

MAXIME.

Permets... Je tiens à savoir...

JEANNE.

Je te répète que ce monsieur devait avoir la tête un peu dérangée.

MAXIME.

En ce cas, il ressemble à votre amie Mathilde.

JEANNE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

MAXIME.

Que Lucien et sa femme nous faussent compagnie.

JEANNE.

C'est impossible!...

MAXIME, remettant une lettre à Jeanne.

Voilà le billet qu'ils ont fait remettre pour moi... Votre amie a pris la migraine, ce matin, au sermon, et vient de se mettre au lit... Je vous demande un peu ce qu'elle allait faire au sermon, le matin, quand, le soir, elle devait aller au bal de l'Opéra... Mais voilà les femmes! mariant à plaisir le profane et le sacré.

JEANNE.

Il faut bien tout connaître.

MAXIME.

Sapristi! que j'ai été malavisé de céder à vos folles instances!

JEANNE.

Voyons, Maxime.

MAXIME.

Non! Je suis furieux. (Valentin entre sur ces mots.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VALENTIN, servant le potage.

VALENTIN, à part.

Bah!... il la brutalise... pauvre petite femme!... Elle serait plus heureuse avec le baron... (Haut.) Monsieur est servi.

MAXIME.

Ah! vous voilà, vous! Vous êtes d'une lenteur!... Vous savez pourtant que nous allons au bal de l'Opéra..

(Il s'assoit à la table en faisant face au public.)

JEANNE.

Il est inutile de malmener ce garçon, puisque cela te fâche ; je n'ai plus de goût pour l'Opéra. (Elle va s'asseoir à la gauche de la table, tournant le dos à la porte de communication.)

VALENTIN, à part.

Elle prend ma défense. Eh bien ! ces femmes-là ont du cœur, quoi qu'on en dise... Comment l'éloigner ? (Il sort.)

SCÈNE IX.

MAXIME, JEANNE.

MAXIME.

Voyons, Jeanne, je ne prétends pas te priver d'un plaisir... mais avoue que tout semble conspirer ce soir pour me mettre de mauvaise humeur. C'est d'abord Lucien et Mathilde qui nous promettent formellement d'être des nôtres et qui nous laissent en plan... puis c'est ce monsieur...

JEANNE.

Quel monsieur ?

MAXIME.

Le fou, qui se permet d'entrer ici et de vous adresser des questions saugrenues.

JEANNE, à part.

S'il savait ce qu'un autre m'a adressé, grand Dieu !

MAXIME.

Il n'en faut pas davantage pour agacer l'homme le plus pacifique, le plus... (Changeant de ton.) Tu veux bien un peu de potage, Jeanne ?... Il a fort bonne mine, ce potage... Allons, approche-toi... (Jeanne se rapproche de la

table.) et laisse-moi te servir... (Jeanne tend son assiette.) petite boudeuse.

JEANNE, retirant son assiette.

Il m'injurie, à présent. Oh! les maris se ressemblent tous par un côté.

MAXIME, qui allait servir Jeanne, laisse retomber la cuillère dans le potage.

Plaît-il?... Par quel côté, je vous prie?

JEANNE.

Quand ils ont fait de la peine à leur femme, c'est encore elle qu'ils accusent. (Elle tend son assiette.)

MAXIME, oubliant de servir.

Tiens, tu vaux mieux que moi, ma petite Jeanne!... Encore une fois, oublie ma mauvaise humeur, faisons la paix, et...

JEANNE, tendant son assiette une troisième fois.

Et servez-moi pour tout de bon, car je vous ferai remarquer que le potage va refroidir.

MAXIME.

Oh! pardon!... Tu as raison... il est froid.

JEANNE.

Parfaitement.

MAXIME.

Veux-tu que j'en demande un autre?

JEANNE.

Ce serait un nouveau retard, et si nous allons au bal.. (Elle s'interrompt.)

MAXIME.

Ah! (Haut.) Nous y retournons donc? (Il lui baise la main. — Valentin entre.)

JEANNE.

Prends donc garde!

SCÈNE X.

LES MÊMES, VALENTIN, apportant le filet.

VALENTIN, qui a vu le baiser, à part.

Allons, bon!... Ce sera bien plus difficile de l'éloigner à présent!... (Haut.) L'ami de monsieur Maxime n'arrive pas... Monsieur ferait peut-être bien d'aller lui-même...

MAXIME.

Il ne viendra pas.

VALENTIN, contrarié.

Bing! (Il sert le filet, un grand bruit se fait entendre dans la pièce de gauche.)

MAXIME.

Quel est ce tintamarre?

VALENTIN.

C'est le corps de ballet de l'Opéra qui soupe ici, ce soir.

MAXIME.

Que ne m'avez-vous prévenu? J'aurais choisi un autre cabinet.

VALENTIN, empressé.

Si monsieur Maxime veut aller en visiter un autre?

JEANNE, vivement.

Oh! non!

MAXIME.

Comment, non?...

VALENTIN, à part.

Il la contrarie sur tout. Je disais bien : Elle serait plus heureuse avec le baron. (Il sort.)

SCÈNE XI.

MAXIME, JEANNE.

JEANNE.

Quel bonheur de souper à côté du corps de ballet !

MAXIME.

En vérité?

JEANNE.

Sans être vue... et d'entendre ce que disent ces dames de théâtre dans la vie ordinaire!

MAXIME, à part.

Fichtre!

JEANNE.

Je suis sûre qu'elles ont de tout autres idées que nous sur une foule de choses.

MAXIME.

Je le crois parbleu bien!

JEANNE.

Et que leur conversation doit être drôle!

MAXIME.

Trop drôle, s'il vous plaît, et je ne vois nul dommage à ce que vous en soyez privée.

JEANNE.

Quelle épouvante! Est-ce que vous auriez connu des actrices, monsieur?

MAXIME, surpris.

Hein!

JEANNE, vivement.

Vous en avez connu?

MAXIME.

J'en ai connu... j'en ai connu... comme avocat...

comme avocat. N'est-ce pas moi qui a plaidé pour Esther?... Tu sais, la célèbre Esther, qui a jeté la discorde dans un ménage modèle.

JEANNE.

Et vous plaidiez pour cette femme; fi, monsieur!

MAXIME.

La profession d'avocat a de pénibles exigences.

JEANNE.

C'est ce vilain procès qui vous a obligé, un mois après notre mariage, à aller à Orléans, à me quitter durant trois grands jours... Allez! je m'ennuyais bien pendant votre absence. Mon unique ressource était de vous écrire tous les jours... Et sais-tu où je faisais ma correspondance? Dans ton cabinet de travail, au milieu de tes meubles, de tes livres, des mille objets qui te sont familiers et qui tous me rappelaient l'absent. (Maxime lui prend la main.) Devine ce que j'ai trouvé dans l'un des tiroirs de ton bureau.

MAXIME.

Hein!... Tu fouillais dans mes tiroirs?

JEANNE.

N'en ai-je pas le droit, monsieur?

MAXIME.

Si fait, chère amie, si fait!... (Inquiet.) Qu'as-tu trouvé?

JEANNE.

Le bouquet de violettes de Parme que vous m'avez demandé à la soirée de notre contrat.

MAXIME, rassuré, à part.

Ouf! (Haut.) M'en veux-tu beaucoup de l'avoir gardé?

JEANNE.

Non. C'est ce jour-là que tu m'as donné mon joli porte-monnaie, — que j'aime tant!

MAXIME.

Chère Jeanne! (A part.) N'importe, à l'avenir je fermerai mes tiroirs.

JEANNE.

Écoute... On rit dans le salon voisin... C'est le corps de ballet... (En se penchant du côté de la porte de communication, elle avise le trou de la serrure et y applique son regard.) Mais on peut voir...

MAXIME.

Jeanne!... veux-tu bien te rasseoir?... C'est très-indiscret ce que tu fais là!

JEANNE, regardant toujours.

Crois-tu? O la belle personne!

MAXIME, se levant vivement.

Où cela?

JEANNE, s'adossant à la porte.

Eh bien! monsieur, voilà que vous voulez regarder aussi, maintenant que vous savez qu'il y a une jolie femme!

MAXIME, se rasseyant.

Mon Dieu, que tu es enfant! je te demande ce que peut me faire la vue d'une jolie femme, à moi, un homme marié.

JEANNE.

Ta... ta... ta... Mathilde m'assurait, hier encore, que messieurs les maris remarquent très-bien...

MAXIME.

Votre Mathilde n'a pas le sens commun.

JEANNE, regardant de nouveau.

Tiens! voilà qu'elle tire la moustache d'un grand jeune homme blond.

MAXIME, avec autorité.

Jeanne, viens t'asseoir.

JEANNE, regardant toujours.

Me voilà, mon ami, me voilà. (Jetant un cri de scandale.) Ah!

MAXIME, se relevant.

Qu'est-ce que c'est encore?

JEANNE.

C'est... figure-toi... Oh! non! je n'ose pas.

MAXIME.

Comment!... je veux savoir... (Il regarde par le trou de la serrure.)

JEANNE, au public, confidentiellement.

Ils se sont embrassés... positivement.

MAXIME.

Mais je ne vois rien, moi. (Il regarde encore.)

JEANNE, à part.

Cela ne pouvait pas durer toujours.

MAXIME, à part.

Diable! Camille!

JEANNE.

Tu dis?

MAXIME.

Moi? Rien... Je dis que j'ai faim et je trouve beaucoup plus convenable de souper que d'examiner les faits et gestes de nos voisins. (Il va se rasseoir.)

JEANNE, regardant encore.

D'autant mieux qu'on ne voit plus rien du tout. Je ne sais pas ce qu'ils ont mis dans la serrure. (Elle souffle dans la serrure.)

MAXIME.

Gageons que tu as attiré leur attention de notre côté, et qu'ils nous rendent la politesse.

JEANNE, effrayée, se rasseyant.

Hein!

MAXIME, se levant et confectionnant une boulette de pain.

Et tu choisis justement le moment où ils nous regardent pour souffler dans la serrure, toi. Mais je vais mettre bon ordre à leur curiosité.

JEANNE.

Que veux-tu faire?

MAXIME, longeant la muraille pour arriver à la porte de communication.

Je veux nous barricader. (Il applique sa boulette de pain sur le trou de la serrure.) Les servitudes de vue sont interdites par la loi, article 675. (Il se rasseoit.)

JEANNE.

Interdites de leur côté... mais pas du nôtre... et quand il nous plaira.

MAXIME.

Non pas... Tous les Français..., et les Françaises aussi, sont égaux devant l'art. 675. Sais-tu bien que ce n'est pas le nom de Jeanne qu'on aurait dû te donner, mais celui d'Ève?

JEANNE.

Pourquoi cela, monsieur?

MAXIME.

Parce que tu es blonde. (En ce moment la boulette de pain tombe par terre, poussée par une carte qui sort du trou de la serrure.)

JEANNE, gaîment.

Mauvais! — Bon! voilà ta barricade enlevée. (Elle aperçoit la carte.) Qu'est-ce que cela?... (Elle prend la carte.) Une carte! (Elle la déplie.)

MAXIME, vivement.

Donne, Jeanne.

JEANNE.

Il y a quelque chose d'écrit. (Lisant.) Bonjour, Maxime... Camille! — (Vivement.) Quelle est cette Camille qui vous appelle Maxime?

MAXIME.

Plaît-il?... D'abord, pourquoi dis-tu cette Camille? Ça doit être ce Camille! Je connais trois ou quatre Camille... Camille est des deux sexes.

JEANNE.

Mais lisez donc, monsieur, *Camille*... et, en petits caractères, *de l'Académie*...

MAXIME.

Je t'assure...

JEANNE.

Vous me trompez... Cette femme vous connaît intimement, et la familiarité dont elle use avec vous ne peut s'expliquer que d'une seule façon...

MAXIME.

Allons! Tu es folle!...

JEANNE.

Oui, folle, parce que j'ai découvert votre trahison, n'est-ce pas? — Oh! c'est indigne! être trompée après trois mois de mariage!

MAXIME.

C'est du délire... Jeanne, veux-tu m'écouter?...

JEANNE.

Non!... non!... Vous mentiriez encore... C'est à cette dame que je veux m'adresser. (Elle se dirige vers la porte de communication. Maxime lui barre le passage.)

MAXIME.

Tu ne sortiras pas... Aller te compromettre avec cette créature!

JEANNE, avec véhémence.

Vous voyez bien que vous avez peur que je lui parle, que j'apprenne de sa bouche toute votre perfidie. Rassurez-vous du reste, j'en sais désormais assez et je n'irai point lui disputer votre affection. Mes projets sont arrêtés.

MAXIME.

Vos projets!... Peut-on les connaître, madame?...

JEANNE.

Dès demain je me retire chez ma mère.

MAXIME, exaspéré.

Ah, bon! Ah, bien!

JEANNE, pleurant.

Ma pauvre mère qui croit sa fille heureuse et qui va apprendre que ce prétendu bonheur n'était que mensonge et duperie.

MAXIME.

Jeanne!... (A part.) Il faut en finir!... (Haut.) Jeanne, vous n'êtes plus une enfant et vous pouvez entendre certaine confession que les circonstances déplorables où nous sommes m'obligent à vous faire. Eh bien! ma jeunesse... ma première jeunesse, — comme celle de la plupart des hommes, — n'a pas été exempte de certaines folies et je dois vous avouer en effet que j'ai connu cette Camille... autrefois...

MAXIME, à part, ironiquement.

Autrefois, cela devait être...

MAXIME.

Elle m'aura reconnu par cette maudite serrure et aura trouvé plaisant de commettre une inconvenance sans nom.

JEANNE, railleuse.

Vous me permettez de ne pas ajouter foi à vos ingénieuses confessions.

MAXIME.

Je vous jure...

JEANNE.

Ah! les hommes ne font aucune difficulté de se parjurer, et, hier encore, Mathilde m'assurait...

MAXIME.

Encore votre Mathilde. Elle m'ennuie à la fin... Une tête à l'envers.

JEANNE.

Une femme charmante, monsieur.

MAXIME.

Une amie dangereuse, madame.

JEANNE.

Une adorable personne, monsieur.

MAXIME.

Madame!

JEANNE.

Monsieur!

MAXIME, furieux.

Madame! (avec sang-froid.) mais la question n'est pas là... Persistez-vous à mettre en doute ma parole?

JEANNE.

Je persiste.

MAXIME.

En ce cas, madame, vous avez parfaitement raison de songer à une séparation. (A part.) Effrayons-la. (Haut, plaidant.) Lorsque la confiance n'existe plus entre époux, la vie commune devient un supplice pour chacun d'eux... (Une vielle se fait entendre par la fenêtre restée entr'ouverte.)

Allons, bon! De la musique à présent! (Parlant par la fenêtre.) Veux-tu t'en aller, gamin. (Il reprend sa plaidoirie.) Lorsqu'un des conjoints en est venu à donner à son conjoint un démenti injurieux...

JEANNE, l'interrompant.

Allez-vous replaider votre procès d'Orléans?

MAXIME.

Hein?

JEANNE.

C'est parfaitement inutile, puisque nous sommes tous deux d'accord sur les conclusions du débat.

MAXIME, à part.

C'est qu'elle en prend son parti!... (Une vielle se fait entendre de nouveau, puis une voix d'enfant : *Un petit sou, signor!*

MAXIME, se retournant.

Encore! (Parlant par la fenêtre.) Veux-tu nous laisser tranquilles, toi et ta musique?

JEANNE.

Vous avez le cœur bien dur, monsieur.

MAXIME.

La mendicité est interdite, madame. (Au-dehors.) Allons! va-t'en, gamin.

JEANNE, à la fenêtre.

Reste, mon enfant.

MAXIME.

Va-t'en.

JEANNE.

Reste! (Elle prend son porte-monnaie.) Mon porte-monnaie... Ah! je me vengerai!... (Elle jette son porte-monnaie par la fenêtre.) Tiens!

MAXIME.

Que faites-vous?

JEANNE.

La charité, vous le voyez.

MAXIME.

Mais ce porte-monnaie est celui que je vous ai donné.

JEANNE, avec intention.

C'est celui-là.

MAXIME.

Et voilà le cas que vous en faites! (Silence.) Eh bien, moi, Jeanne, quoi qu'il puisse advenir entre nous, je ne jetterai jamais les fleurs qu'un jour vous m'avez données. (Moment de silence.)

JEANNE.

J'ai eu tort, Maxime, et je vais...

MAXIME.

Demeurez... C'est moi qui vais lui proposer un échange. (Il prend son chapeau et sort.)

SCÈNE XII.

JEANNE, seule.

J'ai été trop prompte... Oh! c'est qu'aussi je souffrais trop... Maxime, mon mari, aimer une autre femme que moi!... Et cependant s'il m'avait dit la vérité! Si depuis longtemps, très-longtemps, cette femme n'était plus... sans doute ce serait encore bien triste de songer que j'ai pu avoir une rivale, même dans le passé; mais il paraît que ces choses-là arrivent; c'est désespérant, mais elles arrivent! (Soupirant.) Il faut bien que nous en prenions notre parti.

SCÈNE XIII.

JEANNE, VALENTIN.

VALENTIN, entre-bâillant la porte.

Je crois que M. Maxime a sonné... je... (A part.) Il n'est plus là!

JEANNE.

Vous vous trompez... (A part.) Si par le garçon je pouvais savoir... (Haut.) Dites-moi, je vous prie, connaissez-vous quelques-unes des personnes qui sont dans le salon voisin?

VALENTIN, à part.

Ah bah! Elle y vient d'elle-même. (Haut.) Sans doute, madame! (A part.) C'est le moment de prévenir le baron. (Il frappe à la porte de gauche et ôte le verrou sans être remarqué de Jeanne.) Nous avons d'abord le baron Georges de...

JEANNE.

Passons!

VALENTIN.

Nous avons Palmyre, l'illustre Palmyre, qui est illustre depuis si longtemps, que ses meilleures amies ne l'appellent jamais que les ruines de Palmyre; nous avons encore la belle Paquita, la célèbre Camille...

JEANNE.

Camille!

VALENTIN.

Dont on fête le retour, ce soir.

JEANNE.

Le retour?

VALENTIN.

Sans doute... madame ignore donc sa fugue de l'an dernier?

JEANNE.

Fugue!... J'ignore tout... parlez.

VALENTIN.

C'est juste! vous êtes si jeune! vous n'étiez pas encore lancée.

JEANNE, étonnée.

Lancée?

VALENTIN, au public.

Elle n'était pas encore lancée... (A Jeanne.) Figurez-vous qu'il y a un an, à pareil jour, tout l'orchestre l'attendait pour l'applaudir dans le pas qui l'a rendue célèbre, tandis qu'elle s'embarquait au Havre, en compagnie d'un jeune Américain.

JEANNE, à part.

Un an! Maxime ne me trompait pas!

VALENTIN, à part.

Le baron ne m'a pas entendu. (Il frappe de nouveau à la porte de gauche, haut.) Après un an d'absence, la célèbre Camille vient d'effectuer son retour en compagnie d'un prince russe.

JEANNE.

Pardon! vous avez dit : un Américain.

VALENTIN.

J'ai dit un Américain, quand je parlais de l'aller; je dis un prince russe puisqu'il s'agit du retour.

JEANNE, à part.

Quelle horreur!... (En ce moment Georges entre par la porte de communication, sans être vu de Jeanne.)

SCÈNE XIV.

JEANNE, VALENTIN, GEORGES.

GEORGES, bas à Valentin.

Elle est seule?

VALENTIN, bas à Georges.

Oui. Ils sont en pleine rupture. Il la rend malheureuse comme les pierres.

GEORGES.

Parfait!... laisse-nous.

VALENTIN, sortant.

Deux louis de gagnés! (En ce moment, Jeanne aperçoit Georges.)

JEANNE, très-effrayée.

C'est encore vous, monsieur?

GEORGES.

Et non plus par erreur, cette fois, ma belle enfant, mais volontairement... intentionnellement.

JEANNE.

Mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

GEORGES.

C'est juste!... je m'appelle Georges de Gensac, baron de Gensac. Je sais que la personne qui était ici tout à l'heure vous rend fort malheureuse.

JEANNE, à part.

Que dit-il?

GEORGES.

Malheureuse! Vous, si belle! si jeune! Cela crie vengeance! Aussi suis-je chargé par d'aimables gens qui soupent dans le salon voisin de vous enlever à votre fâcheux en vous invitant à souper.

JEANNE, suffoquée.

Mais, monsieur...

GEORGES, vivement.

Oh! soyez tranquille, vous serez en bonne compagnie. Voici le menu des convives : trois financiers, — une paire de diplomates, — quelques gens de lettres, — puis le corps de ballet... d'excellentes filles qui seront enchantées de faire votre connaissance.

JEANNE.

Oh! c'en est trop, veuillez vous retirer, monsieur.

GEORGES.

Voyons! Ne vous fâchez pas et avouez que de pareils convives sont bien plus amusants que ce monsieur qui vous fait des scènes et que vous allez planter là...

JEANNE.

Comment!

GEORGES.

En venant avec moi; vrai! ce sera un peu plus original d'en finir avec lui.

JEANNE.

En finir!

GEORGES.

C'est dans l'ordre des choses, ma chère enfant. Mieux vaut le quitter la première que d'être quittée par lui.

JEANNE.

Quittée par mon mari!

GEORGES, stupéfait.

Votre mari?... (A part.) Son mari! Elle a un mari!

JEANNE.

Sortez, monsieur!

GEORGES.

Pardonnez-moi, madame, je croyais... j'ignorais... (A part.) Son mari!

JEANNE.

Mais sortez donc!

GEORGES.

Je m'en vais, madame, je m'en vais... (Il gagne la porte de gauche. En ce moment Maxime entre par le fond.)

SCÈNE XV.

JEANNE, MAXIME, entrant sans voir Georges.

MAXIME.

Voici votre porte-monnaie, Jeanne.

GEORGES, à part.

Cette voix!

JEANNE, se réfugiant près de Maxime.

Ah! mon ami!

MAXIME.

Qu'as-tu donc?

JEANNE.

C'est monsieur!

MAXIME.

Quel monsieur?... (Se retournant et apercevant Georges.) Ah! (Le reconnaissant.) Georges!

GEORGES.

Maxime!

JEANNE, à part.

Ils se connaissent!

MAXIME.

Que diable fais-tu là, toi?

GEORGES, embarrassé.

Mon ami, je venais... je passais, je... parbleu, il faut avouer que la rencontre est bizarre.

MAXIME.

Très-bizarre. Mais je voudrais savoir...

GEORGES.

Après quatre mois d'absence, car voilà quatre mois que nous ne nous sommes vus... J'arrive d'Italie, mon cher, et je... Tu vas bien?

MAXIME.

Très-bien! Je te remercie! Je te demande comment tu te trouves avec madame.

GEORGES.

C'est toi qui accompagnes madame?

MAXIME.

Oui! c'est moi qui accompagne ma femme.

GEORGES, à part.

Sa fem... c'était lui le mari! (Haut.) Ah! tu es marié? (Avec reproche.) Tu te maries, et tu ne m'en préviens même pas!

MAXIME, reprenant.

Puisque tu étais en voyage... Mais il ne s'agit pas de cela... je désire savoir ce qui s'est passé entre ma femme et toi.

GEORGES.

Entre ma femme et... (Se reprenant.) c'est-à-dire non; entre madame et moi... Ah! mon Dieu! c'est bien simple... excessivement simple. Voici ce que c'est. (A part.) Comment diantre lui raconter cela! (Haut.) Voici la chose en deux mots : j'étais entré dans ce salon, par erreur, la première fois...

MAXIME.

Comment, la première fois! Tu es déjà venu. (Il regarde Jeanne, qui fait signe que oui.) Ah çà! mais l'univers est donc entré ici?

JEANNE, à Maxime.

Je vous l'avais dit, mon ami.

MAXIME.

C'était lui le fou?

GEORGES, à part.

Comment, le fou! (Haut.) Enfin, c'était moi, et, comme j'avais trouvé madame seule, je m'étais imaginé que madame était, ou plutôt, n'était pas... et que je pouvais... parce qu'il faut te dire que nous étions treize à table là-bas... (A part, s'essuyant le front.) Je suis en nage!

MAXIME, éclatant.

Mais je ne comprends pas un mot à ton galimatias... T'expliqueras-tu à la fin?

JEANNE, vivement.

Maxime, c'est moi qui vais tout vous dire : monsieur, trompé par ce costume... (Elle indique son domino.)

GEORGES.

Voilà! Trompé par le costume de madame...

JEANNE.

Par l'endroit même où nous sommes...

GEORGES.

Où nous sommes...

JEANNE.

Se sera figuré... (Elle s'arrête embarrassée.)

MAXIME.

Quoi?

JEANNE.

Mais... c'est que je ne sais trop comment te raconter cela.

MAXIME.

Alors, il était inutile de parler.

GEORGES, à Maxime.

Je te demande pardon, madame s'est parfaitement rendu compte d'une méprise...

MAXIME, menaçant.

Ah! prends garde!

GEORGES.

D'une méprise pour laquelle je suis prêt à t'accorder toutes les satisfactions que tu exigeras de moi. (A part.) Parbleu! j'aime mieux cela.

MAXIME.

Morbleu! j'y compte.

JEANNE, épouvantée.

Que dites-vous? Un duel!

MAXIME.

Assez, Jeanne!

JEANNE.

Je vous dis que je suis la seule coupable, que j'ai mérité la leçon que je reçois.

MAXIME, toisant Georges.

Chacun aura la sienne.

JEANNE, barrant le passage à Georges, qui allait sortir.

Non, monsieur, vous ne sortirez pas que vous n'ayez renoncé tous les deux à ce duel insensé. (A Maxime.) Car enfin, monsieur n'a pas eu l'intention de m'offenser. (A Georges.) N'est-ce pas, monsieur, que vous n'avez pas eu l'intention de m'offenser ?

GEORGES.

Madame, je ne sais ce qui adviendra de mon odieuse méprise, mais ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que j'en ai le regret le plus profond, et que je vous en demande humblement pardon.

JEANNE, à Maxime.

Vous entendez, monsieur me demande humblement pardon, et je le lui accorde de grand cœur. Vous allez faire comme moi, mon ami.

MAXIME, après un instant de silence.

Allons! ta main, grand étourdi! (Il tend la main à Georges.)

GEORGES, prenant sa main.

Ah! merci! (En ce moment de vigoureuses clameurs se font entendre dans le salon de gauche.)

MAXIME.

Quel est ce bruit?

GEORGES.

Ne fais pas attention; ce sont mes hôtes qui me réclament. (On frappe à la porte de communication.)

MAXIME.

Mais ils vont faire invasion ici.

GASTON, fermant le verrou de la porte et s'adossant contre elle.

Non pas, à moins d'enfoncer la porte.

MAXIME.

Ils en sont bien capables. (Les cris recommencent. On distingue les mots : Le baron! le baron! chanté sur l'air des lampions.)

VALENTIN, entrant.

La voiture qu'a demandée M. Maxime est avancée.

JEANNE.

Partons vite.

MAXIME.

Pour l'Opéra?

JEANNE.

Oh! non! plus d'Opéra! plus de restaurant!... On apprend là beaucoup plus de choses qu'on n'en voudrait savoir. Rentrons à la maison.

MAXIME, offrant le bras à Jeanne.

Ce que femme veut, mari le veut!... (Les cris redoublent dans la pièce voisine.)

GEORGES, adossé au mur.

Partez vite, je ne réponds plus de rien. (Au moment où Maxime et Jeanne sortent, la porte cède. — La toile tombe.)

FIN DES CURIOSITÉS DE JEANNE.

LA

FOLLE DU LOGIS

MONOLOGUE

PERSONNAGE

RAYMOND, avocat.

La scène se passe de nos jours, à Paris.

LA

FOLLE DU LOGIS

Petit salon. Porte au fond, porte latérale. Cheminée avec pendule. Au premier plan, une table sur laquelle se trouvent une montre de femme, un portefeuille, un trousseau de petites clefs, un journal. Un fauteuil près de la table. Étagère chargée de menus objets féminins. Une commode dans un des tiroirs de laquelle sont renfermés une carte photographique et un coffret contenant des lettres. Une causeuse sur laquelle est un chapeau d'homme.

Au lever du rideau, Raymond est près de la porte latérale, qu'il tient entr'ouverte, et parle à quelqu'un qu'on ne voit pas. Il a un dossier sous le bras.

RAYMOND.

Adieu, chère amie, ou plutôt, à tout à l'heure, puisque tu ne dois rester qu'un instant chez ta mère... Pauvre Adrienne! elle subit encore l'influence maternelle, après deux années de mariage, d'une façon presque puérile, et, si elle ne faisait pas sa visite quotidienne à mon honorée... mais ennuyeuse belle-maman, elle croirait bien certainement que l'État est en péril. (Il ferme la porte et revient près de la table, sur laquelle il dépose son dossier.) Maintenant installons-nous chez elle, et, à son retour,

nous allons passer une bonne soirée en tête à tête, Adrienne à sa tapisserie, et moi devant le dossier de l'affaire que je plaide demain. Encore une séparation de corps! C'est la troisième de l'année. (Souriant.) La séparation de corps est en faveur en l'an de grâce 1869. (Il va pour s'asseoir; mais, en ouvrant son dossier, il aperçoit la montre, le portefeuille et les clefs de sa femme.) Tiens! dans son empressement, ma femme a oublié sa montre... et son portefeuille... et ses clefs. L'étourdie! (Il prend le trousseau de clefs avec lequel il joue machinalement.) Quel élégant trousseau de clefs! Celle-ci, surtout. (Il examine la plus petite clef.) C'est une merveille de finesse et de travail! Et dorée et ciselée! Je serais curieux de savoir quel est le meuble favori que ferme ce joujou microscopique. (Il s'avance vers l'étagère.) — Ah çà! mais me voilà comme madame Barbe-Bleue, moi, voulant approfondir un mystère... (Souriant.) qu'il m'est peut-être interdit de connaître. (Il rejette le trousseau de clefs sur la table.) Assez d'enfantillages, monsieur l'avocat, et revenons à mon procès, à ma cliente... une fort jolie personne, entre parenthèses. (Il s'assoit, prend une pièce de son dossier et lit.) — « Contrairement au paragraphe III des conclusions du demandeur, arguant du fait par la défenderesse de... » (Parlé.) de... de quoi? J'écris si mal que je ne peux jamais me relire. (Souriant.) Hier encore, mon horrible calligraphie m'a joué un tour!... Je plaidais pour une société anonyme; un instant j'ai besoin de mes notes; je les prends, et, au lieu de lire : « Messieurs, le siége de la société... » — je lis : « Messieurs, le piége de la société... » On juge de l'effet. — (Il reprend son dossier et s'efforce de lire.) — « Arguant du fait par la défenderesse de... » (Parlé.) Ah! de sortir!... Et j'ai eu un prix d'écriture en huitième! comme on dégé-

nère. (Lisant.) « De sortir mystérieusement et quotidiennement... » — (Parlé.) Pourquoi mystérieusement? Elle sortait tous les jours, comme toutes les jeunes femmes, comme la mienne, parbleu! pour aller voir sa mère. Le mari de ma cliente est un drôle, et sa femme est victime d'une odieuse machination, ainsi que je le démontrerai demain devant le tribunal. C'est, du reste, une conviction bien établie chez moi qu'il existe beaucoup plus d'honnêtes femmes qu'on ne le croit généralement. Sans doute, je ne retournerai pas l'aphorisme de Boileau, et je n'irai point jusqu'à prétendre qu'il n'est, dans Paris, que trois femmes légères. Non, il doit y en avoir... il y en a plus de trois. Mais je pose néanmoins en principe que notre société est moins dissolue qu'on ne le dit. (Il se lève et plaide.) Plus encore, messieurs, je prétends, l'histoire à la main, que notre siècle est en progrès; que les lumières, en pénétrant chaque jour davantage dans le corps social, le moralisent en même temps qu'elles l'éclairent; que l'éducation de famille se développe; que l'enseignement secondaire des jeunes filles, bienfaisante innovation d'un pouvoir libéral... (Changeant de ton.) Tiens! mais je plaide, moi, et je plaide tout seul. La distraction est violente. (En rejetant son dossier sur la table, il fait tomber par terre le portefeuille de sa femme; des papiers s'en échappent.) Diable! je viens de faire un malheur. (Il ramasse le tout.) Remettons à leur place des documents précieux. (Inventoriant les papiers.) Un billet de concert!... Un échantillon!... Des prospectus!... (Lisant.) *Au Printemps!*... *A la Tentation!*... (Parlé.) Quel est le philosophe qui a trouvé cette enseigne féminine? (Ramassant un dernier papier et lisant.) « Chère madame... » (Parlé.) Un instant. Ceci est une lettre; respectons-la... Le secret d'une

lettre est sacré. (Il laisse la lettre ouverte sur la table et se rassoit.) N'importe, c'est gentil ce que je fais là, et, à ma place, bien des maris n'auraient pas cette exquise discrétion... Allons, ne gâtons pas une action délicate en nous en glorifiant. (Il reprend son dossier et lit.) « Contrairement au paragraphe III des conclusions... » (Parlé. — Montrant la lettre.) C'est une écriture d'homme. — Quel peut être le monsieur qui écrit à ma femme qu'elle lui est chère? — Chère madame. — La langue française, il faut le reconnaître, a des formules singulières; il est évident que ma femme et ce monsieur sont fort indifférents l'un à l'autre, malgré le « chère madame ». — C'est, du reste, comme le parfait dévouement que l'on prodigue, au bas d'une lettre, à un inconnu auquel on n'est nullement dévoué. (Il reprend la lecture de son dossier.) « Contrairement au paragraphe III des conclusions du demandeur... » (Parlé.) C'est la lettre de remercîment d'un des danseurs qu'Adrienne a invités pour notre soirée de lundi; une épître insignifiante et que je me fais, en vérité, un scrupule exagéré de ne pas lire... (Reprenant son dossier avec résolution et comme pour échapper à une mauvaise pensée.) « Contrairement au paragraphe III... » (Son regard passe par-dessus son dossier et tombe sur la lettre ouverte, qu'il lit en continuant du même ton.) « Je m'empresse de vous remercier de l'invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser... » (Parlé.) Qu'est-ce que je disais? (Lisant.) « Veuillez agréer, etc., etc. Georges de Nertal. » (Parlé.) Ah! ah! (Il se lève et prend la lettre.) C'est le frère d'une des amies de ma femme, ce jeune capitaine d'état-major qui m'a tant agacé, l'autre nuit, au bal de madame d'Arbois! un gaillard qui, sous le prétexte qu'il dansait le cotillon avec ma femme, l'a accaparée

depuis minuit jusqu'à trois heures du matin, et m'a condamné, moi, à faire le pied de grue en attendant la fin de cette danse interminable. J'avais beau donner le signal du départ à Adrienne, elle ne le voyait pas, la rusée! Impatienté, j'ai voulu faire acte d'autorité et l'emmener. Ah bien, oui! J'ai cru que j'allais soulever une émeute.

— Fi! monsieur, s'est écriée madame d'Arbois, nous enlever notre meilleure valseuse quand le cotillon commence à peine!

— Pardon, madame, pardon; il dure depuis plus de deux heures, et il avait été convenu avec Adrienne...

— Mais les conventions sont faites pour être violées, cher monsieur : voyez celle du 15 septembre!

Et chacun de rire d'une plaisanterie que je n'ai pas trouvée drôle, moi. J'ai voulu me retourner vers M. de Nertal et lui faire comprendre qu'après deux nuits déjà passées au bal, j'avais droit au départ.

— Encore trois petites figures, monsieur : celle du miroir, celle des bougies et celle des cerceaux. Cette dernière surtout est charmante; vous verrez. (Avec une humeur croissante.) Je la connaissais, parbleu! J'ai eu tout l'hiver pour l'étudier, et je la trouve particulièrement inepte, celle-là. Imaginez-vous une douzaine de grands nigauds qui sautent à qui mieux mieux dans des cerceaux de papier, comme des écuyers du Cirque. Le bel exploit, en vérité, pour mériter la faveur d'un tour de

valse!... Je trouve d'ailleurs que le cotillon, tel qu'on le danse aujourd'hui, frise l'indécence. C'est vrai : les cavaliers n'invitent plus leurs danseuses; ils se précipitent sur elles, ils les prennent d'assaut, ils les fauchent!... le capitaine surtout. Il a une façon de saisir la taille de sa valseuse, le capitaine, qui me révolte... Et puis, il cotillonne trop souvent avec Adrienne. On finit par compromettre une jeune femme en la monopolisant ainsi. (Ses regards viennent de tomber sur la lettre, qu'il tenait à la main.) Qu'est-ce que c'est que cela? (Lisant.) « T. S. V. P. » (Parlé.) Il y a un post-scriptum. (Il tourne le feuillet.) Voyons. (Lisant.) « Oserai-je, madame... » (Parlé.) Voilà encore une formule hypocrite. Oserai-je, c'est oser, parbleu! (Lisant.) « Oserai-je, madame, prendre les devants sur mes concurrents et vous prier de m'accorder le cotillon? » (Parlé.) Encore! Il invite ma femme par la poste, à présent! Ah! mais il m'ennuie, ce capitaine-là! et je ne le trouve nullement autorisé, parce qu'il est le frère d'une amie d'Adrienne, à se permettre de telles familiarités. (Avec colère.) Ces militaires ne savent pas vivre... Ils savent mourir; mais ils ne savent pas vivre!... Tiens! c'est un mot, cela; je le planterai dans ma première plaidoierie contre un homme de guerre. Et Adrienne qui le trouve distingué, ce monsieur, aimable, spirituel!... Spirituel... il a l'esprit de corps, comme tous les militaires. Tiens! c'est encore un mot. Je le placerai aussi, celui-là... Je suis sûr que M. de Nertal est enchanté de sa lettre. (Ironiquement.) C'est un moyen de se singulariser, d'attirer l'attention sur lui... (Sérieusement.) de faire la cour à ma femme peut-être. Oh! non, c'est impossible... impossible qu'un célibataire courtise une femme mariée! Mais la chose n'est que trop possible, au contraire; elle

arrive journellement... (Il marche : moment de silence.) Il est certain que le capitaine est très-empressé avec Adrienne. Hier, au bal, il ne la quittait pas. Même entre les contredanses, c'étaient des conversations, des chuchoteries sans fin, et, si j'étais jaloux — je ne le suis pas, mais si je l'étais — j'aurais pu me demander ce qu'ils avaient de si intéressant à se dire... (Il reprend la lettre.) Mais je n'ai pas achevé son post-scriptum. (Lisant.) « Oserai-je vous prier de m'accorder le cotillon? J'ai tant de choses à vous dire!... » (Parlé.) Hein! (Lisant.) « Tant de reconnaissance à vous exprimer, à vous, madame, qui voulez bien encourager mes plus chères espérances! » (Avec éclat.) Eh bien! voilà qui est catégorique! le drôle aime ma femme et ose le lui dire. Et elle, elle encourage ses espérances!... Malheureuse!... Voyons, ne la condamnons pas encore... elle est si jeune! C'est sa jeunesse même qui l'expose aux entreprises de ce fat. On connaît les allures de messieurs les militaires. Qu'ont-ils à faire en temps de paix, si ce n'est d'attenter à la vertu de nos femmes? Et l'on vient d'augmenter l'armée! Ah! si j'avais été à la Chambre! Mais il ne s'agit pas de cela! il s'agit de mettre bon ordre aux manœuvres de ce misérable et je vais le trouver sur-le-champ... (Il prend son chapeau et réfléchit.) Non. J'aime mieux voir Adrienne auparavant et savoir d'elle la vérité, la vérité tout entière, et je vais la chercher... (Il va pour sortir par le fond.) Eh bien, non! je préfère l'attendre ici et voir de quel front elle recevra la lettre de M. de Nertal. (Il remet son chapeau sur la table et regarde la pendule.) Elle ne peut tarder à rentrer. Il ne faut qu'un quart d'heure pour aller chez sa mère et en revenir. (Il pose son chapeau sur la table, s'assoit, reprend la lettre et lit.) « J'ai

tant de choses à vous dire! » (Parlé.) Polisson! (Lisant.) « Tant de reconnaissance à vous exprimer, à vous, madame, qui voulez bien encourager mes plus chères espérances! » (Il froisse la lettre.) C'est Adrienne qui permet qu'on lui tienne un pareil langage! Et tout à l'heure son visage était calme et souriant comme celui d'un enfant; tout à l'heure elle tendait son front à mon baiser. Oh! les femmes! les femmes! elles sont toutes fausses et perfides. (Il se lève et reprend sa marche.) Et je les défendais, il n'y a qu'un instant! Et demain, je vais m'évertuer à prouver l'innocence de l'une d'elles. Sot que je suis! Ma cliente est coupable, parbleu! Et ses visites quotidiennes et mystérieuses n'étaient pas faites à sa mère. Ah! du reste, par le temps qui court, et grâce aux principes que l'on donne aujourd'hui aux femmes, de pareilles aventures sont faciles à prévoir. (Plaidant.) Le moyen qu'une jeune fille garde le moindre sentiment de candeur dans un siècle sans foi, où l'éducation de famille tend à disparaître chaque jour davantage, emportée par des doctrines subversives, où le pouvoir lui-même, enlevant la vierge à la sainte ignorance du foyer domestique, la livre à je ne sais quel enseignement émancipateur, plein de périls pour son âme impressionnable! Le moyen que l'épouse conserve, comme un vase d'élection, l'amour de ses devoirs dans une société affolée de plaisirs, où la démoralisation est partout, dans les livres, dans les salons, au théâtre et jusque dans le gynécée! Car nous en sommes là, messieurs. . nous... (Changeant de ton.) Ah çà! mais je plaide encore, moi; c'est absurde!... Quelle heure est-il? huit heures cinq minutes... Adrienne m'avait promis de rentrer à huit heures. Pourquoi n'est-elle pas là?... Voyons, elle sera probablement revenue par le bou-

levard ; le chemin est plus agréable, plus long, mais plus agréable. Tâchons de prendre patience en travaillant. (Il se rassoit, reprend son dossier dont il tourne machinalement les pages sans les regarder.) Non, je ne puis fixer mon attention sur ce maudit dossier... (Il prend le journal.) *Le Figaro*... Il me distraira peut-être. (Lisant.) « Chronique de Paris... Nous avons à enregistrer une nouvelle catastrophe conjugale. » (Il rejette le journal avec colère et se lève.) Que m'importe, à moi?[1] « (Un coup de timbre se fait entendre.) On a sonné. « C'est elle, enfin! Comment vais-je la recevoir? La « surprendrai-je en lui demandant brusquement une « explication, ou bien lui remettrai-je tranquillement « la lettre de M. de Nertal?... Tranquillement!... Pour- « rai-je cacher mon trouble?... Eh bien! pourquoi « n'entre-t-elle pas? (Il va ouvrir la porte du fond et appelle.) « Baptiste! Baptiste!

UNE VOIX AU DEHORS, qui, au besoin, peut être faite par l'acteur, à demi sorti de la scène.

« Monsieur m'appelle?

RAYMOND.

« N'est-ce pas Madame qui vient de rentrer?

LA VOIX.

« Non, monsieur, c'est l'accordeur, pour le piano.

RAYMOND.

« Je sais bien que ce n'est pas pour la pendule, im- « bécile! (Il referme la porte.) Ce n'est pas elle. Mais alors, « pourquoi ce retard? Voyons, un peu de calme. Je « m'exalte, je m'exalte! Puisqu'elle a pris le boulevard...

---

1. Tout le passage qui suit, marqué de guillemets, peut être supprimé à la représentation, s'il paraît de difficile exécution. On reprend à ces mots : Huit heures dix minutes.

« Je parie qu'elle tourne en ce moment la rue de Choi-« seul, et qu'elle sera ici dans un instant. (Le son d'une « seule note de piano se fait entendre[1].) Ah! cette fois, c'est « elle. (Un accord se fait entendre.) Eh non! c'est l'accor-« deur qui détériore mon piano. (Nouveaux accords.) Ah! « mais il m'énerve avec son travail! (Le silence se réta-« blit.) » (Il regarde la pendule.) Huit heures dix minutes! Cela devient intolérable... Si ma femme n'était pas allée chez sa mère! Si, comme ma cliente... Oh! non, cette pensée est horrible. Adrienne me tromper! Elle n'en est pas là... Elle a pu être coquette, imprudente, mais coupable. Oh! je la calomnie... je... (Changeant de ton.) Je vais la chercher! (En reprenant son chapeau, il dérange le trousseau de clefs.) Qu'est-ce que cela? Ses clefs? je les avais oubliées!... Parbleu! je veux connaître le trésor que garde cette clef mystérieuse. (Il s'approche de l'étagère.) Rien ici... ce meuble! (Il ouvre un tiroir de la commode et s'arrête un instant.) Me voilà donc furetant dans les tiroirs de ma femme, comme un mari de comédie. Il ne me manque plus que d'écouter aux portes et de me cacher dans les armoires. Mais patience! j'y arriverai, puisqu'on m'y oblige. Qu'est-ce que c'est que cela? Un portrait! (Il prend une carte photographique qui était dans le tiroir et l'examine.) La photographie de M. de Nertal! Eh bien! c'est assez clair! On en est à se donner son portrait. Et la malheureuse le laisse dans un tiroir ouvert à tout venant! Quel cynisme! (Il brise la carte entre ses doigts.) Je crois que je l'ai cassé! C'est en attendant mieux, capitaine! (Il continue sa perquisition.) Un coffret! ce

1. Si le piano est dans le salon où se joue la scène, il suffit de le séparer de l'acteur par un paravent.

doit être cela. (Il prend le coffret et l'ouvre avec la clef dorée.) Précisément. Des lettres ! leur correspondance amoureuse, sans doute ! (Il prend une lettre et lit.) — « Mon Adrienne bien-aimée... » — Infamie ![1] « (Le piano fait entendre un air très-« gai.) Encore ce brigand d'accordeur. (Il ouvre la porte latérale « et parle à la cantonade.) Mais vous voyez bien que je tra-« vaille, monsieur ; je vous prie de laisser ce piano tran-« quille. (Le bruit cesse, il referme la porte avec violence.) » Je voulais connaître la vérité. Eh bien, la voilà. Ma femme me trahissait ! (Il relit.) — « Mon Adrienne bien-aimée, puisque je ne puis te voir aujourd'hui, je veux... du... moins... » (A mesure qu'il lit, sa physionomie se rassérène et il change d'intonation.) (Parlé.) Mais cette écriture... détestable... je ne me trompe pas, c'est la mienne !... cette lettre... 8 mai 1867... c'est moi qui l'ai écrite à Adrienne, il y a deux ans, quand nous étions fiancés l'un à l'autre. (Il ouvre une seconde lettre et lit.) — « Ma chère Adrienne. » — Encore une lettre de moi ! (Il en ouvre une troisième.) Celle-là aussi. Elles sont toutes de moi ! (Avec émotion.) ce sont mes lettres qu'elle conservait si précieusement... Mais alors, je l'accusais injustement, et mes soupçons n'avaient pas le sens commun. (Avec une nouvelle anxiété.) Mais pourquoi ce portrait ? Pourquoi ?... — (On frappe à la porte du fond.) Qui est là ? (Il se lève de nouveau et ouvre la porte.) — (A la cantonade.) Qu'est-ce encore ?... Un télégramme pour ma femme ? Donnez. (Il referme la porte.) Lisons... Tiens ! C'est de la sœur de M. de Nertal ! (Il lit.) — « Victoire ! Tes démarches réussi. Portrait « du capitaine fait merveille. Demande agréée par ma-

1. Les lignes suivantes, marquées de guillemets, sont à supprimer si l'on a supprimé le passage indiqué précédemment.

« demoiselle de Nucé. Mon frère fou de joie. » — (Parlé.) M. de Nertal épouse mademoiselle de Nucé! (Avec soulagement.) Ah! le brave jeune homme!... Ainsi, ses assiduités auprès d'Adrienne, leurs conciliabules, son fameux post-scriptum, ce portrait, tout s'explique... il soignait sa candidature au mariage... Et voilà une heure que je me mets l'esprit à la torture, que j'invente les plus sottes histoires! (Coup de timbre.) On a sonné cette fois. (Il ouvre la porte du fond et écoute...) C'est la voix d'Adrienne. Réparons vite ce désordre. (Il remet les lettres dans le coffret, et le coffret dans la commode.) (Prenant la photographie de M. de Nertal.) Diable! restaurons aussi l'image de ce malheureux capitaine, un charmant garçon, et qui fera un excellent mari. (Il essaye vainement de polir la carte.) Impossible : le nez est coupé en deux... On vient (Il rejette la carte dans la commode.), serrons le tout et qu'Adrienne ne se doute jamais de ma démence. Oh! l'imagination! On l'a bien nommée — la folle du logis!

FIN DE LA FOLLE DU LOGIS.

C'ÉTAIT GERTRUDE!

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,

LE 28 JUIN 1863

A SAINT-GERMAIN

HOMMAGE AMICAL

E. VERCONSIN.

PERSONNAGES

RENÉ. . . . . M. Saint-Germain.
MADAME DOLORÈS. . . . . Mlle Pierson.

La scène se passe à Paris chez René.

C'ÉTAIT GERTRUDE!

La scène représente un plan à pans coupés. — Au fond, au milieu, une cheminée surmontée d'une glace et garnie d'une pendule marquant une heure, de candélabres, de flambeaux, etc. — Dans le pan coupé de gauche, la porte d'entrée, ouvrant sur un palier. — Dans le pan coupé de droite, la porte de la chambre à coucher. — A droite, adossé au mur, un petit meuble chargé de livres et renfermant quatre assiettes, un pâté, un verre, une bouteille, deux couverts, nappe, serviettes, etc — A gauche, adossé au mur, un bureau surmonté d'une étagère et encombré de plans, de mémoires, de livres. — Papier, plumes, un marteau. — A l'avant-scène, à droite, un guéridon sur lequel il y a un plateau avec carafe, sucrier, verre et flacon d'eau de fleurs d'oranger vide. — Pince à sucre, petite cuiller. — Feu préparé dans la cheminée. — Pelle et pincettes. — Une chaise de chaque côté de la cheminée. — Une chaise de chaque côté du guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, la scène est vide, on entend le bruit d'une clef tournant dans la serrure, puis la porte de gauche s'ouvre, et René entre, son bougeoir à la main. Il est en costume de pierrot; son chapeau est déformé et ses vêtements sont en désordre. Il va déposer son bougeoir sur la cheminée, s'assied et demeure un instant silencieux et absorbé dans une pensée mélancolique. Tout à coup il se lève et s'adresse au public, comme achevant une phrase mentalement commencée.

RENÉ, seul.

... Et cependant je suis sûr que si quelqu'un me voyait, il se dirait : Puisque ce monsieur est en pierrot,

Toutes les indications sont prises de la salle.

ce monsieur est gai; c'est un farceur, un boute-en-train, un diable à quatre, un... Eh bien, pas du tout! Je ne suis rien de tout cela. Je suis... je suis architecte de profession, et mélancolique de caractère; et voici comment il se fait... (Il s'assied.) Hier, j'étais à ma fenêtre, fumant un cigare innocemment et examinant, comme architecte, le balcon de l'étage inférieur, lorsque j'aperçus ma nouvelle voisine, une jeune veuve... une dame Dolorès, une Espagnole probablement... Je constatai... comme architecte... qu'elle est admirablement bât... (Se reprenant.) admirablement faite, et j'ajoutai... comme homme, que je voudrais bien lui être présenté... mais le moyen? Je songeais déjà, faute de guitare, à corrompre sa camériste (Il se lève.), lorsqu'il y a une heure, en rentrant chez moi, j'entends la porte de l'étage inférieur s'ouvrir doucement, et j'entrevois ma voisine, en domino et masquée, descendre furtivement l'escalier... Je la suis dans l'ombre; une voiture l'attendait dans la rue; j'avise un coupé qui passait par miracle, et, dix minutes après, nous nous arrêtions devant le péristyle de l'Opéra... elle allait... nous allions au bal de l'Opéra... (Avec regret.) Je m'étais fait une autre idée de ma voisine... enfin!... Nous n'étions pas dans la salle depuis cinq minutes que je l'abordais par cette phrase banale : « Je te connais. » — « Fus êtes tonc de Strasburg? » me répond-elle avec l'accent alsacien le plus pur. (Avec regret.) Je m'étais fait une autre idée de l'accent d'une femme d'origine espagnole... bien qu'à vrai dire l'Alsace ait appartenu à l'Espagne... enfin!... J'allais répliquer, quand un Turc, un homme superbe, vient adresser la parole à mon Hispano-Alsacienne et semble même trouver mauvais de la

voir à mon bras. — Je me ris de sa prétention, il m'injurie; je me fâche, il me... (Faisant le geste d'un homme qui donne un coup de poing.) bouscule; je le... (Même geste.) bouscule à mon tour... Bagarre générale, à l'issue de laquelle je me trouve séparé de mon domino et finalement expulsé de la salle, avec mon Turc... que je dois retrouver ce matin au bois de Vincennes... on devine pourquoi. (Avec regret.) Je m'étais fais une autre idée des plaisirs du bal de l'Opéra... enfin ! (En ce moment, on entend un nouveau bruit de clef dans la serrure.) Quel est ce bruit? Parbleu! on essaye d'ouvrir ma porte, on crochète ma serrure... (Une heure sonne à la pendule.) Une heure! C'est l'heure des crimes. Que faire? crier au voleur? il s'enfuira... non, point de bruit, point de violence; attendons-le et tuons-le roide, quand il entrera. (Il prend la pelle de sa cheminée.) A défaut d'autres armes à feu, prenons cette pelle... à feu... Le misérable! l'entendez-vous travailler? (Il écoute, le bruit a cessé.) Ah! non... je n'entends plus rien... Le malheureux paraît renoncer à sa coupable entreprise... La voix de la conscience a parlé en lui... (Le bruit recommence.) Mais il ne l'a pas écoutée.... et comme il arrange ma serrure, grand Dieu !... Ah ! il se soucie bien que les réparations locatives incombent au locataire!... Ah! la clef joue, la porte s'ouvre, frappons sans scrupule... (Il se place près de la porte de gauche et lève sa pelle. En ce moment, une femme entre, sans le voir, et va tomber plutôt que s'asseoir sur la chaise qui est à gauche du guéridon, sur lequel elle dépose son bougeoir [1].)

1. René, madame Dolorès.

SCÈNE II.

RENÉ, MADAME DOLORÈS.

RENÉ, à part.

Une femme! (il abaisse son arme.)

MADAME DOLORÈS.

Enfin!

RENÉ, avec reproche.

Une femme se livrer à une pareille industrie!

MADAME DOLORÈS se retourne et aperçoit René.

Un homme chez moi!

RENÉ, à part.

Comment chez elle! Tiens! c'est ma voisine... mon Espagnole d'Alsace... déjà revenue du bal!

MADAME DOLORÈS, examinant l'appartement.

Où suis-je donc?

RENÉ.

Vous êtes chez moi, madame. Vous vous êtes trompée d'étage; la similitude des portes... et puis, vous paraissiez fort troublée.

MADAME DOLORÈS.

En effet, monsieur, une mésaventure...

RENÉ, à part.

Notre bagarre de l'Opéra...

MADAME DOLORÈS.

Au moment où je descendais de voiture, des hommes de mauvaise mine m'ont fort effrayée.

RENÉ, à part.

Bon! elle veut conserver l'incognito. Elle a ôté son

domino et son loup, mais elle garde le masque moralement.

MADAME DOLORÈS, reprenant son bougeoir.

Il me reste à vous faire mes excuses.

RENÉ, vivement.

Mais, madame!... prenez au moins le temps de vous remettre et veuillez accepter...

MADAME DOLORÈS.

Quoi donc, monsieur?

RENÉ.

Un verre d'eau sucrée... à la fleur d'oranger... c'est un calmant.

MADAME DOLORÈS, refusant.

Je vous remercie.

RENÉ, insistant.

Madame, mes intentions sont pures... comme ce verre d'eau. (Il prépare un verre d'eau.) Donnez-vous la peine de vous asseoir. (Elle s'assied à droite du guéridon.) Allons! bon! je n'ai plus de fleur d'oranger. (Il lui offre le verre d'eau et le sucrier.)

MADAME DOLORÈS.

Vous êtes mille fois bon, monsieur... (Elle va pour boire, René l'arrête.) Eh bien!

RENÉ.

Ah! prenez garde, madame... le sucre n'est pas fondu... ayez la patience de laisser fondre le sucre.

MADAME DOLORÈS.

Vous voyez, j'obéis. (Elle agite son eau sucrée.)

RENÉ, à part, s'asseyant.

Ce que j'admire, c'est le talent avec lequel elle contrefait l'accent parisien, pour une Alsacienne.

MADAME DOLORÈS.

Mais j'en suis à me demander comment j'ai pu, avec ma clef, car c'est bien ma clef...

RENÉ.

Une économie du propriétaire, qui aura fait fabriquer toutes ses serrures sur le même modèle. Cela se pratique ainsi dans beaucoup de maisons nouvelles.

MADAME DOLORÈS, effrayée.

Eh bien, l'on est en sûreté chez soi.

RENÉ, riant.

Le fait est que je vous avais prise pour un affreux bandit... quand je dis affreux, et que j'allais... (A lui-même.) Malheureux! (Il reporte sa pelle à la cheminée.)

MADAME DOLORÈS.

Comment! (Elle remarque le costume de René.) Mais quel étrange costume avez-vous là?

RENÉ, à part.

Ah bah!... Elle ose faire allusion... Les femmes sont étonnantes d'aplomb quand elles ne se croient pas reconnues. (D'un air dégagé.) Vous le voyez, madame, c'est un costume de pierrot... J'arrive du bal de l'Opéra.

MADAME DOLORÈS, froidement.

Ah!

RENÉ, avec intention.

Oui. J'y ai même esquissé une curieuse aventure...

MADAME DOLORÈS, à part.

Est-ce que ce monsieur va me raconter ses fredaines? (Elle boit son verre d'eau.)

RENÉ.

Que faites-vous, madame?

MADAME DOLORÈS.

Ah! cette fois, le sucre est fondu.

RENÉ, avec insistance.

Une curieuse aventure avec une jeune Strasbourgeoise... de Strasbourg.

MADAME DOLORÈS, prenant son bougeoir.

Naturellement. (Elle se lève et passe à gauche[1].)

RENÉ, affectant l'accent alsacien.

De Strasburg. Fus n'êtes pas de Strasburg, madame?

MADAME DOLORÈS.

Non, monsieur, et je ne connais personne... (Se souvenant.) Ah! si, je connais ma femme de chambre qui est de cette ville.

RENÉ, interdit.

Votre femme de...

MADAME DOLORÈS.

Chambre... Gertrude, dont vous venez de me rappeler la déplorable prononciation...

RENÉ, à part.

Que dit-elle?

MADAME DOLORÈS.

Encore une fois, monsieur, veuillez agréer mes remercîments.

RENÉ.

Pardon, madame... mais comment se fait-il qu'ayant votre femme de chambre, vous ne sonniez pas tout à l'heure à votre porte?...

MADAME DOLORÈS.

La pauvre fille m'a demandé la permission d'aller passer vingt-quatre heures chez une de ses parentes.

RENÉ, à part, entrevoyant la vérité.

Saprelotte!...

1. Madame Dolorès, René.

MADAME DOLORÈS.

A Saint-Germain.

RENÉ.

A Saint-Germain!

MADAME DOLORÈS.

En Laye.

RENÉ.

En Laye!... Ah!

MADAME DOLORÈS.

Mais que vous importe?

RENÉ.

Comment, que m'importe! (A part.) Ah! non, diable!.. Qu'elle ignore toujours...

MADAME DOLORÈS.

Vous dites?

RENÉ.

Je dis ; au fait, que m'importe... et vous comprenez que personnellement il m'importe peu... sauf l'intérêt que je vous porte.

MADAME DOLORÈS.

Bonsoir, monsieur!

RENÉ.

Permettez que je vous reconduise jusqu'à votre porte. (Il prend son bougeoir.)

MADAME DOLORÈS.

Vous voyez bien que j'ai mon bougeoir.

RENÉ.

C'est juste, je vois bien que vous avez votre bougeoir... il est donc inutile que je prenne mon bougeoir... Après cela, abondance de bougeoirs... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

MADAME DOLORÈS, sortant.

Ne vous dérangez pas, monsieur.

SCÈNE III.

RENÉ, seul; il tombe déconcerté sur un fauteuil près de la cheminée.

C'était la femme de chambre! C'était Gertrude! J'ai suivi Gertrude, la vraie, la seule Alsacienne que, dans ma stupide erreur, j'ai pu confondre avec sa ravissante, sa vertueuse maîtresse... Profanation! Du reste, je suis puni comme je le mérite. J'ai un duel pour une... je l'avais oublié, mais j'en ai un... un duel pour une maritorne! un duel absurde, inavouable... (Avec conviction.) C'est bien fait, mon gaillard! et je suis enchanté... (Changeant de ton.) Eh bien, non, je ne suis pas enchanté du tout. Ce duel, tout ridicule qu'il est, peut avoir des conséquences funestes. (Il ôte son pantalon de pierrot.) Veux-tu bien quitter cet oripeau, imbécile! veux-tu bien rentrer dans ta redingote et dans ta dignité.

LA VOIX DE MADAME DOLORÈS, au dehors.

Mon Dieu! mon Dieu!

RENÉ, ouvrant sa porte et parlant à la cantonade.

Qu'y a-t-il, madame?

MADAME DOLORÈS, hors de vue.

Il y a que je ne puis ouvrir ma porte, monsieur; j'introduis bien la clef dans la serrure, seulement ..

RENÉ.

Seulement quoi?

MADAME DOLORÈS.

Seulement je ne puis la faire tourner.

RENÉ.

Vous l'aurez faussée... (Au public.) Elle l'aura faussée en détériorant ma serrure! (A la cantonade.) Ne forcez rien, madame, je m'en vais... (Madame Dolorès paraît.)

SCÈNE IV.

RENÉ, MADAME DOLORÈS.

MADAME DOLORÈS, désolée.

Ma clef ne joue plus du tout, monsieur... (Elle la lui présente.)

RENÉ.

Je le crois bien, elle est tordue... sans être serrurier, je vais essayer de la redresser. (Il prend un marteau et frappe tantôt sur la clef, tantôt sur ses doigts [1].)

MADAME DOLORÈS.

Que d'excuses je vous dois!

RENÉ.

Ne dites pas ces choses-là, madame! Si vous saviez combien je m'estime heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose!... (Avec élan.) Car je vous dois une réparation... je ne parle pas de celle de votre clef.

MADAME DOLORÈS.

Je ne vous comprends pas.

RENÉ.

Moi, je me comprends.

MADAME DOLORÈS.

Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous cause une foule d'ennuis.

1. René, madame Dolorès.

RENÉ, se relevant.

Des ennuis, vous! (Au public, avec enthousiasme.) Elle!... un ange! Je ne la connais pas, mais je suis sûr que c'est un ange! (A Dolorès.) Et si je vous disais, madame, que votre présence, loin de m'être importune, me fait du bien, au contraire, qu'elle me rassérène, me distrait de mes sombres préoccupations.

MADAME DOLORÈS, souriant et faisant allusion à son costume.

Vous avez de sombres préoccupations, vous, monsieur?

RENÉ.

Ah! oui, vous dites cela à cause de mon costume. Allez, madame, l'habit ne fait pas le... pierrot. (Solennellement.) J'ai l'habit d'un pierrot, mais je n'en ai pas l'âme. (Il reprend le travail de la clef; à lui-même.) Et quand je songe à ma folle conduite...

MADAME DOLORÈS, faisant allusion à sa clef.

Parvenez-vous à la redresser?

RENÉ, tout à sa pensée.

Ma conduite?... Pardon, votre clef... cela commence, madame... Quand je songe aux suites qu'elle peut avoir... ma conduite...

MADAME DOLORÈS, à part.

Il est un peu décousu dans ses idées...

RENÉ.

Je crois que l'on a fait une comédie de ce titre : *les Suites d'un bal masqué*. Je ne l'ai jamais vue; mais je la conçois, je la ferais même, bien que je ne sois pas auteur dramatique.

MADAME DOLORÈS.

Pardon, monsieur, pourquoi?...

RENÉ, se méprenant.

Parce que je suis architecte; seulement ma comédie à moi ne serait pas une comédie, ce serait un drame... sanglant peut-être.

MADAME DOLORÈS.

Veuillez m'expliquer...

RENÉ, avec un soupir.

Ne me demandez pas la clef de ce mystère... ne me demandez pas... (Changeant de ton.) Je crois que la vôtre est remise en état et je vais essayer... mais ne descendez pas encore, madame, la bise est glaciale dans l'escalier, et si elle n'allait pas... (Il sort en laissant la porte ouverte.)

SCÈNE V.

MADAME DOLORÈS, seule.

Décidément, mon voisin est un fort galant homme. Je le crois distrait, par exemple, et d'humeur légèrement bizarre; mais n'importe, ma reconnaissance lui est à jamais acquise. (A la cantonade.) Eh bien, monsieur?

RENÉ, hors de vue.

Je travaille, madame, je tra... oh! sapristi!

MADAME DOLORÈS.

Qu'avez-vous? (Moment de silence. René reparaît confus et tenant à la main un fragment de clef.)

SCÈNE VI.

RENÉ, MADAME DOLORÈS [1].

RENÉ.

Je viens de casser votre clef, madame... le reste est dans la serrure.

MADAME DOLORÈS, désolée.

Ah! monsieur!

RENÉ.

Le ciel m'est témoin que je faisais pourtant tous mes efforts...

MADAME DOLORÈS.

Je ne le vois que trop.

RENÉ.

Vous m'en voulez considérablement?

MADAME DOLORÈS.

Vous ne le pensez pas... mais que faire à présent?

RENÉ.

Aller chercher un homme de l'art à cette heure, il n'y faut pas songer.

MADAME DOLORÈS, résignée.

Il ne me reste qu'à m'établir de mon mieux sur mon palier et à attendre le jour.

RENÉ.

Et vous croyez que je vous laisserai passer la nuit dans l'escalier, exposée aux vents coulis, tandis que je m'enfermerai chaudement dans ma chambre... ce serait scandaleux, madame, et je vous prie de considérer cet appartement comme le vôtre.

1. René, madame Dolorès.

MADAME DOLORÈS.

Y songez-vous?

RENÉ.

Si vous redoutez de passer quelques heures dans la compagnie d'un architecte honnête et modéré, c'est moi qui vous céderai la place et qui attendrai l'aube sur mon paillasson.

MADAME DOLORÈS.

Du tout, monsieur.

RENÉ.

Ah! rassurez-vous, je prendrai un paletot...

MADAME DOLORÈS.

Mais...

RENÉ.

Deux paletots, un matelas si vous le voulez absolument. Madame, avec deux paletots, un matelas et le sentiment d'un devoir accompli, on peut très-bien dormir sur un paillasson.

MADAME DOLORÈS.

N'y comptez pas, monsieur!

RENÉ, insistant.

Madame!... je ne sais où j'ai lu que nous trouvons l'occasion de faire le mal cent fois dans un jour et celle de faire le bien une fois dans l'année... Laissez-moi donc profiter d'une bonne fortune qui passera trop vite; car il me faudra vous quitter dès les premiers rayons du jour.

MADAME DOLORÈS.

Pourquoi?

RENÉ.

Pour en finir avec une assez fâcheuse aventure. Il s'agit d'un duel.

MADAME DOLORÈS, épouvantée.

Vous avez un duel?

RENÉ.

Hein! moi?... du tout; c'est un de mes amis.

MADAME DOLORÈS, à part.

Il ment, c'est lui.

RENÉ.

Mon meilleur ami, qui se bat ce matin avec un Turc, et dont je suis le témoin.

MADAME DOLORÈS.

Mais c'est abominable!

RENÉ.

Abominable, oui, madame!

MADAME DOLORÈS.

Vous pouvez... (Se reprenant.) Votre ami peut être blessé, ou du moins...

RENÉ.

Tué!...

MADAME DOLORÈS.

Non!

RENÉ.

Si, parbleu!...

MADAME DOLORÈS.

Du tout!... ou du moins il peut frapper son semblable...

RENÉ.

Ah oui! il peut aussi frapper son semblable... cette solution serait encore fâcheuse... Et cependant je crois que je la... (Se reprenant.) que mon ami la préférerait à l'autre... Mieux vaut tuer le Turc que le Turc... Je vais chercher un matelas. (Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE VII.

MADAME DOLORÈS, seule.

Le malheureux jeune homme!... mais c'est horrible, cela, et il est de mon devoir de tâcher d'empêcher ce duel... Oui, le hasard qui m'a amenée chez lui doit être providentiel, et je ne le quitte pas qu'il n'ait renoncé à ses affreux projets... Mais le moyen d'obtenir de lui... le plus sûr serait de lui créer quelque obstacle... Si je lui faisais manquer son rendez-vous en retardant la pendule?... Duel reculé est à moitié évité... (Elle va à la pendule.) Une heure et demie... plaçons l'aiguille sur minuit et demi... (René reparaît avec un matelas sous le bras.)

SCÈNE VIII.

RENÉ, MADAME DOLORÈS [1].

MADAME DOLORÈS.

J'accepte votre hospitalité, monsieur.

RENÉ.

A la bonne heure.

MADAME DOLORÈS.

Mais à une condition.

RENÉ.

Faut-il prendre deux matelas?... je les prendrai.

MADAME DOLORÈS.

C'est que vous ne sortirez pas d'ici.

1. Madame Dolorès; René.

RENÉ.

De mieux en mieux. (Il rejette son matelas dans la pièce voisine.) Croyez, madame, que je n'oublierai pas cette marque de confiance, dont je suis, d'ailleurs, incapable d'abuser. Nous allons passer la nuit comme deux frères... non, comme un frère et une sœur... Si vous avez froid, je vais allumer un bon petit feu. (Il agit en parlant.)

MADAME DOLORÈS.

C'est inutile.

RENÉ, allumant le feu.

Il est préparé... Si vous avez faim, j'ai là quelques reliefs de pâté.

MADAME DOLORÈS.

Je vous remercie, monsieur.

RENÉ.

Vous faites des cérémonies, mais je vais vous donner le bon exemple; il est fort tard et... (Il regarde la pendule.) Ah! voilà qui est singulier : ma pendule, qui indiquait une heure quand vous êtes entrée, ne marque plus à présent que minuit et demi.

MADAME DOLORÈS.

Vous vous trompez.

RENÉ.

Voyez votre montre.

MADAME DOLORÈS.

Elle est arrêtée.

RENÉ.

La mienne va parfaitement... Il est évident que ma pendule se conduit follement. (A part.) Du reste ce n'est pas à moi à lui reprocher ses déréglements. (Haut.) N'importe, j'étonnerai bien mon horloger quand je lui dirai que sa pendule remonte le cours du temps au

lieu de le descendre... (Il remet la pendule à l'heure et allume les bougies de la cheminée.) Nous disons une heure trente-trois minutes.

MADAME DOLORÈS, à part.

Que faire à présent... qu'imaginer? Non, point de ruses, elles me réussissent trop mal. Je m'adresserai à son cœur, à sa raison... Je vais lui faire un sermon.

RENÉ.

Et maintenant nous allons souper. (Il prend dans le meuble, près de la table, un pâté, un pain, une bouteille, des assiettes et des verres, etc.)

MADAME DOLORÈS.

Faut-il vous aider?

RENÉ.

Je ne souffrirai pas... Si cependant vous voulez vous charger de cette bouteille, du pain aussi... et puis des assiettes... je vais mettre la nappe. (Il agit.)

MADAME DOLORÈS, embarrassée, laisse tomber une assiette.

O mon Dieu!

RENÉ.

Brisée! (A part.) Serait-ce un présage funeste? (Galamment à madame Dolorès.) L'accident n'a pas de gravité... veuillez prendre un siége et accepter .. (Ils s'asseyent, René à droite du guéridon, madame Dolorès à gauche.)

MADAME DOLORÈS.

Non pas... c'est moi qui vous servirai.

RENÉ.

Je ne souffrirai pas .. Si cependant vous voulez me donner un peu de vin. (Elle lui verse du vin pendant qu'il ouvre le pâté.)

MADAME DOLORÈS.

Et maintenant revenons à votre duel.

RENÉ.

Au duel de mon ami, voulez-vous dire. A quoi bon nous occuper d'un écervelé qui, oubliant que des mœurs décentes sont l'apanage d'un architecte...

MADAME DOLORÈS, vivement.

Vous dites?

RENÉ.

Mon ami est architecte... Tous mes amis sont architectes... (A part.) C'est drôle! je n'ai pas faim... Si vous voulez me donner un peu d'eau? (Elle le sert.) A quoi bon, dis-je... (A part.) Je n'ai pas soif non plus... (Haut.) A quoi bon nous occuper d'un écervelé qui, oubliant que des mœurs décentes... car je vous supplie de croire que, dans l'architecture, nous n'avons pas l'habitude de semblables équipées. Pour ma part, c'était la première fois que j'allais au bal de l'Opéra.

MADAME DOLORÈS, vivement.

Où vous vous êtes querellé.

RENÉ.

Où je me suis querellé.

MADAME DOLORÈS.

Vous vous êtes trahi, monsieur.

RENÉ.

Comment?

MADAME DOLORÈS.

C'est vous qui vous battez.

RENÉ.

Mais... Eh bien, oui, madame, c'est moi qui me bats, et pour une femm... euse absurdité.

MADAME DOLORÈS.

Puisque vous reconnaissez vous-même que ce duel est insensé, il faut y renoncer.

RENÉ.

Y renoncer? mais c'est impossible!

MADAME DOLORÈS.

Eh quoi! il vous est impossible d'aller trouver votre adversaire et de lui dire : « Monsieur, nous nous sommes conduits comme deux fous, pardonnons-nous réciproquement? »

RENÉ.

Vous parlez de ces choses avec votre bon petit cœur, vous autres femmes, tandis que nous les traitons avec notre amour-propre, nous autres hommes.

MADAME DOLORÈS, avec animation.

Mais vous n'avez pas le sens commun, vous autres hommes!

RENÉ, de même.

Je le sais bien, madame; et c'est à cause de cela que je me trouverai dans quelques heures au bois de Vincennes, en face de mon ennemi.

MADAME DOLORÈS.

Ainsi vous allez jouer avec votre existence sans souci de votre famille, de...

RENÉ.

Je suis seul, et, de ce côté, du moins, mon trépas n'affligera personne.

MADAME DOLORÈS.

Ah! voilà une mauvaise parole pour vos amis (Avec reproche.), pour tous ceux qui s'intéressent à vous. (Elle se lève.

RENÉ [1].

Plaît-il?... (Il se lève.) Voyons, madame, ne m'atten-

1. René, madame Dolorès.

drissez pas. Ce n'est pas bien de tâcher de m'amollir quand j'aurais besoin d'être tonifié au contraire; car je ne sais pas mentir, madame : je n'afficherai pas des appétits sanguinaires qui n'ont jamais été dans mon tempérament. Loin de là, je suis un jeune homme de paix et de concorde, et mes sympathies sont acquises depuis longtemps à M. Cobden. C'est vous dire que j'irai sur le terrain sans le moindre enthousiasme.

MADAME DOLORÈS.

Eh bien?

RENÉ, avec fermeté.

Mais j'irai cependant et je compte même faire assez bonne figure devant mon inconnu; car je ne le connais pas, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il était déguisé en Turc, un Turc malhonnête, mais d'assez noble tournure. J'ai même négligé de regarder la carte de ce polisson quand il me l'a remise. (Il tire une carte de la poche de son gilet.)

MADAME DOLORÈS.

Voyons!

RENÉ.

La voilà. Ai-je affaire à un membre du Jockey-Club ou à un chef de rayon au *Petit-Saint-Thomas,* c'est ce que j'ignore encore... (Madame Dolorès, qui s'est emparée de la carte, la jette rapidement dans le feu.) Eh bien, que faites-vous, madame?

MADAME DOLORÈS.

J'empêche un duel insensé. (René se précipite vers le feu malgré madame Dolorès et en retire la carte déjà consumée [1].)

RENÉ.

Brûlée!... anéantie!... Mais vous me déshonorez! (Il

1. Madame Dolorès, René.

laisse tomber la carte noircie sur le guéridon.) Ah! madame! madame!

MADAME DOLORÈS.

Calmez-vous!

RENÉ.

Mais sachez donc qu'en ma qualité d'offensé, c'est moi qui dois tout à l'heure expédier mes témoins chez ce monsieur, et voilà que, grâce à vous, je ne sais plus où les expédier.

MADAME DOLORÈS, à part.

Je l'espère bien!

RENÉ.

Mon adversaire va croire que j'aime mieux garder mon insulte que de la venger... (S'animant.) Il s'imaginera que j'ai peur de lui, et sera en droit, quand il me rencontrera, de me livrer à la raillerie de mes concitoyens.

MADAME DOLORÈS.

Vous lui prouverez alors...

RENÉ.

Mais écoutez-moi donc jusqu'au bout : mon adversaire avait un faux nez qui le rendait méconnaissable, tandis que j'allais à nez découvert, moi; de sorte qu'il me reconnaîtra, tandis que je ne le reconnaîtrai pas; qu'il rira, tandis que je ne rirai pas... (Exalté.) Par la sambleu! comme disaient nos pères, malheur à tous ceux qui souriront seulement, en me croisant dans la rue, car je les souffletterai!

MADAME DOLORÈS.

Voyons, monsieur...

RENÉ.

Je les souffletterai, oui, madame, car j'aurai lieu de

croire que j'ai trouvé mon ennemi, ou l'un des nombreux drôles auxquels il va raconter une aventure... Ah! vous avez voulu étouffer un duel! Eh bien, vous en aurez semé un nombre incalculable! (Il marche à grands pas.) J'aurai mon petit duel tous les matins, comme feu Jean Gigon. Je ne sais où j'ai lu qu'un monsieur avait eu trois duels le même jour : le premier, parce qu'on l'avait regardé en face; le deuxième, parce qu'on l'avait regardé de travers, et le troisième... parce qu'on ne l'avait pas regardé du tout... Eh bien, je comprends ce monsieur-là, j'approuve sa noble susceptibilité...

MADAME DOLORÈS.

Et vous prétendez être pacifique!

RENÉ.

Comme un agneau; mais l'agneau lui-même, lorsque son honneur est en jeu, est capable... d'un coup de tête.

MADAME DOLORÈS.

Eh bien, j'ai eu tort!

RENÉ.

Grand tort, madame! et il est heureux pour vous que vous ayez perdu monsieur votre mari, car je me serais vu obligé de m'en prendre à lui.

MADAME DOLORÈS.

Comment!

RENÉ.

A propos, madame, vous n'auriez pas un fiancé, le moindre fiancé?

MADAME DOLORÈS.

Moi!

RENÉ.

Vous êtes assez belle pour qu'il se trouve nombre de

prétendants à la vacance qui s'est produite... (Menaçant.) Et si je le soupçonnais...

MADAME DOLORÈS, effrayée.

Je n'ai pas le moindre prétendant, monsieur.

RENÉ.

C'est bien heureux pour lui, car je ne lui pardonnerais pas, à celui-là surtout... à celui-là surtout. (Il frappe sur le guéridon et fait voler la carte brûlée.) Qu'est-ce que cela? Les lettres reparaissent sur la carte brûlée. (Il épèle.) Re... naudot... apelier. (Riant.) Suis-je bête!... c'est la carte de mon chapelier qui m'avait remis sa nouvelle adresse.... (Avec joie.) Ce n'est pas celle de mon Turc.. vous vous êtes trompée de carte.

MADAME DOLORÈS.

Que dit-il?

RENÉ.

Je me souviens à présent que j'ai englouti l'autre dans la poche de mon pierrot. Tout est sauvé.

MADAME DOLORÈS, à part.

Tout est perdu!

RENÉ.

J'ai retrouvé mon duel! Ah! la bonne chose que de retrouver un duel qu'on croyait perdu! (Il va reprendre sa veste de pierrot.) Les duels ressemblent aux liqueurs fortes : tout d'abord on ne les aime pas; mais une fois qu'on y a pris goût, on ne peut plus s'en passer[1].

MADAME DOLORÈS.

Et ne pouvoir rien faire pour...

RENÉ, revenant près de Dolorès.

Si fait, madame, vous pouvez me rendre un service.

1. René, madame Dolorès.

MADAME DOLORÈS.

Parlez?

RENÉ.

Tout à l'heure, lorsque je vous disais que j'étais seul, je calomniais une excellente tante qui me porte une affection toute maternelle... Eh bien, j'ose vous prier, si un malheur arrivait, d'aller la trouver et de lui raconter la catastrophe gentiment, avec ménagement.

MADAME DOLORÈS.

Je vous le promets!

RENÉ.

Je vous remercie, ma voisine, et je vous prie de me pardonner ce petit mouvement de vivacité qui m'est échappé tout à l'heure. (Voyant que madame Dolorès essuie ses yeux.) Eh bien, qu'avez-vous?

MADAME DOLORÈS.

Non, je ne puis cacher mon émotion. Après tout et, malgré vos vivacités, vous vous êtes montré si bon à mon égard!

RENÉ, gagné par l'émotion.

Le fait est que je me suis montré assez bon à votre égard.

MADAME DOLORÈS.

Si serviable!

RENÉ, plus ému.

Le fait est que je me suis montré assez serviable. (A part.) Comme ces Espagnoles comprennent les choses de cœur!

MADAME DOLORÈS.

Si dévoué!

RENÉ.

Le fait est... (Changeant de ton.) Sapristi, madame, ne

m'attendrissez pas et laissez-moi chercher la carte de mon Turc... (Il fouille dans une poche de son pierrot.)

MADAME DOLORÈS.

Vous ne m'avez pas donné le nom de madame votre parente.

RENÉ.

C'est juste... (Fouillant dans la seconde poche.) Elle est dans l'autre!

MADAME DOLORÈS.

Vous dites?

RENÉ.

Ah! pardon... madame Dutillet.

MADAME DOLORÈS, vivement.

Dutillet, rue de Grammont?

RENÉ, cessant de chercher la carte.

Tiens, vous connaissez ma tante?

MADAME DOLORÈS.

C'est chez elle que je me suis tant attardée hier soir.

RENÉ.

Chez ma tante... Et je n'y étais pas. (A part.) Comme on a tort de négliger sa famille!... (Haut.) Ah! vous connaissez ma tante! (Il tire machinalement une carte de la poche de son pierrot.) Tiens, la voilà!

MADAME DOLORÈS, se retournant.

Votre tante?

RENÉ.

Non, la carte de mon Turc.

MADAME DOLORÈS, timidement.

Voyons!

RENÉ.

Ah! non, par exemple! plus jamais... je connais vos habitudes... (Il lit.) Monsieur le comte! (Avec satisfaction.

(Parlé.) C'est un comte! Eh bien, cela ne m'étonne pas. Il était distingué... malhonnête, mais distingué... (Lisant.) M. le comte de Verne. (A part.) Fichtre!

MADAME DOLORÈS.

Ciel! mais ce comte de Verne est l'homme de Paris le plus renommé pour ses duels.

RENÉ, sérieux.

En effet, il est assez renommé pour ses duels.

MADAME DOLORÈS.

Le plus dangereux!

RENÉ, de même.

Il est assez dangereux aussi... mais vous savez, madame, que ces redoutables duellistes sont quelquefois, pas souvent, pas assez souvent, punis par la main d'un novice, et, sans remonter bien haut dans l'histoire, nous lisons que David a tué Goliath avec un simple caillou... (Avec un geste explicatif.) du temps des guerres de la Fronde. Peut-être suis-je destiné, comme David... Allons, adieu, ma voisine, adieu!

MADAME DOLORÈS.

Monsieur!... (A part.) Ah! c'est affreux de voir un honnête jeune homme s'en aller à une mort certaine.

RENÉ, avec effort.

Portez-vous bien, ma voisine.

MADAME DOLORÈS, à part.

Ah!... (Haut.) O mon Dieu! monsieur René!... ah! monsieur!... (Elle chancelle et tombe dans un fauteuil.)

RENÉ.

Eh bien, qu'avez-vous, madame?... (A part.) Elle se trouve mal! en voilà bien d'une autre!... (Haut.) Ma-

dame!... (A lui-même.) Une femme évanouie chez moi, un duel qui m'attend dehors! Quelle situation, mon Dieu! Vite, des sels! (Il fouille ses tiroirs.) Je n'en ai pas... Du vinaigre!... je n'en ai pas. De l'eau! (Il court à sa carafe.) Je n'en ai plus! ô les ménages de garçon! Elle a peut-être besoin d'être saignée.

MADAME DOLORÈS, se relevant, sans être vue de René.

Hein! (Elle reprend sa position.)

RENÉ.

Et je n'ai pas de lancette non plus! Que faire? appeler du secours, c'est la compromettre. Qui croirait aux circonstances exceptionnelles et pourtant bien naturelles qui l'ont amenée à passer la nuit chez moi?... C'est qu'elle est très-évanouie... Elle est charmante ainsi... Madame! (Il frappe dans les mains de madame Dolorès.) Madame!... J'ai beau frapper dans ses mains... dans ses jolies petites mains, elle ne bouge pas... j'ai pourtant vu ce procédé réussir constamment au théâtre... Constamment, au théâtre, lorsqu'une femme est évanouie, on frappe dans ses mains, elle revient à elle et... (Frappé d'une idée.) Ah! je me souviens aussi d'avoir vu dans je ne sais quel drame, à la Gaîté... non, à l'Ambigu... un jeune homme... c'était peut-être au Cirque... un jeune homme rappeler son amante à la vie en déposant un baiser sur son front... Si j'osais?... (avec conviction.) Mais je dois oser... mais c'est mon devoir d'oser, et dût la chose m'être extrêmement... agréable, je la ferai... voilà comme je suis, moi! (Il embrasse madame Dolorès.)

MADAME DOLORÈS, se relevant et passant à gauche.

Eh bien, monsieur!

RENÉ, à part.

Le moyen est excellent! je le recommande: (Haut.)

J'étais en train de vous rappeler à la vie, madame. (A ce moment on frappe à la porte.)

MADAME DOLORÈS.

On a frappé.

RENÉ.

Qui peut venir chez moi à cette heure?

UNE VOIX, au dehors.

Une lettre pressée pour M. René.

MADAME DOLORÈS.

Ouvrez!....

LA VOIX.

M. René!

RENÉ.

C'est moi! (Il prend une lettre que lui remet un commissionnaire et referme la porte; à madame Dolorès.) Vous me permettez, madame?

MADAME DOLORÈS.

Sans doute! c'est peut-être une lettre de votre adversaire.

RENÉ.

C'est peut-être une lettre de mon adversaire. (Décachetant la lettre et lisant à demi-voix.) « Monsieur, la présente est pour vous informer que je suis un grand misérable! » (Parlé.) Hein! serait-ce le comte de Verne qui se traiterait de...? Voyons la signature... (Lisant.) « Bourguignon, cocher! » (Parlé.) Cocher! que signifie?.. je n'ai pas d'ami dans cette catégorie. (Il reprend sa lecture.) « Que je suis un grand misérable! Gertrude m'a tout expliqué, vous ne lui faisiez pas la cour hier à l'Opéra... » (Parlé.) Grand Dieu! c'était avec un... mon rival était un cocher! Et moi qui le trouvais distingué! Comme le cos-

tume de Turc vous avantage, mon Dieu! (Il gesticule avec désespoir.)

MADAME DOLORÈS, à part.

Il paraît plus irrité que jamais.

RENÉ, avec amertume.

Après cela, ma conquête était une femme de chambre, une Gertrude! Il était logique que mon adversaire fût... ce qu'il est. Je reste conséquent dans ma dérogation! (Lisant.) « Ce qui me chiffonne le plus. » (Parlé.) Voyons ce qui le chiffonne. (Lisant.) « C'est que je vous ai remis la carte du comte de Verne, mon maître... » (Parlé.) Voilà! voilà!... (Lisant.) « Parce que j'ai cru que vous alliez filer doux en la lisant, comme j'ai vu la chose arriver souvent avec d'autres. » (Parlé.) Il en a l'habitude, le malheureux! (Lisant.) « Au nom du ciel, monsieur, ayez pitié de moi! Ne brisez pas la carrière d'un honnête cocher, monsieur; qui a dix ans de loyaux services, monsieur; qui défie tous les cochers de Paris de conduire un attelage comme lui, monsieur; qui est attaché à ses maîtres, monsieur; enfin, qui aime ses chevaux comme lui-même... avec lesquels... il a l'honneur d'être votre très-humble... » (Parlé.) Mais il est idiot, cet animal-là. (Se tournant vers Dolorès.) Si vous saviez, madame!...

MADAME DOLORÈS.

Eh bien?

RENÉ, à part.

Ah! non, diable! Qu'elle ignore toujours! (Haut, avec dignité.) Madame, mon adversaire fait les premiers pas dans la voie de la conciliation, que faut-il faire?

MADAME DOLORÈS, vivement.

Il faut lui tendre la main.

RENÉ.

La main! (A part.) Le pied, tout au plus!... (Haut.) Vous me désarmez, madame.

MADAME DOLORÈS, lui tendant la main.

C'est bien, cela.

RENÉ.

Demain, je compte aller voir ma tante; n'aurais-je pas le plaisir de vous rencontrer chez elle?

MADAME DOLORÈS.

Mais, monsieur!

RENÉ.

Nous parlerions de cette nuit étrange, du hasard qui nous a rapprochés, de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner, de...

MADAME DOLORÈS.

De votre jeune Strasbourgeoise.

RENÉ, avec éclat.

Oh! par ce que vous avez de plus sacré au monde, ne me rappelez jamais la plus odieuse aventure!... Nous aurons tant d'autres sujets de conversation... Et, tenez, certain projet qu'avait conçu ma tante sur moi et sur une jeune veuve de ses amies.

MADAME DOLORÈS, souriant.

Prenez garde de bâtir des châteaux en Espagne.

RENÉ.

Je suis architecte, madame, et... vous êtes Espagnole...

MADAME DOLORÈS.

Monsieur!

RENÉ.

Pardon, madame, voici le jour, je vais chercher un serrurier. (Il se dirige vers la porte d'entrée, le rideau baisse.)

FIN DE C'ÉTAIT GERTRUDE!

TÉLÉMAQUE

TRAGÉDIE BURLESQUE

DU TEMPS DE LA GUERRE DE TROIE

PERSONNAGES

TÉLÉMAQUE.

MENTOR.

CALYPSO.

EUCHARIS.

NYMPHES *(ad libitum)*.

La scène se passe dans l'île de Calypso.

NOTA. — La pièce peut se jouer à quatre personnages, en tenant compte des modifications indiquées en notes.

TÉLÉMAQUE

Jardin ombragé, la mer au fond. — A gauche, au second plan, l'entrée de la grotte de Calypso. — A droite une falaise dominant la mer. — A gauche, au premier plan, un banc de gazon, placé perpendiculairement à la rampe. A droite, un second banc de gazon. — Deux escabeaux. — Au lever du rideau, une musique plaintive se fait entendre. — Calypso, debout sur la falaise, interroge l'espace à l'aide d'un long télescope ; puis elle descend sur le devant de la scène, referme son télescope, en l'appuyant sur la poitrine et fond en larmes. — La musique cesse.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALYPSO.

Je ne puis me conso...

(Un gémissement l'interrompt.)

... ler du départ d'Ulysse
Et je veux sur sa trace envoyer la police.
Depuis que le cruel s'enfuit sur ses vaisseaux,
Mes pleurs, sur le gazon, font de petits ruisseaux.

(De sa main, elle imite les sinuosités d'un ruisseau, puis elle tire un bilboquet de sa poche et se dispose à en jouer.)

Bilboquet enfantin, joujou du solitaire,
De mes chagrins d'amour tâche de me distraire.
Le *Moniteur* du soir affirmait que Didon
En jouait constamment après son abandon.

Mais, direz-vous, comment avoir cette faiblesse
D'adorer un mortel lorsque l'on est déesse,
Fût-il plus beau garçon que Phœbus-Apollo?
Hélas! c'est qu'on a beau s'appeler Calypso,
On est femme avant tout, on est faible, on est tendre,
Et comme une grisette on se laisse encor prendre.
Mais cette fois du moins la leçon portera
Et jamais, dans mon île, un homme n'entrera.

(Un bruit confus de voix se fait entendre. Une foule de nymphes accourent vers Calypso.)

SCÈNE II [1].

CALYPSO, EUCHARIS, NYMPHES.

PREMIÈRE NYMPHE.

Madame Calypso!

DEUXIÈME NYMPHE.

Majesté!

EUCHARIS.

La Patronne!

CALYPSO.

Qui trouble ma douleur?... Je n'y suis pour personne.

EUCHARIS.

Deux nageurs inconnus, luttant contre les flots,
Ont atteint ce rocher, trempés jusques aux os.
Ils demandent tous deux que votre grâce daigne

---

1. SCÈNE II.

EUCHARIS,

Madame Calypso!... Majesté!... La Patronne!

CALYPSO.

Qui trouble ma douleur?... etc.

Leur accorder le pain, le sel... ainsi qu'un peigne
Dont ils ont grand besoin...

CALYPSO.

Avez-vous démêlé
Quels sont leurs vrais desseins?

EUCHARIS.

Ils ont fort peu parlé.
L'un est un vieux bourgeois, l'autre, un fils de famille,
Si j'en crois la fierté qui dans son regard brille.

CALYPSO.

Qu'ils viennent!

EUCHARIS, à la cantonade.

Par ici!

(A Calypso.)

Madame, les voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TÉLÉMAQUE, MENTOR.

Télémaque porte un mât brisé, une valise; il a un étui en fer-blanc en bandoulière et des pistolets à la ceinture. — Mentor porte un parapluie, un rond de voyage et des gants fourrés. — En entrant, Mentor éternue bruyamment.

TÉLÉMAQUE.

Jupiter vous bénisse!

MENTOR.

Ah! quel rhume!... Merci.

(A Calypso.)

Puissante Calypso, recevez notre hommage.

CALYPSO.

Pardon, messieurs, avant d'en dire davantage,
Veuillez, je vous en prie, exhiber vos papiers.

TÉLÉMAQUE, à part.

Nos papiers!

(Il tire un passe-port de son étui et le donne à Mentor.)

MENTOR.

On nous prend pour des aventuriers.

(Il lit à haute voix.)

« Au nom du roi, nous, préfet de police, requérons « les autorités civiles et militaires du royaume d'Itha- « que, et des États amis ou alliés, de laisser passer « librement monsieur Télémaque... »

CALYPSO, à part.

Qu'ouïs-je!

(A Télémaque.)

Quoi! vous seriez?...

TÉLÉMAQUE.

Oui, je suis Télémaque,
Fils du prudent Ulysse, et futur roi d'Ithaque.

CALYPSO, à part.

En effet, ce jeune homme est le portrait vivant
De ce perfide Ulysse, hélas! que j'aimais tant,
Et son aspect devrait me rendre furieuse;
D'où vient qu'au fond du cœur je me sens radieuse?

MENTOR.

Pour moi, je suis Mentor, précepteur du dauphin,
Chargé de lui montrer le grec et le latin,
Et de lui faire encor, d'une voix gutturale,
En mainte occasion, une longue morale.

CALYPSO.

Et vous pérégrinez tous deux par agrément?

MENTOR.

Non pas.

TÉLÉMAQUE.

Vous vous trompez, déesse, étrangement.

Pour obéir aux vœux de maman Pénélope,
Vainement je parcours l'Amérique et l'Europe,
Cherchant Ulysse qui, victime du destin,
En revenant de Troie a perdu son chemin.

CALYPSO, montrant le fragment de mât.

De ce morceau de bois quel peut être l'usage?

TÉLÉMAQUE.

C'est un mât, seul débris de notre affreux naufrage;
Ce mât nous a sauvés de la fureur des flots,
Déesse, et j'ai fait vœu de l'offrir à ma mère.
Comme la chère dame aime les bibelots,
Elle en décorera sa petite étagère.

EUCHARIS, à part.

Touchante attention!

TÉLÉMAQUE, apercevant Eucharis, à part.

Sapristi! les beaux yeux!

CALYPSO, à part.

C'est le geste éloquent, le regard langoureux
De son vaurien de père!

TÉLÉMAQUE, à part, regardant toujours Eucharis.

O la gentille femme!

MENTOR, à part.

Décidément, voilà mon drôle qui s'enflamme.
(Haut.)
Télémaque!...

TÉLÉMAQUE.

Plaît-il?

MENTOR.

Défiez-vous, mon fils,
Des regards assassins de la nymphe Eucharis.

CALYPSO.

Après un si long bain, messieurs, dans l'onde amère,

Vous devez bien avoir besoin de vous refaire.
Que peut-on vous offrir?

TÉLÉMAQUE.

Un groc américain.

(Il se débarrasse de tous ses colis.)

CALYPSO, à Mentor.

Et vous, noble vieillard?...

MENTOR.

Je le préfère au vin.

(Des nymphes apportent une table servie et la placent au premier plan, à droite, près du banc de gazon, et disparaissent.[1])

CALYPSO, regardant sa montre.

Étrangers, il est l'heure où, sous cette charmille,
Nous collationnons... Déjeunons en famille.
Acceptez, comme on dit, la fortune du pot,
Un poisson, un légume, un reste de gigot.
Ça vous cothurne-t-il?

MENTOR.

Comme un gant, ô déesse.

TÉLÉMAQUE.

Nous demeurons confus de tant de politesse.

CALYPSO s'assoit à la table en faisant face au public et indique à Mentor le banc de gazon.

A ma gauche, Mentor.

(A Télémaque, en lui offrant un escabeau. — Avec tendresse.)

A vous cet escabeau.

(Ils s'assoient. — Mentor se fait verser immédiatement à boire par Eucharis, qui fait office d'échanson.)

Acceptez, fils d'Ulysse, un peu de fricandeau.

TÉLÉMAQUE.

Après vous...

---

1. La table peut être servie dès le lever du rideau.

CALYPSO.

Prenez donc, prenez, je vous en prie.

TÉLÉMAQUE.

Non... je n'en ferai rien.

CALYPSO, le servant brusquement.

Point de cérémonie.

(Remarquant que Mentor boit à coups redoublés.)

Que dites-vous, Mentor, de ce petit mâcon?

MENTOR.

On n'en boit d'aussi fin que chez Agamemnon.
Puissante Calypso, vrai, vous gâtez vos hôtes.

CALYPSO, avec une fatuité de propriétaire.

Il est tout bêtement du temps des Argonautes.

(Eucharis quitte Mentor pour se rapprocher de Télémaque, remplit sa coupe et coquette avec lui.)

MENTOR, tirant sa tabatière et offrant du tabac à Calypso.

Déesse, en usez-vous?

CALYPSO.

Jamais à mes repas.

MENTOR.

C'est qu'il est à la fève.

CALYPSO.

Alors je ne dis pas.

(Elle prend une prise.)

(Examinant la tabatière de Mentor.)

Oh! le joli bijou que votre tabatière!

MENTOR.

Vous trouvez, ô déesse?... Elle est bien ordinaire,
Mais j'y tiens cependant, à cause du portrait
De Poniatowski...

(Il éternue violemment.)

TÉLÉMAQUE.

Maître, à votre souhait.

MENTOR.

Passe-moi donc le plat que j'en reprenne encore.
Le veau cuit dans son jus est un mets que j'adore.

CALYPSO[1].

Maintenant, Eucharis, et vous nymphes, chantez
Le fils du vieux Laërte et ses Grecs redoutés.

(Les nymphes reparaissent. — Eucharis va chercher sa lyre, et chante sur l'air de Marlborough.)

EUCHARIS.

Ulysse va-t-en guerre,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Ulysse va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra. *(bis.)*
Il reviendra z'à Pâques,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Il reviendra z'à Pâques
Ou à la Trinité. *(bis.)*

(Cependant Mentor a pris le plat des œufs à la neige, qu'il se met en devoir d'achever. — Télémaque, ému au souvenir paternel, fond en larmes et s'essuie les yeux avec la tunique de Calypso. — Celle-ci, contrariée, fait cesser les chants. Les nymphes sortent.)

MENTOR, se levant avec son plat à la main.

Bravo! je veux chanter à mon tour. Eucharis,
Mon enfant, taisez-vous!

(Eucharis sort. — Mentor, voyant Télémaque pleurer.)

Quoi! tu pleures, mon fils?
Je vais te consoler, moi, je me sens en verve.

TÉLÉMAQUE.

Mentor!...

---

1. Maintenant, Eucharis, sur la lyre chantez.

MENTOR, déposant son plat sur le banc de gazon.

Je ne suis plus Mentor... Je suis Minerve,
Le Dieu de la raison. Je suis aussi Pallas,
Je te le cachais, mais... *in vino veritas!*

CALYPSO.

Mais, Mentor, vous allez gagner des courbatures ;
Laissez plutôt l'enfant narrer ses aventures.

(Elle lui fait signe de revenir prendre sa place.)

TÉLÉMAQUE.

Infandum, Calypso, jubes, renovare
Ma douleur.

MENTOR.

Va toujours et soigne ton narré.

(Il va pour s'asseoir dans le plat d'œufs.)

Aïe!

CALYPSO.

Qu'avez-vous?

MENTOR.

On a mis le plat sur mon siége,
Et j'ai failli m'asseoir dans les œufs à la neige.

(Mentor se couche sur le banc, et s'occupe à nettoyer sa tunique, tachée d'œuf, avec un couteau.)

TÉLÉMAQUE, à Calypso.

Vous savez que papa quitta la Grèce, hélas!
Afin d'aller venger le pauvre Ménélas...
Après dix ans d'assaut, Ilion décimée
Succombait sous les coups de toute notre armée.
Tour à tour, les chefs grecs revirent leurs états.
Ulysse, Ulysse seul, ne reparaissait pas.
Déjà l'on aspirait à consoler ma mère...
C'est tout simple, l'époux languissait en exil,
Ses lâches courtisans auraient voulu le faire
Rayer du livre d'or de notre état civil.
Ma mère, cependant, tricotait avec zèle,

Pour son époux absent, dans sa chambre à coucher,
Des bas de filoselle...

MENTOR.

Car, il devait avoir bien besoin d'en changer
Après dix ans, hélas!

TÉLÉMAQUE reprend.

Honnête avec adresse,
A ses adorateurs elle disait sans cesse :
« De grâce, laissez-moi terminer mes deux bas.
« Si, la paire achevée, Ulysse ne vient pas,
« Les dieux peuvent m'entendre,
« Je vous jure de prendre
« Un époux
« Parmi vous. »
Maintenant admirez le pieux stratagème
Que son adroit amour érigeait en système :
Le second bas fini, mystérieusement
Elle défaisait l'autre, et réciproquement.
Ainsi, de jour en jour, en épouse modèle,
Ma mère à son époux savait rester fidèle.
Cependant, las d'attendre...

(Montrant Mentor.)

Avec cet ami-là,
Un matin je partis pour retrouver papa.
Mais, pris par un corsaire, et puis chargé d'entraves
Nous fûmes en Égypte envoyés comme esclaves.

MENTOR, toujours occupé à nettoyer sa tunique.

J'en ai donc mis partout!

TÉLÉMAQUE.

Et moi, le fils des rois,
Dans le désert brûlant, durant plus de six mois,
J'ai gardé les chameaux!

CALYPSO.

Et Mentor?

MENTOR.

Vu mon âge,
On m'avait réservé pour les soins du ménage.
J'allais tirer le vin, à table je servais,
Je battais les habits, je frottais les parquets,
Puis j'époussetais les momies
Dans leur sarcophage endormies.
Enfin, comme j'étais très-fort au pharaon,
Je faisais la partie avec notre patron.

(Il se recouche et s'endort.)

TÉLÉMAQUE.

Les dieux eurent pitié d'une telle infortune;
Nous filâmes un jour par une nuit sans lune[1],

---

1. Et gagnâmes la Crète, île au milieu de l'eau[1].

MENTOR, dans un demi-sommeil.

Qu'il est bête, ô Jupin!... C'est évident, nigaud.

(Il se rendort.)

TÉLÉMAQUE.

Le roi crétois s'était fait sauter la cervelle;
Un drame de famille, une histoire cruelle,
Mais trop longue à conter. — Or en Crète toujours
La royauté vacante est offerte au concours.
Je me mis sur les rangs.

MENTOR, à part.

J'ai bu trop de champagne,
J'ai sommeil.

(Il se couche.)

TÉLÉMAQUE.

Au sommet d'un grand mât de cocagne,
Madame, il s'agissait tout d'abord de monter;
Sur tous mes concurrents si je pus l'emporter,
C'est que j'avais sur eux un léger avantage,

1. Ce passage, qui ferait longueur, est supprimé à la représentation.

Demandant à Neptune un rapide retour...

— EUCHARIS, entrant et parlant bas à Calypso.

Le blanchisseur est là, déesse; c'est son jour.

CALYPSO, à Télémaque.

A vos lèvres, cher prince, on reste suspendue
Mais on vient m'avertir que je suis attendue
Pour des soins familiers dans mon appartement.
Veuillez me pardonner si je sors un moment.

(Elle fait la révérence et sort par la gauche. — Eucharis va pour la suivre, mais Télémaque arrête cette dernière par sa tunique, et la ramène sur le devant de la scène.)

Car, ayant égaré mes ciseaux en voyage,
Je n'avais pas coupé mes ongles de six mois,
Et j'en sus profiter, puisque enfonçant mes doigts
Dans le mât savonné, j'atteignis la timbale,
Premier prix du concours. La clameur générale
Salua mon triomphe.

CALYPSO.

Achevez, s'il vous plaît.

TÉLÉMAQUE.

Pour second examen, chère dame, il fallait
Faire entre ses rivaux la plus belle culbute.

CALYPSO.

Hein?

TÉLÉMAQUE.

Le sens de l'épreuve aisément apparaît :
A tout événement un roi doit être prêt,
Car bien souvent après le triomphe, la chute.
J'en fis quinze de suite; et puis, pour coup d'éclat,
Un saut de carpe tel que les hommes d'État
En furent confondus. Une voix unanime
Me déclara vainqueur à ce genre d'escrime.
Enfin à l'Institut, avec mes compagnons,
On daigna me conduire. — Assis en rang d'ognons,
Les quarante immortels, dans leurs fauteuils voltaire,
Songeaient aux questions qu'ils avaient à nous faire.
« Jeunes Crétois, et vous, illustres étrangers,

SCÈNE IV.

TÉLÉMAQUE, EUCHARIS, MENTOR, endormi.

TÉLÉMAQUE.

Eucharis!

EUCHARIS.

Mais, seigneur...

(Elle prend une assiette, par contenance.)

« Pourquoi dit-on des rois que ce sont des bergers? »
Demanda le doyen de cette académie.
« C'est parce que, dit l'un, dans le champ de la vie
« Ils mènent leurs sujets ainsi que des moutons.
« Parce que, s'il le faut, des appétits gloutons
« De certains loups voisins ils savent les défendre,
« Si toutefois ces loups ne sont pas Alexandre,
« César, Agamemnon,
« Ou bien Napoléon. »
Quand mon tour vint, je dis : « Messieurs, on les appelle
« Bergers; car, abusant de leur sainte tutelle,
« Et confondant leur sceptre avecque des ciseaux,
« Très-régulièrement ils tondent leurs troupeaux. »
En entendant ces mots, les sages de la Crête,
Caressant leur moustache et secouant la tête,
D'un air approbateur crièrent : « Eurêka. »
C'est-à-dire, en crétois libre : « Quel nez il a! »
Par acclamation l'on m'offrit la couronne.
Je répondis : « Crétois, le destin en ordonne
« Autrement; si votre offre a lieu de me flatter,
« Je ne puis cependant, je ne puis l'accepter.
« Ulysse et Pénélope attendent Télémaque,
« Et mes paquets sont faits pour regagner Ithaque.
« Si j'ai voulu jouter, c'était simplement pour
« L'honneur. »

EUCHARIS, entrant et parlant bas à Calypso.

Le blanchisseur est ici, c'est son jour.

TÉLÉMAQUE.

Laissez là cette assiette.

(Il prend l'assiette et, ne sachant qu'en faire, il l'introduit dans sa tunique.)

Je voudrais avec vous faire un brin de causette.

EUCHARIS.

Mais votre précepteur...

(Mentor fait entendre un bruyant ronflement.)

TÉLÉMAQUE.

Ce paisible aparté
Est fait pour rassurer votre timidité.

EUCHARIS.

Qu'avez-vous à me dire?

TÉLÉMAQUE.

Eucharis, le temps presse
Et mon âme a besoin d'exhaler sa tendresse :
Vous vous en souvenez, quand j'abordai ces lieux,
J'étais transi de froid et rien moins qu'amoureux.
Eh bien, vos yeux, ce vin et votre voix si pure,
Qu'elle fait concurrence au ruisseau qui murmure,
M'ont séché, réchauffé, ranimé, transporté,
Si bien qu'en ce moment, ô ma douce beauté,
Il faut que mon cœur parle et vous dise à vous-même :
Eucharis, foi de Grec, Eucharis, je vous aime!

EUCHARIS.

Prince, calmez...

TÉLÉMAQUE.

Calmer un sentiment si vif!

EUCHARIS.

Au moins, si vous m'aimez, c'est pour le bon motif?

TÉLÉMAQUE.

Elle en doute, ô ma mère!... Ai-je donc la tournure,

Dites, d'un Richelieu? Faut-il que je te jure
Que je t'aime, Eucharis, en tout bien tout honneur!...
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur!

EUCHARIS, timidement.

Oui... mais le fils d'Ulysse en m'épousant déroge;
Mon père est de ceux qui, vivant dans une loge,
Ont reçu pour emploi de... tirer le cordon
Aux mortels quand ils vont rentrer dans leur maison.

TÉLÉMAQUE, contrarié.

Bref, ton père est portier...

EUCHARIS.

C'est le mot qui résume
La chose.

TÉLÉMAQUE.

C'est vexant, en effet. Je présume,
Toutefois, qu'emmenant ce vieillard avec moi,
Je changerai son sort. Puis, quand je serai roi,
Je compte le nommer chambellan de ma porte,
Et le gratifier du grand cordon; de sorte
Qu'au lieu de le tirer, il pourra le porter.

EUCHARIS.

C'en est trop, et mon cœur a besoin d'éclater.

TÉLÉMAQUE, montrant Mentor.

Éclate, mais tout bas...

EUCHARIS.

A mon tour, oui, je t'aime!
Et ce que j'aime en toi, cher prince, c'est toi-même:
Ce n'est pas ta couronne... Évidemment, je prends
Ce que tu m'offres; mais...

TÉLÉMAQUE.

Convenu. Tu consens
A venir avec moi dans une autre patrie.

EUCHARIS.

Puisqu'à la tienne, cher, je veux greffer ma vie,
Comme on voit s'attacher la brebis à l'agneau,
La vigne à l'échalas et le *lièvre* à l'ormeau,
De mon amour, permets que je te donne un gage.

TÉLÉMAQUE.

Donne.

EUCHARIS, tirant une photographie de sa poche.

Reconnais-tu les traits de ce visage?

TÉLÉMAQUE, avec joie.

C'est ta photographie!... et faite par Bertal!
C'est ton charmant sourire et ton front virginal.

(Mentor, qui s'est réveillé, les écoute et fait des gestes désespérés.)

Par les dieux immortels! cette photographie,
Eucharis, sera le plus beau jour de ma vie.

MENTOR, se levant.

Oh! les gredins d'enfants!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CALYPSO.

CALYPSO, qui a vu les familiarités de Télémaque et d'Eucharis, à part.

Ensemble! Oh! c'est trop fort!

(Haut.)

On vient de préparer votre chambre, Mentor.

MENTOR.

Télémaque!

TÉLÉMAQUE.

Voilà!

MENTOR.

Suivez-moi, je vous prie...
Eh bien, et votre mât?

TÉLÉMAQUE, allant chercher son mât.

J'oubliais.

MENTOR.

Il oublie
Tous ses devoirs, ô Jupiter.

(Il sort par la gauche.)

CALYPSO, bas à Télémaque.

Prince, je voudrais vous parler.

TÉLÉMAQUE, à part.

Quel contre-temps!

CALYPSO.

Revenez tout à l'heure.

(Télémaque s'incline en signe d'acquiescement et s'éloigne par la gauche.)

TÉLÉMAQUE, bas à Eucharis, en sortant.

Suivez mes pas.

(Eucharis va pour suivre Télémaque, mais Calypso l'arrête.)

CALYPSO, à Eucharis.

Toi, la belle, demeure.

SCÈNE VI.

CALYPSO, EUCHARIS.

CALYPSO.

J'ai fort bien remarqué...

(Protestation d'Eucharis.)

Ne dis pas que j'ai tort,
Que ce jeune étranger te préoccupait fort.
Durant tout le repas on faisait la coquette,
On posait, on prenait de certains airs de tête.

Or écoute, Eucharis, et puis profite bien
Des conseils contenus dans ce court entretien.
A te faire la cour, si le sot continue,
Tu perds ta place ici, car je te destitue.

(Solennellement.)

L'île de Calypso n'est pas l'île d'amour,
On a des mœurs, ici; l'on est chaste à ma cour.

EUCHARIS, à part.

Je l'aime dans ce rôle.

CALYPSO.

Hors de chez moi, ma chère,
Tu pourras, tu le sais, tomber dans la misère.
Les loyers sont fort chers, et l'augmentation
Gagne tous les objets de consommation.

EUCHARIS.

Il suffit... Sur mon sort mettez-vous moins en peine;
Je vous obéirai, n'êtes-vous pas la reine?

CALYPSO, à part.

Prompte soumission!... Est-ce qu'en écolier,
Télémaque a promis du crédit mobilier...
Pour affermir le sien?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TÉLÉMAQUE, venant de la grotte.

TÉLÉMAQUE, à Calypso.

Au foyer domestique
J'ai laissé mon mentor nettoyer sa tunique,
Pour me rendre à vos vœux...

CALYPSO, à part.

Quel regard enchanteur!

(A Eucharis, qui allait s'en aller.)

Attendez, Eucharis.

(A Télémaque.)

Si votre précepteur
Veut prendre dans ma grotte un repos salutaire,
J'entends qu'il soit content de sa propriétaire.

(A Eucharis, en lui donnant sa propre montre qui est énorme.)

Prenez donc cette montre à répétition,
Otez son mouvement avec précaution,
Puis mettez dans sa boîte une cendre enflammée,
Et bassinez du vieux la couche parfumée.

EUCHARIS, à part.

Elle veut attacher Mentor à ses projets,
Mais elle perd son temps, c'est moi seule qui plais
Au prince.

CALYPSO.

Entendez-vous mon ordre?

EUCHARIS.

On s'y conforme.

TÉLÉMAQUE, bas, à Eucharis.

Où puis-je vous revoir?

EUCHARIS, bas, à Télémaque.

Je vous attends sous l'orme.

SCÈNE VIII.

CALYPSO, TÉLÉMAQUE.

CALYPSO, s'asseyant et faisant signe à Télémaque de venir auprès d'elle.

Approchez, fils des Grecs.

(Câline.)

Approchez donc, Monsieur...

TÉLÉMAQUE, s'asseyant avec inquiétude, à part.

Où veut-elle en venir?

CALYPSO, se frappant la poitrine.

Jeune homme, as-tu du cœur?

TÉLÉMAQUE.

Mais je crois en avoir autant que vous, madame.

CALYPSO.

Alors tu comprendras l'irrésistible flamme
Qui m'envahit le cœur sitôt que je te vis.

TÉLÉMAQUE, pudiquement.

Madame!

(A part.)

Entre deux feux je crois que je suis pris.

(Haut.)

En vérité, pour moi vous avez un caprice?

CALYPSO.

Un caprice insensé! Mais tu peux, fils d'Ulysse,
Désormais ordonner ma joie ou ma douleur:
Mon amour naît à peine, et j'en ai déjà peur!

TÉLÉMAQUE.

Sacrebleu! Mais comment ai-je allumé la poudre?

CALYPSO.

Sais-tu ce que Stendhal nomme le coup de foudre?
Tu parus, je te vis, je t'aimai. Voilà tout!
Et maintenant faut-il te détailler mon goût?
J'aime ton nez, ton front, ton menton, ton oreille...

TÉLÉMAQUE.

Mon oreille!

CALYPSO, le lorgnant en détail.

Jamais on n'a vu sa pareille.
J'aime aussi ton profil,

(Télémaque se retourne.)

Ton trois quarts, ton mollet,
Ton galbe... enfin, ton chic; tout, jusqu'au poil follet
Qui sur ta lèvre, enfant, veut singer la moustache.

TÉLÉMAQUE.

Comment! Qui veut singer? Ah! mais non, je me fâche...

CALYPSO.

Écoute, cependant, et connais mes desseins;
Je n'y veux pas aller, moi, par quatre chemins :
Tu sais, je suis déesse, immortelle, puissante,
Eh bien, je t'offre, ami, si la chose te tente,
Mon empire en partage et mon éternité.

(Lui prenant le menton.)

C'est du nanan, monsieur, une immortalité.

TÉLÉMAQUE, lui abaissant la main.

Ça dépend avec qui!

CALYPSO.

Maintenant inutile
D'ajouter que, toujours, tu seras dans mon île
Logé, nourri, vêtu, blanchi...

(Avec élan.)

Chauffé gratis.

TÉLÉMAQUE, à part.

J'aime mieux un grenier avec mon Eucharis.

CALYPSO.

Cette divine main ourlera tes tuniques,
Et trouvera plaisir à ces soins domestiques.
Tes chemises toujours auront tous leurs boutons,

(Levant les mains au ciel.)

Je raccommoderai tes sacrés pantalons.

TÉLÉMAQUE.

Mais puisque je vous dis qu'on m'attend dans Ithaque,
Que toute ma famille...

CALYPSO.

Eh bien, cher Télémaque,
Je la remplacerai. Ta Calypso sera
Ton papa, ta maman, ta sœur, et cœtera;
Sur toi je répandrai des trésors de tendresse,
Et d'un cœur féminin tu sauras la richesse.
J'ôterai du chemin, au-devant de tes pas,
Tous les cailloux blessants pour tes pieds délicats.
Nous vivrons loin du bruit; la nature discrète
Connaîtra seule, ami, notre douce retraite;
C'est pour nous que les bois verdiront au printemps,
Pour nous que Philomèle entonnera ses chants.
Tu seras mon berger, je serai ta bergère.
Nous aurons des moutons, des veaux, une chaumière.
Aux petits des oiseaux nous donnerons du pain,
Qu'ils viendront, en volant, becqueter dans la main.

(Télémaque essaye en vain de parler.)

Cher et candide enfant! ton âme à peine éclose
Ignore que l'amour embellit toute chose :
L'amour, c'est n'être qu'un alors que l'on est deux,
C'est un charmant duo dont le chant monte aux cieux,
C'est sur terre la seule importante aventure,

(Elle lui prend la main.)

C'est le bras d'un époux autour de la ceinture.

TÉLÉMAQUE, à part.

Ah! mais elle m'ennuie!

(Haut.)

Allons, écoutez-moi,
Je veux vous répéter...

CALYPSO.

Non, mon ami, tais-toi.
A mes projets il faut que tu rêves à l'aise;

En y réfléchissant, je crois, ne t'en déplaise,
Que ton cœur étonné, stupéfait, incertain,
Qui dit non aujourd'hui, répondrait oui demain.
Dans ton cœur de vingt ans l'amour repose en germe.
Moi je t'aime au comptant, tu m'aimeras à terme.

TÉLÉMAQUE.

Convenu...

(A part.)

Je ferai reporter tous les mois...

(Mentor grogne dans la coulisse.)

Mais de mon précepteur entendez-vous la voix?

CALYPSO.

Sortez. Il ne faut pas qu'il nous rencontre ensemble.

TÉLÉMAQUE, à part.

Enfin!... Elle m'a dit : sous l'orme, ce me semble.

(Il sort par la droite pendant que Mentor, venant de la grotte, entre par la gauche.)

SCÈNE IX.

CALYPSO, MENTOR.

MENTOR, grognant.

Mon jeune homme vous quitte...

CALYPSO, affectant l'indifférence.

Oui, je l'interrogeais
Sur les lois de l'Égypte et les nouveaux projets
D'un impôt mobilier...

MENTOR.

Oui dà! Vous voulez rire.

Écoutez-moi, madame, et sans me contredire;
Vous lui teniez ici des propos amoureux.

CALYPSO.

Eh bien, après? L'amour ne plaît-il pas aux dieux?

MENTOR.

Mais vous ignorez donc qu'il se moque du vôtre,
Et qu'il soupire ailleurs...

CALYPSO.

Ciel! il en aime une autre!

MENTOR.

Vous avez cru son cœur timide et virginal;
Mais l'esprit chez nos fils est bien plus matinal
Aujourd'hui qu'autrefois.

CALYPSO.

Parlez!

MENTOR.

A cette place
J'ai vu, de mes deux yeux j'ai vu sa jeune audace
S'émanciper avec votre nymphe Eucharis;
Pour mieux voir j'ai gagné même un torticolis.

CALYPSO.

Enfer! que disait-il?

MENTOR.

Un tas d'extravagances
Comme on n'en dirait pas même dans les romances.

CALYPSO.

Mais encore?

MENTOR.

Il disait qu'il l'aimait, l'adorait
Et qu'auprès d'Eucharis toute autre s'éclipsait.

CALYPSO.

L'insolent!

MENTOR.

Il voulait l'emmener dans notre île.

CALYPSO.

Mais que faisiez-vous donc, ô vieillard imbécile?

MENTOR.

Je pleurais en dedans.

CALYPSO, à part.

Cornichon!

MENTOR.

Le fâcheux,
C'est que je crois qu'ils sont ensemble tous les deux.

CALYPSO, tonnante.

Mais vous voyez donc bien que votre Télémaque
Doit partir sur-le-champ...

MENTOR, à part.

Enfin!

CALYPSO.

Pour son Ithaque.

MENTOR.

Seulement il nous faut un vaisseau pour partir,
(Pleurant.)
Et nous n'avons qu'un mât.

CALYPSO.

Je puis vous le fournir.
Courez vite chercher Télémaque...

MENTOR.

Inutile!
(Il tire un sifflet de sa poche.)

CALYPSO.

Qu'est-ce donc?

MENTOR.

Un sifflet, cadeau d'une sibylle;
En quelque lieu qu'il soit, quand Télémaque entend
Ce son-ci...

(Il siffle.)

LA VOIX DE TÉLÉMAQUE.

S'il vous plaît?

MENTOR.

Il accourt à l'instant.

CALYPSO.

Pour votre prompt départ je vais donner des ordres.

MENTOR.

Et moi de mon élève arrêter les désordres.

(Calypso sort.)

SCÈNE X.

MENTOR, TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE, se cachant derrière son mât.

C'est bien vous qui m'avez sifflé, mon cher Mentor?

MENTOR.

C'est moi-même, jeune homme.

(A part.)

Il tremble à mon abord,
Effrayons-le...

(Haut.)

Vos yeux brillent comme deux braises,
Monsieur, d'où venez-vous?

TÉLÉMAQUE, tremblant.

Moi... je cueillais des fraises
Au bois...

MENTOR.

Seul?

TÉLÉMAQUE.

Oui...

MENTOR.

Brigand, mais je sais tout!

TÉLÉMAQUE.

Eh bien,
Puisque vous savez tout, je ne vous cache rien.
Oui, j'adore Eucharis, je suis adoré d'elle,
Et vous pouvez à Rome en porter la nouvelle.

MENTOR.

Et j'avais espéré, Jupiter protecteur!
Comme je l'avais pris, ramener ce mineur,
Et le rendre à sa mère, après un an d'absence,
Aussi simple et naïf qu'au jour de son enfance.

TÉLÉMAQUE.

Plaît-il?

MENTOR.

C'est un bonheur qu'hélas! je n'ai point eu.

TÉLÉMAQUE.

N'ai point eu!... nez pointu! Tout est-il donc perdu
Parce qu'un sentiment dans mon cœur se déclare?

MENTOR.

Mais cette femme a donc quelque faculté rare
Qui jette les mortels dans l'admiration?
Peut-elle supporter une libation?
Est-ce un bas-bleu?... Voyons, pour les jeux Olympiques
Fait-elle des sonnets, des opéras-comiques?
Pourquoi l'aimes-tu? parle!

TÉLÉMAQUE.

Avec tout vos pourquoi,
Vous êtes étonnant : est-ce que je sais, moi!
C'est vrai, je vous connus toujours cette manie,

Par mille questions vous mettre à l'agonie,
Demander où, comment, patati, patata...
J'en tiens pour elle, quoi, je suis pincé, voilà!

MENTOR.

Galopin!... Maintenant, dis-moi, que veux-tu faire?

TÉLÉMAQUE.

Enlever Eucharis, et par-devant le maire
L'épouser.

MENTOR.

Et tu crois que d'un œil satisfait
Ton paternel verra cet absurde méfait!
Moi, je le vois, saisi d'une bien juste rage,
Prenant dans l'atrium son bâton de voyage,
Briser ce beau projet, ou même son gourdin,
Sur le dos amoureux de monsieur le Dauphin.

TÉLÉMAQUE, sombre.

C'est vrai!

MENTOR, à part.

Le bâton porte.

TÉLÉMAQUE, gémissant.

Et cependant naguères
On a bien vu des rois épouser des bergères.

MENTOR.

Le siècle a progressé.

TÉLÉMAQUE.

Soit. Eh bien, en ces lieux
J'élis mon domicile, et je veux vivre heureux,
Avoir de beaux enfants, si Junon m'en accorde.
Je n'ai pas un dollar, ce drap montre la corde.
Eh bien, je piocherai! Je suis roi, mais pas fier;
Je tâcherai d'entrer dans les chemins de fer.

MENTOR.

Tu me laisserais seul retourner dans Ithaque,
On verrait revenir Mentor sans Télémaque!
On ne sépare pas Télémaque et Mentor
Plus qu'Oreste et Pylade, ou Pollux et Castor!
Et comment expliquer ton absence à ton père?
Quand elle pleurera, que dirai-je à ta mère?

TÉLÉMAQUE.

Taisez-vous.

MENTOR.

Pauvres gens! Chaque matin aux dieux
Demandant le retour de leur fils auprès d'eux,
Ils font un sacrifice. Et puis, la nuit venue,
Quand leur cruelle attente est encore déçue,
Au foyer domestique ils viennent seuls s'asseoir,
N'ayant pour compagnon que leur seul désespoir.
Ils ne se parlent pas... Qu'auraient-ils à se dire?
Même, cachant leurs pleurs, ils tâchent de sourire
Pour se tromper l'un l'autre. Hélas! c'est vainement,
Et leur regard fixé sur un siége vacant
Explique à chacun d'eux tout ce que l'autre pense,
Et le secret motif de leur sombre silence.

TÉLÉMAQUE.

Taisez-vous.

MENTOR.

Quoi! vraiment, tu refuses, mon fils,
De revoir ton pays, tes parents, tes amis?

TÉLÉMAQUE.

Assez.

MENTOR.

Eh bien, je pars! Je vais quitter cette île,
N'emportant avec moi que mon chagrin stérile.

Seulement, souviens-toi, mauvais cœur endurci,
Souviens-toi de ceci :
Dans le palais d'Ulysse
Lorsque Mentor éternûra,
Un autre que toi lui dira :
Jupiter vous bénisse!

TÉLÉMAQUE.

C'en est trop!... cher Mentor, arrêtez, arrêtez.

MENTOR.

Laissez-moi, galopin...

TÉLÉMAQUE.

Non, non, vous l'emportez,
Vous ne partez pas seul; non, avec vous je quitte
Cette île de malheur!... mais emmenez-moi vite.

MENTOR.

Dans mes bras, cher enfant!

(Télémaque s'élance dans ses bras.)

Viens faire nos paquets.

(Mentor et Télémaque rentrent dans la grotte de Calypso.)

SCÈNE XI.

CALYPSO, qui vient d'entrer sur les derniers mots de Mentor.

Mentor entre tes bras emporte ce niais...
Qu'il l'emmène aux enfers, ou bien dans son Ithaque.
Je m'en moque pas mal, pourvu que Télémaque
Au-devant de mes pas ne paraisse jamais.
A présent, je l'exècre autant que je l'aimais.
C'est un drôle, un petit crevé que je méprise.
En aimant de tels sots on se ridiculise.
Je voudrais qu'il fût là. Certes, je lui dirais

Combien je le dédaigne et combien je le hais ;
Je lui répéterais... Eh bien ! non, non, je l'aime !
Quand je dis autrement, je me mens à moi-même.
C'est absurde, insensé, c'est tout ce qu'on voudra.

(Elle éclate en sanglots.)

Mais j'en tiendrai toujours pour cet animal-là.
Mon âme est à son âme à jamais accrochée.
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !
Et pourtant, par mon ordre un navire est tout prêt
Pour l'emmener... Eh bien ! non. Et j'ai mon projet[1].

(Appelant.)

A moi, nymphes, à moi ! Venez, mesdemoiselles.

(Toutes les nymphes accourent, ainsi qu'Eucharis.)

---

1. (Appelant.)
Eucharis ! Eucharis !... Eh bien, où donc est-elle ?
(Eucharis paraît.)

SCÈNE XII.

CALYPSO, EUCHARIS.

CALYPSO.

Va-t'en dans la cuisine, allume la chandelle,
Puis nous irons ensemble enflammer le vaisseau
Que tu peux entrevoir du haut de ce coteau.
Je voulais renvoyer nos Grecs loin de ces côtes,
Mais j'ai changé d'avis, et je garde mes hôtes.

EUCHARIS.

Quel bonheur !

CALYPSO.

Que dis-tu ?... En effet, j'oubliais,
Je connais ta conduite et tes tendres projets ;
Ton orgueil en démence, etc. . . . . .

Et la scène finit après ces mots de Calypso :

Et te métamorphose en quelque objet hideux.

(Eucharis s'enfuit, Calypso la suit.)

SCÈNE XII.

CALYPSO, EUCHARIS, NYMPHES.

CALYPSO.

Allez dans la cuisine... armez-vous de chandelles;
Puis nous irons ensemble enflammer le vaisseau
Que vous apercevez du haut de ce coteau.
Je voulais renvoyer nos Grecs loin de ces côtes,
Mais j'ai changé d'avis et je garde mes hôtes.
J'ai dit. Allez, allez... Vous Eucharis, restez.

SCÈNE XIII.

CALYPSO, EUCHARIS.

CALYPSO.

Je sais votre conduite et ses énormités.
Votre orgueil en démence offre ici le scandale
D'un spectacle nouveau; la servante rivale
De sa maîtresse...

EUCHARIS.

Mais...

CALYPSO.

Le chétif espalier
Osant se mesurer avec le chêne altier.

EUCHARIS, à part.

Vieux bavard de Mentor!...

CALYPSO, menaçante.

Tu vois que je suis bonne,
Je ne te griffe pas. Même, je te pardonne;
Mais tu vas t'en aller...

EUCHARIS.

O ciel!

CALYPSO.

Et sur-le-champ.

(Tirant sa bourse.)

Prends ces napoléons et fiche-moi le camp.

EUCHARIS.

J'ai droit à mes huit jours...

CALYPSO.

Pas même une minute.
Si tu veux maintenant entamer une lutte,
J'invoque le pouvoir que m'ont donné les dieux
Et te métamorphose en quelque objet hideux[1].

(Eucharis s'enfuit épouvantée par la droite. — Les nymphes reparaissent par la gauche, armées de chandelles allumées.)

LES NYMPHES.

Nous voici! nous voici!

CALYPSO, prenant une chandelle.

Donnez-moi la plus grande.
Et maintenant, courons, c'est moi qui vous commande.
Par le dieu Cupidon! Télémaque dans peu
Saura qu'il ne faut pas jouer avec le feu!

(Elles sortent toutes.)

SCÈNE XIV.

MENTOR, TÉLÉMAQUE, chargés de leurs paquets.

MENTOR.

Viens, mon fils, et fuyons cette île empoisonnée,

---

1. La scène finit là, si la pièce est jouée à quatre personnages, et Calypso sort, poursuivant Eucharis.

Où la sainte vertu, de toutes parts cernée,
Court les plus grands périls.

(Changeant de ton.)

As-tu fait tes paquets?
As-tu ton passe-port, ton mât, tes pistolets?
Moi, j'ai mes gants, mon sac, mon rond, mon parapluie,
Nous pouvons décamper.

TÉLÉMAQUE.

Un instant, je vous prie,
Je vais prendre congé d'Eucharis, n'est-ce pas?

MENTOR.

Si tu lui dis adieu, crétin, tu resteras.
Je connais ça... Voyons, mon garçon, du courage!

(Des lueurs apparaissent à l'horizon.)

TÉLÉMAQUE.

Il en faut... Mais là-bas, voyez donc sur la plage
Ces lueurs...

MENTOR, flairant.

En effet... l'odeur de lampion
Qui parfume les airs ne me dit rien de bon.

(Il monte sur la falaise.)

Par Jupiter tonnant! on brûle le navire
Qui nous était promis.

TÉLÉMAQUE dépose ses colis et monte à son tour sur la falaise.

(A part.)

Que dit-il?... Je respire.
Nous voilà prisonniers! Quelle chance!

MENTOR, à part.

Tout beau!
La vertu, pour lutter, ne doit pas craindre l'eau.
Calypso contre moi voudrait entrer en lice,
J'accepte le cartel.

(Il s'élance vers Télémaque et le précipite dans les flots.)

A la mer, fils d'Ulysse.

(Il ouvre son parapluie, pique une tête et disparaît à son tour.)

TÉLÉMAQUE, sans être vu.

Au secours! à la garde! Est-ce bête, Mentor,
De me pousser ainsi!

MENTOR, également hors de vue.

Mon fils, fuyons ce bord
Et nageons tous les deux, nageons vers la patrie.

LA VOIX DE TÉLÉMAQUE, s'éloignant.

Voyons, mon précepteur, pas de plaisanterie,
Il nous faudrait, au moins, nager durant huit jours,
Car Ithaque est fort loin.

LA VOIX DE MENTOR, s'éloignant.

Ami, nageons toujours.
C'est aujourd'hui lundi, nous y serons dimanche;
Quand nous serons trop las, bah! nous ferons la planche.

SCÈNE XV.

CALYPSO, EUCHARIS, NYMPHES.

CALYPSO, une chandelle allumée à la main.

Ils sont en mon pouvoir!... Que vois-je! au sein des flots
Télémaque et Mentor s'en allant sur le dos!

(Désolation des nymphes.)

EUCHARIS.

Échappés, dieux puissants!

CALYPSO [1].

Nymphes, qu'on les rattrape,
Je ne souffrirai pas que le petit m'échappe.

---

1. . . . . Je veux qu'on les rattrape.

EUCHARIS.

Hélas! je ne vois plus qu'un point à l'horizon

CALYPSO, après avoir télescopé.

C'est vrai, par Jupiter!... affreuse trahison!

(Avec rage.)

Mais sur qui donc pourrai-je assouvir ma colère!
Parbleu! sur Eucharis.

(L'interpellant.)

C'est toi qui, la première,
A causé mes malheurs.

(En ce moment, elle voit Eucharis porter un flacon à ses lèvres et l'arrête.)

Quel est donc ce flacon?
Parle.

EUCHARIS.

Des Borgia c'est le subtil poison.

CALYPSO.

Et qu'en voulais-tu faire?

EUCHARIS.

Un déjeuner suprême.
N'ai-je pas à jamais perdu celui que j'aime?

CALYPSO, solennellement.

Eh bien!

(Familièrement.)

Donne-moi-z'en.

EUCHARIS.

Plaît-il?

CALYPSO.

Fusionnons
Nos douleurs, Eucharis; ensemble déjeunons,
Comme en un jour de fête.

EUCHARIS.

Mais vous perdez la tête.
Ce flacon, tout au plus, pourrait vous ménager
A vous, reine immortelle, un trouble passager.

CALYPSO.

Je l'avais oublié... Dérision amère!
Je ne puis m'octroyer un trépas volontaire!
(Avec désespoir.)
Les dieux ne meurent pas! Et, pour l'éternité,
Je reste seule...
(Elle bat trois mesures.)
Avec mon immortalité.
(Elle tombe anéantie dans les bras d'Eucharis.)

FIN.

TABLE

Pages.

A LA PORTE 1

LES ERREURS DE JEAN 29

LES RÊVES DE MARGUERITE 83

LA PEUR DU MARIAGE 111

EN WAGON 165

UNE DETTE DE JEUNESSE 191

LES CURIOSITÉS DE JEANNE 235

LA FOLLE DU LOGIS 275

C'ETAIT GERTRUDE ! 289

TÉLÉMAQUE 323

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [143]